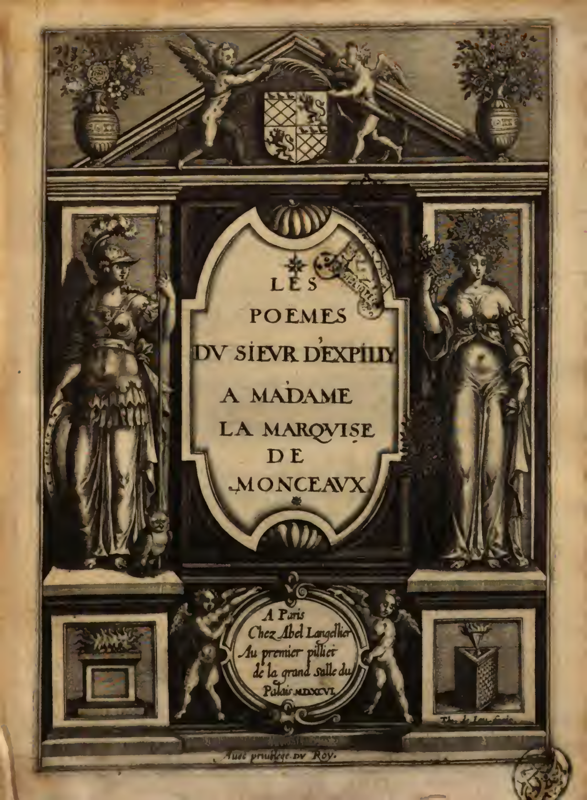



31
G-G
6
6
7 K
8



Manca il n.º 7. delle A. 30/6/03 [illegible]
e il front. calcogr. del l. 2. (c. O2.3)


LES
POEMES
DV SIEVR D'EXPILLY
A MADAME
LA MARQVISE
DE
MONCEAVX
A Paris
Chez Abel Langellier
Au premier pillier
de la grand salle du
Palais MDXCVI
Tho. de Leu fecit
Auec priuilege du Roy.

A MADAME LA MARQVISE DE MONCEAVX.

SONET.

OV vollez-vous mes vers ? vostre audace nouuelle
A trop d'impatience & trop peu de conseil.
Nous allons essayer la force de nostre aile,
Et preuuer nostre veuë aux rays d'vn beau Soleil.

Ne tirez pas si haut: la cheute en est mortelle:
Vous serez consumez aux flammes de son œil.
La fin de ce dessein ne peut estre que belle,
Car mourant nous aurons l'vniuers pour cercueil.

O beaux yeux, beaux soleils, ne bruslez pas leurs ailes,
Ils mesleront vn iour les palmes immortelles
De ce jeune Cesar aux lauriers paternels:

Ainsi de voz beautez les graces infinies,
Et les fleurs non jamais par les âges ternies
Viuent dedans ce liure en siecles eternels.

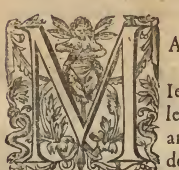

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA



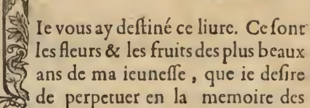
Fleur des beautez du monde. astre clair de la France.
Qui vous void vous admire et souspire en son coeur.
Mais tout en mesme temps vostre regard vainqueur.
Donnant vie au desir. fait mourir lesperance.



A TRES-HAVLTE ET TRES-ILLVSTRE DAME, MADAME LA MARQVISE DE MONCEAVX.



ADAME,



Ie vous ay destiné ce liure. Ce sont les fleurs & les fruits des plus beaux ans de ma ieunesse, que ie desire de perpetuer en la memoire des hommes: Ie ne les sçauroy mieux assigner à l'Eternité qu'en leur donnant l'essor auec les fauorables ailes de vostre nom, qui les peut tirer si loin de terre que la longue cheute des ans ne les pourra iamais abismer sous les ruynes du monde. Les merueilles de vos perfections, qui rauissent d'estonnement les yeux & les cœurs des viuans, passeront encore iusques à la posterité, & luy porteront vn regret infiny de n'auoir veu celle qui possede toutes les beautez accomplies de l'ame & du corps, que les Humains peuuent demander au Ciel & à Nature. Et Dieu sçait si ce qui marchera sous vostre adueu trouuera place parmy les beaux esprits des siecles plus reculez. Permettez donc, Madame, je vous supplie, que ces vers courent le

monde, assistez de la bonne fortune d'vn sauf-conduit tant asseuré. S'ils ont ce bon heur d'estre gracieusement acueillis de vous, i'espere auec le temps de les grossir de vos loüanges. C'est le plus grand de mes desirs, ce sera la plus grande de mes felicitez: en chantant vos honneurs ils ne manqueront de beauté ny moy de contentement, les ayant si bien logez, qu'auec la lumiere de vostre gloire ils se pourront deffendre contre les tenebres ingrates de l'Oubly. Ils ne passeront en nulle part sans y laisser le tesmoignage de l'honneur & affection que je vouë à vostre merite, & par tout ils diront que je suis & veux estre viuant & mourant

MADAME,

Vostre tres-humble seruiteur.
EXPILLY.



LE PREMIER LIVRE des Poëmes, DV SIEVR D'EXPILLY.

Amours de Chloride

SONET. I.

DE mes longues erreurs voicy le tesmoignage,
Que ie donne a l'honneur de celle qui m'a pris,
Ce n'est qu'vn feu d'Amour, dont mon cœur fut espris,
Tandis que ie couroy le plus beau de mon âge.
Muses, si i'ay suiuy d'vn allegre courage
Vostre bande sacrée, aidez à mes escris,
Qu'ils ne soyent du vulgaire enuiez ny repris,
Et qu'en la mer des ans ils ne facent naufrage.
Ie ne souhaitte pas, comme vn braue Guerrier,
D'auoir le front couuert d'vn superbe laurier.
Aduienne seulement que ma belle Maistresse,
Alors qu'elle verra la nege se mesler
Parmy ses blonds cheueux, puisse renouueller,
Quasi Phœnix nouuelle, en mes vers sa ieunesse.

II.

Desur la mer d'Amour i'equipoy ma Nauire,
Accompagné d'espoir, de ieunesse, & d'erreur,
Quand la sage Raison, preuoyant mon mal-heur,
Me retint sur la riue, & me vint ainsi dire.
Chetif, si tu sçauois ou ton desir te tire,
Tu ne despartirois de ce riuage seur:
C'est vne mer de pleurs, de peine, & de douleur,
De tristesse, d'ennuis, d'angoisse, & de martyre.
Les vents de cent desdains diuersement poussez
Feront perir ta Nef soubs les flots courroussez:
Ne t'asseure de rien si ce n'est du naufrage.
Ne vois-tu, mal-heureux, les Rochers endurcis?
Arreste donc, & fuy ce perilleux voyage,
Et d'vn autre soucy ne charge tes soucys.

III.

A Dieu, foible Raison, en vain ie m'esuertue
De suyure ton conseil, Amour ne le veut pas,
Par cent autres Raisons il m'attire en ses lacs:
La Raison par raison est à la fin vaincue.
Ie sçay que ceste Mer est quelquefois esmeue,
Et qu'on ne deuroit croyre à ses calmes appas:
Mais mon ardeur esteint la crainte du trespas,
Quand i'y perdray la vie elle est trop bien perdue.
O mon plus beau desir, qui me fais demarer,
Pourueu que ton bel œil mon œil vueille esclairer,
Soit de mal, soit de mort, de rien ie ne m'estonne.
Ces grands souhaits d'honneur, remplis de vanité,
Sur ce bord ie delaisse auec ma liberté,
Ma foy seule, & ma vie aux vagues i'abandonne.

IIII.

Mon cœur se sent touché d'vne flame si douce,
Et d'vn trait si plaisant qu'il fuit sa guarison,
Rien n'y sert le discours de la foyble Raison,
Aussi-tost qu'elle approche arriere il la repousse.
Vn penser soucieux tout esmeu se courrousse,
Disant que pour mourir i'apreste la poyson,
Et qu'au feu d'vn bel œil i'allume le tison
D'Amour, qui contre moy toute sa flame pousse.
En vain ô vain penser, conseiller tu me veux,
Bien qu'il fallut mourir, i'ay dressé tous mes veux
A la belle, qui tient mon ame & ma franchise.
Rien ne me desmouura de ce dessein premier,
Raison n'en parle plus: de si belle entreprise
Ou i'auray le Cypres, ou i'auray le Laurier.

V.

Que feron-nous, Amour? ceste belle guerriere
Dit que toute sa flame est dedans le tombeau,
Que son desir est mort, & qu'vn lien nouueau
Ne la pourra remettre en tes mains prisonniere.
Perdron-nous donc courage? & retournant arriere
Quitteron-nous l'espoir d'vn si rare ioyau?
Non, Amour, pren ton arc, ta flesche, & ton flambeau,
Et tenton les premiers de forcer la barriere.
Ce feu qui est en terre à la fin passera,
Et ce ruysseau de pleurs quelque iour tarira,
Soubs les rais graticux de ta flame seconde.
Comme vn clou chasse l'autre, ainsi fait ton brandon.
Je la veux donc aymer en espoir de guerdon,
Lon doit tout esperer quand vn Dieu nous seconde.

VI.

Autant que l'Ocean de flots froisse aux riuages,
Autant qu'on voyt de prez en Cypre verdoyans,
Autant que la Sicile à d'espics iaunoyans,
Et autant qu'Erymanthe à d'animaux sauuages.
Autant que Circe auoit d'herbes & de breuuages,
Autant que de ruisseaux en Ide gasouillans,
Autant qu'en nostre France on voit d'hommes vaillans,
Autant que la Touraine apporte de fruictages:
Autant qu'on voit au Ciel de flambeaux lumineux,
Autant qu'Amours de traits, autant qu'Aetne à de feux,
Autant que mon grand Roy domte de villes fieres,
Autant que sa Clemence attire de sujets,
Autant que le Soleil à de diuers obiets,
Autant voit-on en vous de beautez singulieres.

VII.

La viue nege, & les vermeilles roses
Que cent hyuers consumer ne pourront,
Et les Soleils de deux beaux yeux, qui sont
Le siege seul, Amour, où tu reposes.
Les beaux discours, Python, que tu arroses
Du plus doux miel que les auetres font,
La façon douce, & l'esprit vif & prompt,
Où i'apperçoy mille vertus encloses.
La tresse d'or qui me tient arresté,
Et le beau sein tresorier de beauté,
Le ris, le jeu, la constance inconstante,
Les doux desdains, la douce cruauté,
Et les baisers d'vne bouche odorante
Ont mis au ioug ma chere liberté.

VIII.

Auant qu'vne autre Dame aye ſur moy puiſſance.
Que vous, ô ma Deeſſe, on verra le miel doux
Sortir, comme vn ruiſſeau, de l'eſcorce du houx,
Et le Lyon prendra de la Biche naiſſance:
On verra l'Eſpagnol commander à la France,
On verra la douceur ſe changer en courroux,
On verra l'Eſcoſſois ſe bander contre nous,
Et le Suyſſe fort quitter noſtre alliance.
On verra le Danube au cours impetueux
Se tourner vers le ſein de l'Ocean vagueux,
On verra l'Italie en ſa vielle franchiſe,
On pourra voir ſans Loups les champs Appuliens,
Et Neptune quitter ſa ſuperbe Veniſe,
Auant qu'autre que vous me tienne en ſes liens.

IX.

O ſeul honneur des nocturnes flambeaux,
Piteuſe Lune, eſcoute ma priere:
Ainſi iamais la Theſſale ſorciere
Ne t'importune en ſes charmes nouueaux.
Arreſte vn peu le trein de tes cheuaux,
Qui vont tirant ton char par la carriere
Du plus bas ciel, affin que ta lumiere
M'ayde à trouuer la fin de mes trauaux.
Las! ta bonté ce bien ne me deſnie,
Je n'ay qu'Amour pour toute compagnie,
Le doux Amour compagnon de ma peur:
Et de ce Dieu tu n'es pas ennemie,
Tu ſçais que peut ſa flame dans ton cœur:
Connois-tu pas le dormeur de Latmie?

X.

Amour loge en mon ame, & d'vne ardeur si belle
Il me remplit le sein, que regardant en haut
Ie menasse le Ciel de luy donner l'assaut,
Assisté de ce Dieu, porté dessus son aisle.
Quand i'abaisse la veue vne crainte me gele,
Mais soudain il m'asseure, & me dit, il ne faut
Craindre en si beau dessein: sçais-tu pas, si le saut
Est mortel, qu'il t'apprestre vne gloire immortelle?
Si celuy qui sentit vn esguillon pareil
Veit ses aisles griller aux rayons du Soleil,
Son nom fust espousé de la mer son hostesse.
Tes suruiuans diront: Cestuy tenta d'aller
Sur les cloystres astrez, & s'il n'y peut voler,
Il y manqua de force & non de hardiesse.

XI.

O songe, medecin du mal qui me tourmente,
Que ie suy redeuable à ta grand Deité!
Tu combats mon mal-heur, lors qu'au somme arresté
Ta faueur me fait voir mon Esmeraude absente.
Ore son beau visage, où la blancheur decente
Se mesle au vermillon d'vn teint non emprunté,
Ore son voyle noir, & ore la clarté
De son œil, qui m'a pris, à moy se represente.
Ie luy parle en dormant, ce que ne m'ont permis
Tandis que ie veilloy les destins ennemis,
Ie baise ses beaux yeux, & son sein, & sa bouche.
Ie la voy pitoyable esteindre mon ardeur,
Et promettre repos au soucy qui me touche,
Oseroy-ie esperer cella sans ta faueur?

XII.

Ny la course des ans, que la vielleſſe ſuit,
Ny l'aſpre cruauté de tes beaux yeux, Maiſtreſſe,
Ny ceſte liberté qui iour & nuict me preſſe
De profiter le temps qui ſans conte s'enfuit,
Ny le fier deſeſpoir du mal qui me pourſuit,
Ny fleur d'herbe, ny ſuc, ny voix enchantereſſe,
Ny crainte de me voir de faueur eſconduit
Amortira l'ardeur qui doucement me bleſſe.
Que le temps à ſon gré ſ'enfuye auecques l'âge,
Viennent les cheueux blancs pour me rendre plus ſage,
Vienne la Parque encor pour me mettre au cercueil,
Priuant mes iours eſteints du iour de ta lumiere,
Cella n'empeſchera qu'encore dans la biere
Je ne ſente endormy la flame de ton œil.

XIII.

En regardant ces monts, qui voyſinent les Cieux,
Ie voy le vray tableau de mes peines ameres.
Car ſi ie me retourne à leurs fontaines claires,
Ie penſe à ces ruyſſeaux qui coulent de mes yeux.
Lors que i'oy la rumeur des Autans furieux,
Ie penſe à mes ſouſpirs, teſmoins de mes miſeres,
Je voy d'autre coſté mes deſirs temeraires
A leur front s'egaller, hautains, & glorieux.
Si i'abaiſſe mon œil au fonds de leur vallée,
Je voy mon eſperance auſſi bas deuallée:
Et leurs cailloux me font ſouuenir de mes maux.
De ma glace, & mon feu ie n'y voy point d'exemple.
Si ie le veux trouuer il faut que ie contemple
Et le chef de Caucaſe, & d'Aetne le fourneaux.

XIIII.

Ce n'est pas la Fortune inconstante, & volage:
Ce n'est pas le destin; ny les astres des Cieux,
Ny d'vne ieune erreur le penser otieux,
Qui mettent dans tes mains ma franchise en seruage.
Ta beauté, seule belle aux beautez de nostre âge,
Tes yeux logis d'Amour, d'Amour mesme les yeux,
Ta vertu, ta douceur, ton maintien gratieux
Ont ensemble allumé ce feu dans mon courage.
La Fortune, le sort, & le Ciel n'eussent peu
Me contraindre à t'aymer si tost que ta vertu.
„ De la seule beauté la puissance est petite:
Mais lors que la vertu se ioint à son costé,
Amour de Jupiter blesse la deité,
Blesse l'homme sur terre, & Pluton au Cocyte.

XV.

Doux sommeil, enchanteur des miseres humaines,
O frere de la mort, sommeil, ie te supply'
Plonge vn de tes rameaux dans le fleuue d'Oubly,
Pour endormir mes yeux qui semblent deux fontaines.
Les enfans de la terre, & des ondeuses plaines
Iouyssent du repos par Nature estably,
Et moy seulet icy ie veille, tout remply
De tristesses, d'ennuis, & d'angoisseuses peines.
Si iamais la pitié trouua place en ton cœur,
Vien, pere du repos, charme ceste douleur,
Et ce tan dont mon ame est sans cesse agitée.
Ainsi soyent en Lemnos tes temples honorez,
Ainsi te soyent offerts mille tableaux dorez,
Ainsi vienne en tes bras la belle Pasithée.

Chanson

Chanson.

Tandis que Madame sommeille
Dans vn pré tapissé de fleurs,
Voicy vne indiscrette abeille
Qui des fleurs cherchoit les humeurs:
Elle voit sa vermeille ioue,
Où la rose, & le lys se ioue:
Elle y volle soudain succer
Le miel qu'elle veut amasser.
Abeille, en ton erreur trop sage,
Heureuse en ta temerité,
Tu rauys le desiré gage
De ma longue fidelité:
Helas! Amour, quelle esperance
Ay-ie de ma perseuerance?
Si vn autre en rauit le miel
Que dois-ie attendre que le fiel?

Chanson.

Madame à le cœur, & le sein
De neige & de glace tout plein:
Mais ses beaux yeux, & son visage
Ne monstrent que brasiers ardans:
Et moy, ie suy flame au dedans
Et dehors vne froide image.
La raison, c'est qu'Amour vainqueur
Sur son front loge, & dans mon cœur,
Et ne veut point changer de place,
Las! ne le pourray-ie onq' auoir
Dans les yeux, elle au cœur, pour voir
Couper l'aisle de son audace?

XVI.

Ne trouuer point de fin à ma longue misere,
N'auoir point de seurté, viure en mille soupçons,
Me laisser apaster ainsi que les poissons,
Chercher de la constance en vne ame legere:
Estre plus patient, plus elle m'est contraire,
Voir en herbe l'espoir sans en voir les moissons,
Au millieu de mes feux faire mille chansons;
Voir ma playe enflammée & ne sçauoir qu'y faire:
Chercher roses & lys au plus fort de l'hyuer,
Me plaindre de ses yeux & ma peine apreuuer,
Rire de mon malheur, verser vne fontaine
De mes yeux larmoyans est la seule raison
Que dans mon sein tousiours se tient en garnison
L'esperance douteuse, & la douleur certaine.

XVII.

Ie connoy ton pouuoir, ô filz de Cytherée,
Ie sçay que quand tu veux les hommes & les Dieux
Sont changez en taureaux, en astres radieux,
En Satyres, en Cigne, & en pluye dorée.
Si i'ay d'vn cœur entier ta puissance adorée
Fay moy changer en Aigle, Amour, afin que mieux
Ma veue se presente aux rayons de ces yeux,
Et puisse soustenir leur lumiere acerée.
Mais helas! ie me trompe abusé que ie suy!
Quand i'auroys obtenu le don que ie poursuy,
Qu'Aigle ie ne craindroy du Soleil l'estincelle,
La flame que Chloris porte en l'vn & l'autre œil
Ne lairroit d'esblouir ma lumiere nouuelle,
Car ses yeux, tu le sçays, luysent mieux qu'vn Soleil.

XVIII.

Je songeoy ceste nuict que ma fiere Maistresse
Pitoyable à mes crys son ire adoucissoit,
Et que, voyant le mal qui sans fin me pressoit,
Elle se repentoit de sa longue rudesse.
Puis elle me faisoit mainte douce caresse,
Puis de mille baisers sa bouche me paissoit:
Plus mon cœur rauy d'aise à son mal ne pensoit,
Tant il estoit plongé dans le miel d'allegresse.
Au fort de ces esbats vn enuieux reueil
Vint rompre ce doux songe, au leuer du Soleil:
Si pensoy-je pourtant que ce fust vn presage
De la fin des tourmens, que sa rigueur m'a faits:
Mais en la reuoyant i'eus certain tesmoignage,
,, Que les songes souuent ont contraires effets.

XIX.

Que ne permettez vous, ô mains injurieuses,
Que ie puisse toucher ces tetins amoureux,
Ces pommes de Venus, le seiour bien-heureux
De l'archer Gnidien, & de Graces ioyeuses.
Ronsard, qui par tes vers fis les mains glorieuses,
N'as tu point esprouué leur effort rigoureux,
Contraire au chaud desir des Amans malheureux,
Qui n'ont autre ennemy que ces mains odieuses?
Amour, si ta puissance est telle que lon dit,
Si le Ciel, & la terre à tes loix obeit,
Si tu as vn carquoys de flesches infinies,
Quand ie voudray baiser de Madame les yeux,
Quand ie voudray toucher son sein delicieux,
Charge de plomb ses mains & les rends engourdies.

XX.

Lors qu'au tresor du Ciel le larron Promethée,
A son dam trop hardy, le feu diuin surprit,
Pour animer sa masse & de vie & d'esprit,
Iupiter chastia son audace effrontée.
De mesme, lors que i'eu temeraire empruntée
La flame de ton œil, qui donne à mon escrit
Et vie & mouuement, ta main prompte me prit
Ma simple liberté, qu'elle tient arrestée.
Et maintenant, Madame, & maintenant Amour
Se repaist de mon cœur, ainsi que le Vautour
Se repaissoit du cœur de ceste ame damnée.
Las! Promethée en fin eust d'Hercule secours:
Mais ie crain que ton ire, à me nuyre obstinée,
Ne finisse mon mal qu'en finissant mes iours.

XXI.

Quelle fureur me tient? ie voy le grand orage
Où ma nef s'est perdue, & la crainte de mort
A force de nager m'a fait venir à bord,
Et ie veux retenter encore le naufrage,
L'homme est bien malheureux, qui d'aueugle courage
Se replonge au peril dont Fortune le sort,
Et sa langue maudite accuse bien à tort
Les Dieux, de l'enuoyer aux enfers deuant l'âge.
Des flots de Cupidon de souspirs agitez
En fin m'auoyent sorty mes pensers despitez:
Et fol ie me redonne à la mesme tempeste.
Qui me tendra la main pour me tirer dehors
De ce mortel danger, quand à peine i'en sors
Que d'vn libre vouloir soudain ie m'y rejette?

XXII.

Le premier iour que ie vous vey si belle
Ie deuins vostre, & le seray tousiours:
Secourez moy, ne me donnez secours,
Soyez moy douce, ou me soyez cruelle.
Non, ie mourray pour estre trop fidelle:
Mais si le trait, qui desrobe noz iours,
D'vn mesme coup n'acheue les amours,
Là bas sera mon amour immortelle.
Quand les ennuys m'auront mis au tombeau,
Mettez dessus ces vers dans vn tableau.
Daphnis qui gist enclos soubs ceste lame,
Apres auoir d'vn desir glorieux
Leué trop haut & l'esprit & les yeux,
Mourut aymant la beauté de sa Dame.

XXIII.

I'ay reueu ton bel œil, ô ma plus douce enuie,
De ton double coral la vermeille couleur,
Au doux feu d'vn baiser, à reueillé l'ardeur,
Que le respect couuoit soubs la cendre endormie.
Si les yeux surueillans de l'aigre Ialousie
Ne m'ont permis d'ouurir la porte de mon cœur,
De mes regards peureux le scadron voyageur,
T'a monstré que ma flame est encores en vie.
Madame, elle est en vie encore, & toute l'eau
De l'humide Tethys ne la sçauroit esteindre,
Non pas mesmes les Cieux, qui nous peuuent contreindre
Dessoubs leur longue dance, & quand dans le tombeau
La Mort me poussera, ie la garderay viue:
Si le grand Amour passe outre la noyre riue.

XXIV.

Ie sentoy, Beauregard, qu'vne glace mortelle,
Courant de veine en veine, aprochoit de mon cœur,
Et de pluye menue vne abondante humeur
M'enuelopoit les yeux d'vne nuict eternelle:
Lors que ie vey brusler d'vn fauorable zele
Ma Maistresse, & changer de face & de couleur,
Capable d'apaiser ma playe & ma douleur,
Et me tirer, Charon, de ta vielle nasselle.
Va-t'en, disoit Chloride, & si ce despartir
Quelque ialouse crainte au cœur te fait sentir,
Que ton retour soit bref, & garde en ta poittrine.
Le feu qui fust premier par mes yeux allumé,
O d'vn heureux tourment heureuse medecine!
La cause de ma mort ore m'a r'animé.

XXV.

Ie suy blessé de cent flesches ardantes,
Ie sens le feu dans mes veines enclos,
Il est si grand que i'en pers le repos,
Et toutesfois, douleur, tu me contentes.
Mon mal m'agrée, & ces pointes cuysantes,
Et ces soucys qui courent par mes os,
Amour me plaist, qui iette sur mon dos
Pour m'accabler tant de charges pesantes.
Puis que cest œil, qui n'a point de pareil
Où l'on voit naistre & mourir le Soleil,
Contre mon sein toutes ces flesches tire:
Mais il ne sçait m'auoir blessé si fort,
Il ne le sçait, & ie ne l'ose dire
Pour ne haster les heures de ma mort.

XXVI.

Si grande est la rigueur de maint aspre martyre,
Qu'Amour pour seure garde en ma poitrine a mis,
Que la porte est fermée a tous pensers amis,
Qui voudroyent suffoquer l'ennuy qui me deschire.
Et si pour m'assister quelque plaisir desire
D'y entrer pacifique, il ne luy est permis,
Car donnant au milieu de mes fiers ennemis,
Il faut où qu'il y meure, où bien qu'il se retire.
Les ministres de peur ont les clefs en leurs mains,
Et ne veulent ouurir, tant ils sont inhumains,
Sinon aux messagers de mauuaises nouuelles:
Des long temps ils ont mis mon esperance à mort,
Et croy que mes esprits, s'ils n'y estoyent d'accord,
Ne voudroyent demeurer parmy ces gens cruelles.

XXVII.

O propos gracieux, qui m'auez apporté
L'oubly de tous mes maux, dans quel marbre assez digne
Vous pourray-ie engrauer? quelle colomne insigne
Vous pourra conseruer à la posterité?
Tu auras, me disoit celle qui m'a donté,
Recompense, Expilly, ie sens en ma poittrine
Vn brasier aussi vif que celuy qui te mine,
Et ne suy point sujette à la legereté.
Non, Muses, cest à vous, cest à vous, ô Déesses,
Qui estes du destin & du temps les maistresses,
De sacrer ces beaux mots à l'immortalité.
Faittes que desormais vostre mignarde lyre
Ne puisse autre chanson que ceste-cy redire:
Je ne suy point sujette à la legereté.

XXVIII.

Frappé du trait d'Amour ie n'ay plus d'esperance
De voir fermer ma playe, & trouuer guarison:
Le fer qui me blessa fust armé du poison
Du desdain, du mespris, & de l'impatience.
Ie fus fait prisonnier, vne belle apparence,
Vn œil doux & riant me rendit en prison:
Dés ce iour i'y languis, & toy foible Raison,
De m'oster de ce lieu tu n'as plus de puissance.
Au secours, au secours, Amour, sors moy d'icy,
Si i'ay trop entrepris i'en demande mercy,
Chasse, ô puissant Amour, ceste douleur amere,
Et ne souffre qu'ainsi finissent mes beaux iours:
Mais las! ie crie en vain au secours, au secours,
Tu ne pardonnes point à l'homme temeraire.

XXIX.

O trop cruel Amour, n'auras-tu point de cesse?
Vn quart d'heure en vn lieu ie ne puis arrester,
Ie suis tout hors de moy, ie me sens transporter,
Ainsi qu'vn Corybant pressé de sa Déesse.
Contraire à mon dessein tousiours mon pié s'adresse
A cest œil, qui me fait tant de maux supporter,
De mon cerueau troublé ie ne sçaurois oster
Ce cruel souuenir d'Amour & de Maistresse.
Ie ne puis me resoudre, à toute heure du iour,
Vagabond mal-rassis, ie fay maint & maint tour
Au deuant du logis où sa beauté demeure.
Mes serments sont de cire, ils se fondent soudain:
Et de fragile verre est mon foyble desdain,
Ma foy tant seulement est d'vne roche dure.

XXX.

Ne sçauroy-je trouuer repos à mon martyre?
Je ne fay que pleurer, songer, & rauasser,
Mes esprits sont troublez de maint triste penser,
Et sans trefue affligé iour & nuict je soúpire.
L'esperance à l'œil vert loin de moy se retire,
De son aide au besoin ie me voy delaisser,
Du palle desespoir ie me sens oppresser,
Et voy la mort qui fuit plus mon cœur la desire.
Quel remede pourray-ie à ma peine donner?
Comme vn Prince qui veut ses voisins ruyner
Seme entr'eux la discorde, & la hayne, & la guerre:
Ie veux l'vn contre l'autre animer mes malheurs,
Afin que l'vn par l'autre accablé tombe à terre,
Et qu'ainsi perissant perissent mes douleurs.

XXXI.

Si ie veux en mon ame autre beauté loger,
Que celle qui retient ma liberté captiue,
Amour entre en cholere, & de sa flame viue
Estouffe aussi soudain ce penser estranger.
Amour, pardonne moy, ie ne veux pas changer,
I'aimeroy mieux surgir sur la premiere riue,
Dont mon cœur malheureux de course trop hatifue
Voulut soubs ton fanal autre-fois desloger.
Ne te verray-ie plus, ô riue desirée?
Sautez sur ma Nauire, ô lumiere asseurée
De Castor & Pollux, les freres immortels.
Rendez moy le riuage où mon desir aspire:
Ainsi le Marinier sans cesse vous desire,
Ainsi soient venerez en Sparte voz autels.

XXXII.

Cypris, Pithon, Minerue, & la plus belle Grace
Vous ont, ô mon espoir, toutes à qui mieux mieux
De leurs dons enrichie, en vous offrant des Cieux
Ce qui pourroit fleschir vn barbare de Thrace.
Cyprine vous donna la beauté, qui efface
Les roses & les lys, & mit dedans voz yeux
Des attraits, qui pourroient emprisonner les Dieux,
Et les faire habiter en ceste terre basse.
Pithon voz beaux discours de son miel arrosa:
Minerue les vertus sur vostre front posa:
Et la Grace embellit de douceur vostre face.
Donc de ces quatre ayant ce qu'on peut estimer
Plus rare & precieux, vous doit-on pas nommer
Cypris, Pithon, Minerue, & la plus belle Grace?

XXXIII.

Regret, ô dur Regret, qui loges dans mon cœur,
Où le puissant Amour fit iadis sa demeure
Tu veux que soubs ta force accablé ie demeure,
Et que foible ie ploye au faix de ta rigueur.
Non, il n'en sera rien, ie demourray vainqueur,
I'attens en ce combat la fortune meilleure:
Je ne sçay quel Demon fauorable m'asseure
Que ma chere Raison retourne en sa vigueur.
Furette donc, Regret, dans mes os, dans mes veines,
Fay sentir à mon ame vn million de peines,
De ton vif eguillon frappe, saccage moy:
Ie ne me rendray point soubs le mal qui me touche.
,, La seule aduersité est la pierre de touche
,, D'vne ame genereuse, & qui est toute à soy.

XXXIV.

Cruelle sœur d'Amour, mais la mere d'enuie,
Qui les fleurs de ton frere en ton hyuer retiens,
Argus a voir les maux, & Taupe a voir les biens,
Ministre de tourment, bourrelle Ialousie.
Tisiphone infernale, implacable Furie,
Qui rauis le doux fruit dont Amour paist les siens,
Et nous tenant serrez dans tes tristes liens
Chasses loin de noz cœurs l'esperance bannie.
O fiere, qui te rends a toy mesme odieuse,
Qui te rys de nous voir soubz ta main impiteuse,
Oyseau de tout mal'heur augure trescertain,
Peur, qui dedans le sein entres par mille portes,
Et n'en resors iamais, doncques en tant de sortes
Seras-tu des Amans le miserable frein?

XXXV.

Ie me sens recherché par deux ligues contraires,
Amour tient vn party l'autre le Desespoir
Mon Dieu, lequel des deux pourray-ie receuoir,
Sans qu'ils me soient helas! l'vn ne l'autre aduersaires?
Ie sçay que peut Amour, & ses flesches ameres,
Du Desespoir ie sçay la force & le pouuoir:
L'vn suiuy du desir allegue mon deuoir,
Et l'autre de la hayne allegue cent miseres.
Amour me represente vn plaisir gratieux
Et l'autre vn ennemy de mon bien enuieux,
Qui me sera contraire au peril d'vne honte.
Mais loin, ô Desespoir, Amour, mon cœur te veut.
Si contre la vertu l'inimitié s'esmeut,
„ *La vertu bien souuent l'inimitié surmonte.*

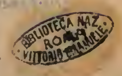
CHANSON.

E. *Amour, & pourquoy tant de fois*
Me viens-tu blesser la poittrine?
Ay-ie d'vne audace mutine
Rebelle outrepassé tes loix.
Dieu, laisse moy viure en repos,
Et de Chloris, qui te mesprise,
Domte la superbe franchise,
Et verse ton feu dans ses os.
A. *Si ma fleche te fait du mal,*
Si tu sens au cœur tant de playes,
Ne sçais-tu pas que tu t'essayes,
De te rendre mon corriual?
Et de ietter, comme tu dis,
Mes feux dans ta belle ennemie,
Ne seroit-ce extreme folie
De brusler mon prope logis?

ELEGIE.

Ainsy qu'vn Marinier, espris d'vn beau voyage,
De deux pensers diuers sent battre son courage:
L'vn l'inuite a courir sur le marbre des eaux,
Et l'autre le retient presage de ses maux:
Les riches diamans, les rubis, & les perles
Eguillonnent son cœur de cent pointes nouuelles:
Mais aussi-tost la crainte, ores des vents courriers,
Or' des escueils cachez, or' des Pirates fiers
Glace son chaud desir, arreste son courage,
Et le fait demeurer pensif sur le riuage:
Toute-fois à la fin, bannissant ceste peur,
Il demare du port, & plein tout plein d'ardeur

Se donne a la fortune, & veut perdre la vie
Ou retourner chargé des tresors de l'Indie:
De mesme, moy qui suys sur la riue d'Amour,
Auant que desancrer ie pense nuict & iour
Au feu de voz beaux yeux, qui doucement m'inuite
A ne perdre courage en si belle poursuitte:
Quels plus riches ioyaux peut trouuer le Marchand,
Quand mille & mille mers il iroit recherchant,
Que les rares tresors des vertus precieuses,
Qui tiennent compagnie aux beautez gratieuses
Dont le Ciel vous dotta quand vous vintes ça bas?
Ore vne froide peur me conduit au trespas,
Pensant à mon desir, qui trop hardy s'egare
Du chemin qu'il doit suyure, imitateur d'Icare:
Et ore helas! ie crain que soubs tant de beauté
Ne se cache vn escueil de dure cruauté.
Mais ce qui plus m'arreste & combat dans mon ame,
C'est de mes concurrents le merite & la flame,
Pirates sans pitié, qui m'osteront l'espoir
De gaigner vostre grace, & de iamais me voir
Surgir sur le riuage, où mon desir aspire.
L'vn penser dans le port arreste ma Nauire,
L'autre l'en veut soustraire, & la donner au vent:
Bien-heureux si tu meurs vn tel bien poursuyuant
,, (Me dit- il quelque fois) vne ame genereuse
,, S'honore de finir d'vne mort glorieuse.
,, Qui ne craint le peril ne craint point le malheur:
,, Le plaisir est bien doux mais plus par la douleur,
,, Le peril & l'honneur s'en vont de compagnie:
Le soldat est touché d'vne ioye infinie.



Quand apres cent hazards presentez à ses yeux
Il remporte vainqueur le laurier glorieux.
„ Quitte, quitte ce bord. Fortune fauorise
„ Les genereux effets d'vne belle entreprise.
Ainsi dit ce penser. Alors ie luy responds,
Je ne craindroy les vents, ny les flots vagabonds,
Ny les Pirates fiers, ny l'enuie mutine,
Si i'estois asseuré que dedans sa poittrine
Ma Chloris ne logeast vn escueil pour vn cœur.
Las! que dis-ie ô chetif? & donc la froide peur
Me tiendra casanier planté sur le riuage,
Et tandis mes riuaux feront ce beau voyage?
S'il faut mourir, mourons en la mer des amours:
Le Ciel nostre recours sera nostre secours.
La sourde cruauté des ondes escumieres
N'a tousiours englouty les barques voyageres.
I'entre donc en la mer d'vn beau desir espris,
Rien ne peut retarder mon voyage entrepris,
Permettez seulement que vostre œil, que i'admire,
D'vn aspect fauorable esclaire à ma Nauire,
Et si l'onde s'irrite, & me met en hazard
Serenez la tempeste auec vn doux regard:
C'est vous que ie recherche, & vostre bonne grace
Est le port desiré que sans fin ie pourchasse,
Si ie la puy gaigner ie seray plus heureux
Que l'auare Marchand en tresors plantureux.

XXXVI.

Espoirs interrompus, vaine & fascheuse enuie,
Pensers qui m'abusez, temeraires desirs,
Pleurs si mal respendus, dueil, soucys, & souspirs,
Donnez paix desormais aux ennuis de ma vie.
Las! & s'il ne se peut que tant de mal i'oublie,
Desdain, si tu ne romps le fer qui me tient pris,
Qu'au moins la mort arrache à mon corps mes esprits,
Pourueu qu'auec la mort ma peine soit finie.
Vous astres, & vous Cieux, autheurs de tout malheur,
Influez dessus moy tous voz traits de douleur,
Ce ne sera que ieu au tourment que i'essaye.
Amour, employe ailleurs tes flesches & tes feux,
Ne m'en menasse plus, car en moy tu ne peux
Trouuer lieu pour y faire vne nouuelle playe.

XXXVII.

Doux feu de mon desir, yeux, tirans de mon ame,
Qui, comme vn beau Soleil de rayons esclaircy,
Donnez vie à ma vie, hé quel sort endurcy
Me deffend d'approcher de vostre claire flame?
O Garde rigoureux d'vne si belle Dame,
Dont le cruel soucy fait croistre mon soucy,
Vous la voyez de pres, & ie languis icy,
Et ie ne puis toucher ceste main qui m'entame:
Mais las! veux-ie toucher ce qu'on ne doit toucher?
D'vn Soleil si luysant veux-ie donc approcher?
L'aisle de mon desir sera l'aisle d'Icare:
C'est tout vn, ie le veux, & noyer ie me veux
Dans la mer de mes pleurs: d'vne cheutte si rare
Ie laisseray peut-estre enuie à noz neueux.

CHANSON.

Depuis que ie ſuis eſlongné
De ce bel œil, qui m'a gaigné,
Ie demeure en peine eternelle:
Ie me forge mille diſcours,
Et mille changements d'amours,
Miniſtres de ma peur nouuelle.

Le ſommeil frere d'Atropos
Ne m'apporte point de repos:
Car les terreurs de mille ſonges
Viennent mes eſprits martyrer,
Et me ſemble coniecturer
La verité de leurs menſonges.

Quelque fois ie ſonge de voir
Chloris, qui fleſchit au deuoir,
Que Nature aux peres ordonne:
Je la voy qu'elle ſe deſpart
De m'aymer las! & qu'autre-part
Son affection elle donne.

Ore ie ſonge que ie ſuis
Sorty de mes plus grands ennuis,
Et que plus le malheur ne ronge
Mon cœur qu'il mattoit autre-fois:
Mais, me reueillant, ie connois
A mon dam que ce n'eſt que ſonge.

Puis il me ſemble, en-cependant
Que ie ſuy reſponce attendant,
Et que ie romps mille entrepriſes,
Qu'ils vont tout expres dilayant,
Et ſe mocquant me vont payant

De

De mille douteuſes remiſes.
En ſongeant il me ſemble ainſi,
Reueillé ie le treuue auſſi,
Et voy que ce n'eſt pas menſonge:
D'ailleurs me voyant careſſer
Je ne puy, ie ne veux penſer
Que ce ſoit autre qu'vn faux ſonge.
Face le ſort ce qu'il voudra,
Mon ame conſtante attendra
La toute derniere ordonnance:
Et tandis que vous m'aymerez,
Ma chere amour, vous ne verrez
Iamais mourir mon eſperance.

XXXVIII.

O Deeſſe Conſtance, eternelle, & diuine,
Entens à ma priere: ainſi coure touſiours
D'ordre ferme & conſtant le Ciel en ſes deſtours,
Le Ciel de qui tu prens ta celeſte origine.
Entre, ô ſaincte Deeſſe, entre dans la poittrine
De celle qui premiere alluma mes amours,
Ne permetz qu'elle change, & que des vains diſcours
Interrompent la voye où ſon deſir chemine.
Conſtance, monſtre-luy ma conſtante amitié,
Fay que de mon ardeur elle prenne pitié,
Et qu'elle recompenſe à la fin mon ſeruice:
Dy-luy que ſes vertus ont pris ma liberté,
Qu'autrement qu'vn Viellart i'adore ſa beauté,
,, Et qu'vn parfait Amour ne ploye à l'auarice.

XXXIX.

De qui me dois-ie plaindre? est-ce de la Fortune,
Du Ciel, ou de Madame, ou d'Amour, ou de moy?
La Fortune amiable accuser ie ne doy,
A mes premiers desseins elle fut opportune.
Ie n'ay senty du Ciel la rigueur importune:
De celle qui me tient cent faueurs ie reçoy:
Amour me rend heureux soubs le ioug de sa loy,
Moy, ie brusle constant d'vne ardeur non commune.
De qui donc me plaindray-ie en si forte douleur?
Las! c'est d'vn enuieux cause de mon malheur,
Dont le traistre rapport m'accable de tristesse,
Me causant plus d'ennuis, de soucis, & d'esmoy,
Que ne m'auoyent fait voir de ioye, & d'allegresse
La Fortune, le Ciel, Madame, Amour, & moy.

PLAINTE.

A ce dernier soûpir que ie pousse en mourant
Oyez ma triste plainte, ô ma belle homicide,
Voyez comment le feu qui m'alloit deuorant,
Passe auecques mon ame en l'onde Acherontide.
Il ne s'estaindra pas, i'en suis bien asseuré,
Plustost il esprendroit les ondes & les Ombres,
En viuant son rayon m'a tousiours esclairé,
Il me doit luyre encor' soubs les Royaumes sombres.
Dieu! que ie meurs contant, puis que vostre œil benin
Aßiste à mon trespas! mon ame, ie te prie
Ne dy que trop soudain i'acheue mon destin,
Car vn si doux trespas m'est plus doux que la vie.
Pour gage de ma foy, qui ne doit point mourir,
Ie vous laisse mon cœur, à vous il se va rendre,

Bien qu'il soit tout bruslé vous le deuez cherir,
Vous l'auez consumé n'en dedaignez la cendre.
Or adieu, ie m'en-voy soubs la nuict du tombeau,
Ne tirez plus auant ces longs filets de larmes,
C'est le beau trait d'Amour qui coupe mon fuseau,
N'est il pas bien heureux qui meurt de telles armes?

CHANSON.

Cest œil, qui d'vn regard vainqueur
M'a blessé l'esprit & le cœur,
Ore d'vne belle esperance,
Et ore d'vne froide peur
M'entretient sans nulle asseurance.
Ie suis contrairement esmeu,
Sur le point que ie suis en feu
Au mesme instant ie suis en glace:
Qui onq' en mesme temps a veu
Deux contraires en mesme place?
Ah! ie faux: Amour ne veut pas
Qu'vn plaisir m'enuoye au trespas,
Sans que la douleur me retienne:
Ainsi ces deux diuers combats
Nourrissent ma playe ancienne.
Hé! si ie sentoy seulement
En l'ame vn doux contentement
D'aise ie quitteroy la vie,
Et si ie n'auoy que tourment
Je perdroy de viure l'enuie.
Mais tandis que l'vn l'autre assaut,
Et que nul des deux ne deffaut,
Celuy qui de soy seul me liure

A la mort, durant cest assaut
De la mesme mort me desliure.

CHANSON.

N'est ce pas ceste main guerriere,
Qui choisit pour butte mon cœur,
Et de mainte flesche meurtriere
Le combat a toute rigueur?
Dans mes mains doncques ie te serre,
Belle main, qui me fays mourir,
Les traits dont tu me fais la guerre
N'ont pouuoir de te secourir.
Amour, voy comment ie me vange:
Pour cent mille traits que ie sens
De ceste main, en contre-change
Cent mille baisers ie luy rens.

XL.

Ie ne suy plus cestuy-la d'autrefois,
Le sang bruslé tarit dedans mes veines,
Mes tristes yeux sont changez en fontaines,
Et ne vy plus ainsi que ie souloys.
Que deuiendray-ie? hé mon Dieu, ie ne voys
Autour de moy que craintes incertaines,
Qui me comblant de soucys, & de peines
Me conduyront iusqu'aux derniers aboys.
Belle Chloride, ô vous chere Maistresse,
Las! ie vous prie excusez ma tristesse:
Tout aussi tost que ie pense aux malheurs,
Qui m'aduiendront en perdant vostre grace,
Mon cœur, attaint & de flame & de glace,
Change mes yeux en deux ruysseaux de pleurs.

XLI.

Arriere loin de moy, tromperesse esperance,
Qui promets bonne yssue a mon ardant amour,
Arriere, ô vain desir de viure encore vn iour,
Arriere & vous, arriere, ingratte patience.
Approche, ô douce Mort, ô douce Mort, auance,
Donne fin a ma peine, a ce corps vn sejour:
Que mon ame indignée au Ciel face retour,
Que de mes longs trauaux tu sois la recompense.
C'est assez, mes Amys, vous perdez vostre temps:
Si ie veux eschapper de ces flots inconstans,
Voulez-vous retenir ma Nef parmy l'orage?
Pourquoy ne viens-tu donc, ô mort tardiue mort?
Ie m'en voys au deuant: nous voicy dans le port.
Heureux qui tost acheue vn si fascheux voyage.

XLII.

Helas! ce nom me trouble, il me pert, il me rend
Palle, rouge, transi, enflamé, plein de glace:
Vne sueur de mort se coule sur ma face,
Maint penser me combat, & nul ne me deffend.
Mon cœur foyble & failly laschement se repent
De son premier dessein, de sa premiere audace.
Et iure au grand Amour qu'il luy quitte la place,
Puis que contre ses loix en vain il entreprend.
Où sont tous ces desdains qui iadis assaillirent
Ce rigoureux Amour, & braues le deffirent?
Beaux discours de Raison vous m'abandonnez tous:
C'est vous qui les charmez, nom de puissante force,
Et qui les attirez d'vne si douce amorce,
Qu'en lieu de me deffendre ils combattent pour vous.

XLIII.

Mais que feray-ie plus? ceste Maistresse dure
Mesprise mon ardeur, mes larmes, & mes cris:
Elle rit de ma peine, & mocque mes escrits,
Messagers immortels de sa gloyre future.
O vous, qui pouuez tout, qui d'vn puissant murmure
Tirez du Ciel la Lune, & d'Enfer les esprits,
Changez ce cœur de glace, & le rendez espris
De mille feux ardans, vengeurs de telle injure.
Faittes que ce bel œil ne me soit plus si beau,
Esteignez dans mon sein ce rigoureux flambeau,
Et ie croiray que rien n'est si fort que les charmes.
Ie sçay bien que i'offence, Amour, ta Deité
,, Recourant aux Sorciers: mais pour la liberté
,, Il est permis d'vser de toutes sortes d'armes.

XLIV.

Ce rheume tant salé qui me presse si fort,
Coulant despuis six mois ainsi qu'vne fontaine
Me ronge les poulmons, accourcit mon haleine,
Et nul remede pris n'arreste son effort.
D'vn pié lent & tardif il me meine à la mort,
Ie n'appelle pourtant vostre science vaine,
Ville-neufue sçauant, la cause de ma peine
Des herbes ne reçoit l'ordinaire confort.
Comme en vn alambiq, mes flames eternelles
Poussent en mon cerueau ces eaux continuelles,
Qui distillent apres sur mes poulmons cauez.
Las! il faudroit esteindre vne ardeur tant extreme:
Mais nostre Dieu Phæbus n'y peut rien pour luy-mesme,
Ne vous estonnez donc si vous ne le pouuez.

CHANSON.

Forçats, qui vous ſauuez de la main des Corſaires,
Et fuyant retournez en voſtre liberté,
Ie ne vous ſemble pas, noz humeurs ſont contraires:
Ie fuy ma liberté non ma captiuité.
Ie prens de mes liens les plaiſirs de ma vie,
Ie n'aime que le trait dont ie me ſens ferir:
D'vne ſi belle playe hé qui n'auroit enuie?
Qui me voudra guarir il me faira mourir.
O celeſte beauté, royne de mon courage,
Dont les affections ſont mes affections,
Ie veux qu'a tout iamais viue le teſmoignage
De voz perfections, & de mes paſſions.
Quand ie cherche a part moy la cauſe de ma flame
Ie conte, mais ſans compte, vne moiſſon de fleurs,
I'y trouue ces regards, qui me donnent dans l'ame,
Et ce ſoubs-ris qui rend ſi douces mes douleurs.
Ie voy ſur voſtre front, comme en vn frontiſpice,
La vertu qui ſe meſle auecques la beauté,
Et voy dedans voz yeux voſtre chere nourrice.
La belle, inuiolable, & pure Chaſteté.
Elle ſans ceſſe veille, elle ſans ceſſe garde
Voſtre vnique penſer, qui tout d'elle deſpend,
Elle eſt douce, & ſeuere, & a qui vous regarde
Egallement d'amour elle frappe & deffend.
Qui ne ſeroit épris de choſe ſi parfaitte!
Dieux, tenez vous l'a-haut en voſtre firmament,
Laiſſez moy pour moy ſeul ceſte riche conqueſte,
En ſon ſein non ailleurs giſt mon contentement.
Non, ie ne crains point tant la ſagette importune

Qui doit venir vn iour me desrober le iour,
Comme ie crains helas! que le temps, ou fortune,
Où l'inconstant Amour ne change son amour.

CHANSON.

J'ay mis ma sacrilege main
Sur la blancheur de vostre sein,
Poußé de temeraire audace,
Vous ne luy deuez pardonner:
„ Oser vn lieu sainct prophaner
„ C'est vn crime indigne de grace.

Ainsi Brennus audacieux,
Touchant au thresor precieux
Du temple que Delphes honore,
Sent le feu du Dieu courroußé,
Et s'occit luy mesme preßé
De la fureur qui le deuore.

Las! i'ay commis plus grand peché,
I'ay d'Amour le temple touché,
Le temple où luy mesmes habite,
Son plus beau tresor est dedans:
Dieu, de quels feux assez ardans
Puniras-tu mon demerite?

Je m'offre icy pour receuoir
La peine que ie dois auoir,
Occis moy d'vne mort soudaine,
Darde contre moy ton brandon,
Ie ne te demande pardon,
La mort est moindre que ma peine.

Mais pour m'acheuer promptement
D'vn violent embrasement,

Il faut

Il faut que ma main soit remise
Sur ce sein remply de brasiers.
„ La faute on punit volontiers
„ Au lieu mesme où elle est commise.

CHANSON.

Ces beaux cheueux crespes-tressez,
En mille tortis retroussez,
Sont les rets de l'enfant vollage:
Mon Dieu! que de cœurs enlacez
Paroissent dans ce beau cordage!

J'y reconnoy ma liberté,
Qui rit de sa temerité,
Heureuse d'estre ainsi punie,
Et dit que sa captiuité
Est le seul bon-heur de sa vie.

Voyez enbusché dans ce ret
Cest Amour, qui lance maint trait:
Ha Dieu! que douce en est la bresche!
Ie ne fairay iamais regret
De mourir de si belle flesche.

Cheueux chastes, & precieux,
Cheueux dignes de luyre aux Cieux,
Ainsi que ceux de Berenice,
Gardez mon cœur deuotieux,
Ie le vous offre en sacrifice:

A dieu donc mon cœur, pour iamais
Ie ne te veux voir desormais:
Laisse la Raison qui t'appelle,
Ie me plais bien que tu te plais
De languir en prison si belle.

XLV.

Ie m'estois eslongné de ma belle ennemie,
Et pensoy de peril estre desia sauué,
Lors qu'vn ardant soûpir sur ma leure arriué
M'aduertit que ma flame estoit encore en vie.
Pauure moy miserable! où faut il que ie fuye?
Bien que de mon obiet ie me fusse priué
En ce lieu solitaire Amour m'à retrouué,
Et, redoublant ses feux, ma fuitte il à punie.
Les remedes songez que lon donne aux amans
Ne les guarissent pas, ains croissent leurs tourmens,
Pour m'en estre seruy ie le sens à l'espreuue.
Ie retourneray donc au lieu de son seiour,
Et cri'ray (Sautereau) par tout où ie me treuue:
,, L'absence ne peut rien contre le mal d'Amour.

XLVI.

Il estoit ià mi-nuict, & si n'auoys encore
Fermé l'œil pour dormir, quand de mon lict sautant,
I'allume vne bougie au fusil bluëttant,
Pour escrire vn Sonet en attendant l'Aurore.
Au milieu de mes vers l'ardeur qui me deuore
Fit venir sur ma levre vn soûpir sanglottant,
Qui ma foyble lumiere esteignit en sortant,
Au point que i'escriuoy le nom que tant i'honnore.
Ah! soûpir importun, ce dis-ie tout soudain,
Qui si mal à propos t'à sorty de mon sein?
C'est (respond vne voix) c'est ta flame immortelle,
Esclairant à ce nom engraué dans ton cœur
Par le doux trait d'Amour, qui ne veut qu'vn tel heur
Soit permis au rayon d'vne flame mortelle.

XLVII.

Las! plus ie vays auant plus mon ame abattue
Aux piez du desespoir sent croistre sa douleur,
Mille tourmens nouueaux me deschirent le cœur,
Et ne sçauroy guarir sinon que ie me tue.
Je veux doncques mourir, & de ceste cigüe
Par vn contraire effort esteindre mon ardeur,
Ou d'vn serrant licol estrangler mon malheur,
Ou m'entr'ouurir le sein d'vne lame pointue.
Ne me redittes plus, mes Amis, tant de fois
Que celuy qui s'occit est puny par les loix,
Qu'il endure en Enfer vne eternelle geine.
Les loix excusent ceux qui se tuent d'ennuy,
Ou de douleur pressez: & si damné ie suy,
Au moins ne souffriray-ie en Enfer tant de peine.

XLVIII.

Puis que vostre rigueur a la mort me conduit,
Que ma foy ne permet que plus long-temps ie viue,
Et que pour bien aymer ce desastre m'arriue,
Finisse donc ma vie, & le mal qui la suit.
Ie m'en-uoy trop contant soubs l'ombre de la nuict:
Faittes que seulement sur ma tombe on escriue:
Icy gist vn Amant qui par sa flame viue
Au plus beau de sa vie en cendre fut reduit.
Qu'on y graue de mesme vne morte esperance,
Vn desir abusé de longue patience,
Et cent muys de poyson dessoubs vn peu de miel:
Puis vous resouuenant de mon amour fidelle
Iettez vn doux soûpir, ô Maistresse cruelle,
Qui d'vn vent gratieux porte mon ame au Ciel.

XLIX.

Je ne suy plus à moy, la Raison me delaisse,
Ie me sens transporter d'vne errante fureur:
Adieu, mes chers Amis, adieu, soucy d'honneur,
Adieu, fiere, inconstante, & cruelle Maistresse.
O rocher solitaire, ô vallon, où i'adresse
Mon œil haue, & terny d'vne iaunastre humeur,
Receuez moy pour hoste, & dans cest antre obscur
Permettez que ie parle au Lutin qui me presse.
Mais où m'emportez-vous fanatiques Demons?
Pourray-ie mesurer la hauteur de ces monts?
Pourquoy crient si fort ces troupes Enthyrsées?
Cest arbre parle à moy comme tout courroussé:
Oyons ce qu'il veut dire, ô chetif insensé,
„ Fol est-il qui se pert en ses vaines pensées.

L.

Mais d'où vient ce soucy qui me ronge si fort?
Pourquoy me play-ie tant au milieu de ma peine?
Pourquoy me tien-ie loin de toute trace humaine,
Abusé du penser qui causera ma mort?
C'est vne estrange humeur, ie m'eslongne du port
Durant le gros orage, & mon ame soudaine,
S'abandonnant en proye à la vague inhumaine,
Ne veut en ses malheurs remede ny confort.
Où estes-vous, Raison? n'aurez-vous point de force?
Chassez hors de mon sein ce penser qui s'efforce
De me faire mourir assisté de mes sens.
O Regret, ie me rens: vse de ta fortune,
Redouble contre moy ta rigueur importune,
Ie merite la peine & le mal que ie sens.

LI.

Je vous ayme tousiours, & ma viue pensée
Ne se peut esloigner de voz yeux rigoureux:
Le Demon qui preside en mon cœur amoureux
Ne veut que vostre image y soit oncq' effacée.
De me voir si constant ne soyez offencée,
Ne portez sur le front mon destin malheureux,
Car de vous obeir si ie suy desireux
Ie sens à grand regret ma volonté forcée.
Je le sçay bien, Amour vit seulement d'espoir,
Las! & de vostre part ie n'en dois plus auoir,
Vostre ire veut ma foy surmonter en constance:
Cela pourtant de moy ne peut bannir Amour,
Il dit que dans mon sein il veut faire seiour,
Viuant de souuenir s'il ne vit d'esperance.

LII.

Entre mille soûpirs ie passeray mon âge,
Puis que vous me rendez mon cœur infortuné,
Le chagrin desespoir dont ie suis entourné
Ne m'abandonnera, compagnon de ma rage.
I'iray parmy les bois, ie deuiendray sauuage,
Detestant mille fois le iour que ie fus né,
Et le Ciel qui m'auoit tant de mal destiné
Auant que ie me veisse au Stigien riuage.
Ie maudiray voz yeux, vostre grace, & beauté,
Ie maudiray mon cœur de s'y estre arresté,
M'ennuyant de moy-mesme & des iours de ma vie.
De cholere agité, comme vn second Roland,
Ie seray furieux, insensé, turbulent:
,, L'ire demesurée engendre la furie.

LIII.

Le iour que i'apperceu du Soleil la lumiere
Fust bien vn iour nefaste, & malheureux pour moy,
Vn iour espouuentable, vn iour remply d'effroy,
Vn iour presage seur de ma peine meurtriere
Déesse au front ridé, Lachesis, dispensiere
Du destin des humains, las! Déesse, & pourquoy
Sur vn si noir fuseau mis-tu iamais le doy,
Pour retenir mon ame en ce corps prisonniere.
Et toy, pere du iour, Phœbus au poil doré,
O pere Cynthien en Delphes adoré,
Tu ne deuoys sortir hors de l'onde azurée,
Ou retourner arriere, en me voyant, soudain
Comme tu fis alors que l'inhumain Atrée
Fit manger ses enfans a son frere germain.

PLAINTE.

Nymphes, qui viuez soubs les eaux,
Et vous, qui dans les arbrisseaux
Auez vostre demeure prise,
Priué de mes cheres amours
Ie vien vous demander secours
Contre vn soin qui me tyrannise.
Le Desespoir aislé me suit,
Amour l'apperçoit, & s'enfuit,
En lieu de se mettre en deffence:
Je me rens soubs tant de malheurs,
Et dans l'eau trouble de mes pleurs
Je consume ma patience.
Je n'ay plus rien du temps passé
Qu'vn souuenir triste, & cassé,

Qui contre mon repos se bande:
Ie trouue ennuyeux tout plaisir,
I'ay coupé l'aisle à mon desir,
Rien que la mort ie ne demande.
Vne rage, vn chagrin desdain
Ennemis fourragent mon sein,
Et cruels me veulent abattre:
Mon penser les attire tous,
Penser, pourquoy ne sortez-vous?
Sortez penser opiniastre.
Ie ne vy pas, mais ie languy,
Ie veux mourir, mais ie ne puy,
La Parque est sourde à ma priere:
Le destin, voyant que la mort
Ne me seroit peine, ains confort,
Retarde mon heure derniere.
Les doux esbats, les passe-temps
Que lon recherche aux ieunes ans,
Ne me sont que pompes funebres:
Et les rayons de ce bel œil,
Qui fust autrefois mon Soleil,
Maintenant causent mes tenebres.
Au bruit de mes regrets tranchants
Les oyselets troublent leurs chants,
Ceux que ie rencontre pallissent,
L'air se noircist, mesme les Cieux
Chargent leur manteau pluuieux,
Et les fleurs soubs mes pas fletrissent.
Zephir pris de Flore aux liens
Ses soûpirs mesle auec les miens.

Il sent le mal qui m'importune:
Les rochers pleurent mes trauaux,
Et le murmure des ruysseaux
Murmure de mon infortune.
Nymphes, si mon fatal malheur
N'endurcit encor' vostre cœur,
Pour ne secourir ma detresse,
Ie vous pry' tendez moy la main,
Et m'ostez du ioug inhumain
De ce dur soucy qui me presse.
Las! vous me pouuez secourir,
Faittes que ie puisse mourir,
C'est le seul bien que ie souhaitte:
Là mes trauaux sont limitez,
Donc, ô Nymphes, ne rejettez
Les cris de ma iuste requeste.

CHANSON.

Ie porte dans le sein vn feu qui me saccage,
Je n'ose toutefois me plaindre ou soûpirer,
Et plus ie le contrains plus me fait endurer:
Le torrent retenu s'irrite dauantage.
Tout mon cœur est en feu, mes poulmons, & mon ame,
Et dehors ie ressemble vn simulacre froid:
D'Aetne le front ainsi tout negeux apparoist,
Et dedans il recelle vne eternelle flame.
Dieux iugez le malheur où le malheur me plonge.
Fust il oncques au monde vn plus chetif Amant?
Je nourris le tyson qui me va consumant,
Le chesne ainsi nourrit l'artuson qui le ronge.
O beaux yeux, qui riants m'auez reduit en cendre,

Yeux

Yeux, comment gardez-vous tant de feux assemblez
Sans en sentir l'ardeur? beaux yeux, vous ressemblez
Au glaiue nud qui peut offencer & deffendre.
Je cours où i'apperçoy les rais de vostre veüe,
Et là de mille traits Amour blesse mon cœur.
Ie ressemble au soldat desireux de l'honneur,
Qui se porte a la breche ou l'ennemy le tue.
Vous voyant ie connoy mon erreur, & m'essaye
D'eschapper, mais en vain, car ie suy ià blessé:
La Biche fait ainsi, sentant son flanc persé
Elle fuit son meurtrier non sa mortelle playe.
Que feray-ie a la fin? ma playe est incurable,
Yeux, vous causez ma peine & laißer ne vous puy,
Au malade hydropiq' tout semblable ie suy,
A qui de sa langueur la cause est agreable.

CHANSON.

Vos yeux, qui leur flame diuine
Verserent dedans ma poittrine,
Sçauent qu'esclaue d'eux ie suy:
L'Esclaue à luy n'a rien de propre,
Aussi de moy ie ne vous offre
Rien, pource que rien ie ne puy.
Si tost que mon ame fust prise
Elle vous donna sa franchise,
Mon desir fust soubs vostre loy,
Mon penser fust vostre, & ma vie,
Si tout est vostre, ô mon enuie,
Que puy-ie auoir qui soit à moy?
Las! ie n'ay rien en ma puissance
Que ie ne sçay quelle esperance,

Encore en vous elle est tousiours,
Elle seule me reconforte,
Et le iour qui la verra morte
Sera le dernier de mes iours.

O Amour, qui sans cesse vole
De l'vn iusques à l'autre Pole,
Va-t'en au peuple du matin,
Amasse ses belles richesses,
Et les lie dedans tes tresses,
Puys me fay part de ton butin.

Tu sçays que ie suy redeuable,
Dieu si tu m'es secourable
Ie ne me sçaurois acquitter:
A peine eus-ie fait ma priere
Que luy d'aisle prompte & legere
Se vint à mes yeux presenter.

Tien, me dit-il, mon doux Eraste,
Donne ceste esmeraude chaste
A Chloris *ton plus doux soulas:*
Et luy dy, Chloris, *ie m'acquitte,*
Mais si mon offrande est petite,
Pourtant mon vouloir ne l'est pas.

O chere beauté, que i'adore,
Vous portez le nom, & encore
La chasteté de ce ioyau:
Elle est en vostre ame, qui l'ayme:
Ie vous donne vne autre vous mesme.
Peut-on faire vn present plus beau?

LIV.

Lors que le Marinier parmy les flots s'eslance
Vne estoylle il choysit pour guide en son chemin,
Puis vogue auantureux aux enfans du matin,
Sans craindre de la mer, ny des vents l'inconstance.
Vn Demon fauorable a ma douce naissance,
De mesmes ordonna que vostre œil tout diuin
Seroit durant mes iours l'astre de mon destin,
Qui guideroit la nef de ma longue esperance.
De vous doncques despend ma fortune & mon bien,
D'autre aussi que de vous ie ne demande rien,
C'est de vous que i'attens vne grace immortelle,
Vn paisible repos, plein de felicité,
Qui deffie le temps & le Ciel despité:
Peut-on auoir au monde esperance plus belle?

LV.

Par les vers ie souloys alleger mon martyre,
Et tesmoigner le feu de mon affection,
Mais ores estouffé de trop de passion
Vn vers fait a propos ie ne sçaurois escrire,
Toute ioye, & plaisir loin de moy se retire,
Le repos m'abandonne, & sans occasion
J'ay dedans le cerueau mainte aspre vision
D'vn concurrent, qui flotte en ma mesme nauire.
Mille pensers diuers font ondoyer mon cœur,
En tempeste d'espoir, en tempeste de peur,
Mon Dieu! que dois-ie faire? au secours, ô Maistresse,
Las monstrez-moy la riue, & ne permettez pas,
Que, pour vous tant aymer, la faueur du trespas
Seule donne remede au soucy qui m'oppresse.

LVI.

Mon Dieu! que ne puy-ie estre inconstant & vollage!
Que ne puy-ie changer ore d'affection!
Que ne puy-ie estouffer ma viue paßion!
Pourquoy suy-ie si ferme à porter mon dommage?
Ceste rare beauté, qui me tient en seruage
Dans les rets gratieux de sa perfection,
Douce fauorisant à mon intention,
Fait que d'vn franc vouloir i'ayme ce qui m'outrage.
Mais que doy-ie esperer? rien sinon que la mort,
Qui de tant de tourments sera le seul confort,
Et m'ostera des mains d'Amour & de l'enuie.
Adieu donc mes amours, adieu tous mes plaisirs,
Adieu, Maistresse, adieu subiet de mes desirs,
Je pers en vous perdant l'esperance & la vie.

LVII.

Demon, qui presidez au dur cours de ma vie,
Arrachez ce cruel, ce tyran, ce borreau,
Ce soucy qui me ronge, & le noyez dans l'eau
Du tristre Lethe, afin que plus il ne m'ennuye.
Las! desliurez du ioug ma raison asseruie,
Chassez ceste fureur, estaignez ce flambeau,
Qui consume mes os, qui trouble mon cerueau,
Et r'appellez d'exil ma liberté bannie.
Ce morne desespoir, ce souuenir mocqueur
Soit ores effacé du tableau de mon cœur:
Ostez-moy ce penser seul autheur de ma rage:
Chassez ce creue-cœur qui soubs ses piez m'abat.
Si vous me remettez en mon premier estat,
Par mon propre malheur ie deuiendray plus sage.

LVIII.

Non i'ay l'esprit mal-sain, & mon ame troublée
Est en rage insensée, Amour est en fureur,
Il me pince, tenaille, & deschire le cœur,
Et en lieu de sortir sa flame est redoublée.
Ah! desir miserable, & vous fiere assemblée
De pensers importuns, cessez vostre rigueur,
Combattez, ô Desdain, & demeurez vainqueur,
Et remportez l'honneur de si dure meslée.
De la mort seulement la victoyre despend
D'vn cruel souuenir, qui les autres deffend,
Qui leur donne courage, & nourrit l'esperance:
Qu'il meure tout premier, ou qu'il aille en prison,
Fermé dessoubs la clef de la sage Raison,
Aussi-tost qu'il est pris, Amour est sans deffence.

STANCES.

Depuis que voz beaux yeux, qui me furent si doux,
Changerent leurs rayons en esclairs de courroux,
Et que vostre Desdain prit contre moy les armes,
Ie senty dans mon sein l'esperance faillir,
De mille durs regrets ie me veis assaillir,
Et noyay mon bon-heur dans les eaux de mes larmes.
Tant d'allegres discours, tant d'amoureux plaisirs,
Qui souloyent attiser le feu de noz desirs,
Comme vn songe vollant, sortirent de mon ame.
Je me vey tout à coup accablé de soucy,
Et dys, en soûpirant, ma paix finit icy,
Ce iour de mon malheur voit la premiere trame.
Dez lors ie mesprisay les traits iniurieux
De fortune & du sort, Iupiter dans les Cieux

En vain tonna pour moy, plus de rien ie n'eus crainte:
Ce que ie redoutoy i'auoy desia receu,
Le coup fust des plus grands, ceux qui l'ont aperceu
D'vne tendre pitié sentent leur ame attainte.
Les beaux iours du Soleil aux humains si plaisants,
A moy seul sont fascheux, a moy seul sont nuysants,
Par eux ie voy ma perte & ma playe inhumaine:
Que ne pers ie les yeux afin de ne la voir?
Voyez, ô mes Amis, de mon mal le pouuoir,
La veüe qui me reste accroit ma dure peine.
Ie ne sçay quels pensers, parauant inconnus,
Qui des ceste infortune en mon sein sont venus,
Assemblent leur conseil, traittent de mon affaire:
En fin en peu de mots ils demeurent d'accord,
Et de commune voix tendent tous a ma mort,
A ma mort miserable, & me veulent deffaire.
S'il aduient quelque fois que mon cœur affligé
De constance & d'espoir se rende encouragé,
Qu'il attende la fin du tourment qu'il endure,
Et que le temps pourra terminer son ennuy,
Ces pensers courroussez se bandent contre luy,
Le forcent d'aduouer vostre cruauté dure.
Las! encore mon mal assez n'a de pouuoir!
Vous souhaittez ma mort afin de ne me voir,
Doncques va iusques là desbord de vostre ire?
Regardez sur mon front que ie porte d'ennuys,
Vous direz (i'en suy seur) que plus que mort ie suys,
Tant vostre fier desdain me donne de martyre.
Mais ie ne puy mourir, mon astre iniurieux
Ne veut que ie me sauue en port si gratieux

Ce ſeroit trop ſoudain eſchapper du naufrage:
Bien, ie m'en iray donc loin de voſtre rigueur.
Le Ciel ſur voſtre chef pleuue autant de bon-heur
Que i'emporte d'angoiſſe au fonds de mon courage.
Adieu, doux ſouuenir, de mes esbats paſſez,
Adieu, mon doux repos, ie me rens, c'eſt aſſez,
Soubs tant & tant de maux en fin faut que ie tombe,
Adieu, chere patrie, ô patrie, où iadis
(Ie meurs en y penſant) eſtoit mon paradis
Si tu fus mon berceau tu ne ſeras ma tombe:
Aux deſerts loin d'icy ie vay finir mes iours,
Mais où que le malheur me conduiſe, touſiours,
Touſiours i'adoreray voſtre lumiere abſente:
Quand la Parque viendra pour me clorre les yeux
En la bouche i'auray voſtre nom gratieux,
Mes mots derniers ſeront Amaranthe Amaranthe.
Amour eſt reſolu d'accompagner mes pas,
De faire mon obſeque, & pleurer mon treſpas:
Deſſoubs les myrthes verds ſera ma ſepulture:
Les Nymphes d'alentour, baignant leur ſein de pleurs,
La viendront honorer de chanſons & de fleurs,
Et graueront ces vers contre l'eſcorce dure.
Expilly giſt icy, qui ſentit en aymant
Or le plaiſir d'Amour, & ore le tourment:
Pour complaire à ſa Dame il quitta ſa patrie,
Meſme pour luy complaire il courut au treſpas,
Tant peut beau deſir. Paſſant, ne fuſt il pas
Digne de plus doux ſort & de moins fiere amie.

LIX.

Fenestres, à mes yeux iadis si fauorables,
Où est ce bel obiet que vous me fistes voir?
Hé Dieu, mille plaisirs vous m'auez fait auoir,
Mais las! que ces plaisirs ont esté peu durables!
Ore quand ie vous voy mes esprits miserables
Troublez de cent pensers ne se peuuent r'auoir:
Mon cœur en deux se fend & n'ay plus de pouuoir
D'alleger tant soit peu mes douleurs implacables:
Tournez vous, ô mes yeux, tournez d'autre costé,
Ce n'est plus là qu'on voit ceste chere beauté
Ie ne sçay quel malheur cruel la vous desrobe.
Que i'en ay de tourment! le regret peu à peu
En rocher me transforme, & ie le veux, pourueu
Que vous pleuriez tousiours, ainsi que fait Niobe.

LX.

Et quoy? tousiours ce feu me court de veine en veine?
Tu me causes, Amour, ces ameres douleurs,
Mais deuroys tu paroistre auec tant de malheurs
Que la guerre, la peste, & la faim nous ameine.
La sanglante Enyon tout par tout se promeine,
La peste aux yeux ternis boult parmy ces chaleurs,
La faim effroye tout de ses palles couleurs,
Et i'ayme, i'ayme encore, ô ieunesse trop vaine!
Ha! non, i'entens Amour, Amour, qui dés long temps
Sçait qu'en son temple sainct ie consacray mes ans,
M'ayme, & me veut tuer: Car aussi-bien la guerre
Ou la peste, ou la faim me rauyroyent le iour:
Il veut qu'vn plus beau trait m'enuoye soubs la terre:
Et quel trait est plus beau que le beau trait d'Amour?

Que feray-ie

LXI.

Que feray-ie chetif? ie ſuy tout hors d'haleine
Helas! ie n'en puy plus le courage me faut
Comment reſiſteroy-ie à ce dernier aſſaut,
Ie ſuy preſque eſtouffé dans les flots de ma peine?
Ah! de mes longs ſoucys flatereſſe incertaine,
Eſperance, au beſoin ton aide me defaut,
Ton miel empoyſonneur de mon eſprit mal caut
Me donne ingrattement vne mort inhumaine.
O Beaux yeux inconſtans, ſource de mes malheurs,
Eſtce ainſi qu'on deuoit alleger mes douleurs,
Ie ne vous puys haïr bien que trop infidelles:
Puyſſiez-vous longuement viure en l'heur qui vous ſuyt,
Et trouuer autant d'aiſe en voz amours nouuelles
Que ie ſouffre d'ennuy pour m'en voir eſconduit.

LXII.

Parmy l'obſcure nuict, qui trouble ma penſée
D'angoiſſe, de regrets, & d'ennuys ſoucieux,
Souuent ie me retourne aux plaiſirs gratieux,
Qui contentoient iadis ma fortune paſſée.
Lors ie voy ce bel œil, qui mon ame a bleſſée,
Tresluyre en ma memoyre, ainſi que dans les Cieux
Aux nuicts d'Eſté ſe monſtre vn eſclair radieux
Puis diſparoit ſoudain ſoubs la nue amaſſée.
Mais tout ainſi qu'on voit le tonnerre grondant,
Et la pluye auſſi-toſt ſuiure l'eſclair ardant,
Mes ſoûpirs & mes pleurs redoublent leur tourmente.
Voyez de quels malheurs mes eſprits ſont preſſez,
Puis que le ſouuenir de mes plaiſirs paſſez,
En lieu de m'alleger, mes triſteſſes augmente.

CHANSON DV GRIS.

O beau gris, tesmoin de ma peine,
Et de mes secrettes douleurs,
Je t'ayme, puis que l'inhumaine
Te cherit sur toutes couleurs.
Son œil qui brusla ma franchise,
Tient fort de ceste couleur grise,
Soudain aussi que ie le voy
Mon trauail en luy i'apperçoy.

Qu'on chante la noyre prunelle,
Autant qu'on voudra de Cypris,
Ma Chloride est plus belle qu'elle,
Et ma Chloride a les yeux gris:
Mais, Amour, dy-moy ie te prie,
Si de voir tu prenois enuie,
Ne seroys-tu pas glorieux
Que le gris fust peint dans tes yeux?

Le gris à pour heureux planette
La belle Diane aux yeux gris:
Gris eust l'œil la fille de Crete,
Aussi Bacchus en fust espris:
Pallas armée a la mammelle,
Pallas la Deesse immortelle
A les yeux gris, & les replys
De sa robe paroissent gris.

Mon Roy le plus grand de la Terre
Porte le gris, & les habits
Des Dieux qui dardent le tonnerre
Ne sont de pourpre ainçois de gris

On voit que grise est la Vieillesse,
D'autant qu'en elle est la sagesse:
Et qui va cherchant la raison
Ne la treuue qu'au poil grison.
Gris est l'ambre, grise est la flame
Qui ard d'vn feu plus furieux,
Et c'est pourquoy ma fiere Dame
A tant du feu dedans ses yeux.
O Dieux, faittes que dans son ame
Se coule vn peu de ceste flame,
Afin qu'elle sente à son tour
La peine & le trauail d'Amour.

LXIII.

Brochard, de qui le nom parmy la France volle,
Qui sceús, comme Amphion, vne Roche attirer,
Et pouuois, comme Orphé, de là-bas la tirer,
Si le dueil de sa fin t'eust laissé la parolle.
Quand mes vers s'en-iront desur la riue molle
Du Clain par toy fameux, les voyant soûpirer,
Diras-tu pas qu'ils sont trop froids, pour inspirer
L'ardeur d'amour au sein de celle qui m'affolle?
Las! c'est mon infortune, & non pas mon deffaut:
Car i'ay dedans le cœur vn feu qui point ne faut,
Aux yeux tousiours des pleurs: mais bien qu'elle les voye,
Elle en rit, & me laisse acheuer peu à peu:
Comme le chesne vert, qu'on iette dans le feu,
Qui d'vn costé se brusle & de l'autre larmoye.

LXIIII.

Tu n'es Fortune, encores assouuie
De me combattre, helas! à ceste fois
Tu me r'assaux, miserable, & ie vois
Tendre sur moy ta rage, & ta furie.
Toy, qui tomber fais ceste Monarchie,
Qui soubs tes piez foules les plus grands Roys,
Tu prens plaisir de me mettre aux abois,
Tu prens plairsir de me tollir la vie.
Ainsi Neptune aux flots impetueux
Pert aussi-tost vne barque legere,
Qu'vn gros Nauire au ventre large & creux.
Mais Iupiter de iustice le pere
Frappe plustost les rochers sourcilleux,
Que l'humble toict d'vn pasteur solitaire.

LXV.

Chloris, ie prens congé, ie prens congé de vous,
Il me faut desormais donner sur la retraitte:
Adieu doncques mon tout, & mon bien, & ma perte,
Adieu mon petit œil, adieu mon soin plus doux.
Que maudit soit le iour que ie senty les coups
De ce cruel Amour! mauditte la sagette,
Qui graua dans mon cœur vostre beauté parfaitte,
Maudit l'œil surueillant de cest autre Jaloux!
Helas! si ie vous laisse il faudra que ie meure,
Et le destin vainqueur ne veut que ie demeure:
Amour, conseille-moy, me doy-ie retirer?
Non, il fault demeurer: mais il ne m'est possible.
O miserable sort, importun, & terrible!
Ie ne puis m'en aller & ne puis demeurer.

LXVI.

Hé! que ie t'ay chantée, hé! que ie t'ay pleurée,
Beauté trop rigoureuse, & trop griefue douleur,
L'vne fille du Ciel, l'autre de mon malheur,
L'vne & l'autre lon-temps contre moy coniurée.
Amour, qui m'as touché de ta flesche acerée,
Qui connois ma constance egalle à mon ardeur,
Qui as rendu ma flame immortelle en mon cœur,
Rens-en l'hystoyre aussi d'eternelle durée.
Aduienne, ô grand Amour, que la posterité
Connoysse ma Déesse, & ma fidelité,
Connoysse en mes escrits mes playes inhumaines.
Et voyant par l'effet de ma longue amitié.
Quelle fut sa beauté, quelles furent mes peines,
Brusle de Ialousie ensemble & de pitié.



DESDAINS.

SONET. I.



Oicy le grand Trophée, où les armes i'appens
D'Amour iadis tyran de ma triste penſée,
De ce trait que tu voys mon ame fuſt bleſſée,
Et ce feu conſuma les fleurs de mon prin-
temps.
En longue ſeruitude appriſe à mes deſpens
Ces cheueux ont tenu ma franchiſe en-lacée,
Ces faueurs, que ie romps d'vne main courroucée,
Enchanterent mon cœur, miſerables preſens.
Icy donc tout ie quitte, & le Deſdain i'embraſſe,
Le ſouuenir d'Amour loin bien loin ie dechaſſe,
Et chaſſe mon eſpoir ſans eſpoir de retour:
L'ardeur de mon deſir dedans mon ſein eſt morte,
Et ſi quelque ſcintille encore en moy ie porte,
C'eſt le feu du Deſdain, & non le feu d'Amour.

II.

Bruſlant d'vn chaud Deſdain icy ie ſacrifie
Sur ton paiſible autel, ô douce Liberté,
Ce penſer qui me tint longuement arreſté,
Et ce dur ſouuenir qui martyre ma vie.
Ces beaux cheueux treſſez maintenant ie deſlie
De mon bras affranchy de la captiuité
D'vne inconſtante, ingratte, & legere beauté,
Qui mille fois le iour en ſon amour varie.
Durant vingt & deux mois, ſans m'en eſtre aperçeu,
Les faueurs, les baiſers, & le rys m'ont deçeu.
„ Malheureux qui iamais au beau ſemblant ſe fie.
Rien de tout le paſſé ie ne veux retenir,
Sur ce paiſible autel, libre, ie ſacrifie
Rys, baiſers, & faueurs, cheueux, & ſouuenir.

III.

Tandis que i'ay veſcu ſoubs ton obeïſſance,
Où tu me veux attraire encore vne autre fois,
Je craignoy plus le ſon de ta cholere voix,
Qu'vn tonnere grondant que Iupiter elance.
Ton regard, ennemy de ma foyble eſperance,
M'eſtoit vn vif eſclair qui vient au plus chaud mois,
L'ombre de tes deſdains mes tyrans & mes Roys
Me ſembloit d'vn Demon la ſoudaine apparence.
Maintenant que ie ſuys au port de liberté,
Ame ingrate, arme-toy de ta vaine beauté,
Aide-toy de ſa force, & vuyde encore toute
La trouſſe, où ſont d'Amour les homicides dards:
Je ne crain deſormais le feu de tes regards,
Et plus ie te voy fiere, & moins ie te redoute.

IIII.

Quelle fieure importune en mes veines ſ'allume?
Sur ma langue ie ſens mille feux inconnus,
Le poux me bat plus fort que trois Cyclopes nus,
Forgeant le foudre aigu, ne battent vne enclume.
La cauſe ie connoy du feu qui me conſume,
Et des maux violents, qui me ſont aduenus,
C'eſt pour auoir manqué de promeſſe a Venus,
Qui voit que de changer en amour i'ay couſtume.
Il eſt vray i'ay rompu mille ſerments promis,
Mais, ô Dieu Iupiter, ſi dans le Ciel tu rys
Des Amans, comme on dit, & de leur foy pariure:
Ne permets que la Mort me vienne encor' ſaiſir,
Et tant que ie viuray, Iupiter, ie t'aſſeure
De te donner touſiours de rire le plaiſir.

V.

Mes liures, mes amis, qu'abandonnez i'auoys
En languiſſant repos, tandis qu'vne amour folle
Se couuoit pareſſeuſe en ma poittrine molle,
Cent fois ie vous embraſſe, & vous baiſe cent fois.
Ie reconnoy ma faute, & clairement ie voys,
Las! ie voy malheureux que mon âge ſ'enuolle,
Que l'erreur de mes ſens ſoubs vne ombre friuolle
M'a long temps egaré du train que ie ſuiuoys.
Mais, comme vn Pelerin qui lentement ſommeille,
S'il voit l'heure eſtre haute alors qu'il ſe reueille,
Regaigne a pas doublé tout le chemin perdu:
Mon ame n'eſtant plus en amours endormie,
Ie vous tiendray plus ſeure & ferme compagnie,
Recompenſant le temps que i'ay mal deſpendu.

Troublé

VI.

Troublé de maint soucy, qui mon ame tourmente,
Parmy les bois toffus ie m'estoys escarté,
Ayant d'aymer tousiours en mon cœur arresté,
Sur le point que Pallas a mes yeux se presente.
Ie me iette a ses piez, & d'vne voix tremblante
I'adoroy sans la voir, sa haute Deité:
Mais elle me releue, & me dit, ô Penthé,
Tout cœur plein de pensers ondoye en grand tourmente,
D'vn tranquille repos veux-tu gaigner le port?
Oste tous ces pensers qui demandent ta mort,
Et quitte de l'amour la routte dommageable.
Ne rougis point de rompre vn si ferme dessain,
Bien que depuis quattre ans il loge dans ton sein,
Vn si beau repentir est tousiours honorable.

VII.

A peine le Soleil commençoit sa carriere,
Que reueillé d'Amour ie m'en allois aux champs,
Ie rencontre en chemin celuy qu'on dit Bontemps,
Qui me dit, où vas-tu? ie luy responds, à Giere.
Retourne auecques-moy, retourne-t'en arriere,
Dit-il, & ne me quitte au melieur de tes ans,
Amour est vn pipeur, dont les vains passe-temps
Fondent aussi soudain que la neige premiere.
En vn rien il s'en-uolle, en son lieu vient loger
Le repentir aislé, fils du soin mesnager,
Qui iusques au tombeau tient seure compagnie.
Regarde, ô fol Amant, l'errreur qui te seduit,
Pour prendre tes esbats vne meschante nuict,
Tu veux viure en langueur tous les iours de ta vie.

VIII.

Vn Amant eschappé freschement du naufrage,
Failly, las, & recreu, & tout moite des eaux,
Tremblant encor' de peur, append ces deux tableaux,
D'vn cœur sainct & deuot, sur ce muët riuage,
Ce premier, où du Temps on voit peinte l'image,
Soit eternel tesmoin que mes plus grands trauaux
Par le Temps ont pris cesse, & que tous les flambeaux
D'Amour sont par le Temps esteints dans mon courage.
Cest autre est au Desdain, qui mes fers a rompus,
C'est par luy que forçaire ore ne suy plus.
O vous, iuste Desdain, pere de ma franchise,
Vous, Temps, qui mangez tout d'vn inconstant retour,
Permettez qu'en ces vers la Memoire eternise
Que vous m'auez sauué du naufrage d'Amour.

IX.

Or ie veux me resoudre, & ce cruel Vautour,
Ce soin deslogera de mon ame oppressee,
Sortez morne Regret, hoste de ma pensée,
Retirez-vous ailleurs sans espoir de retour.
Vous n'auez en ce lieu fait que trop de sejour,
Comme vn songe tandis ma ieunesse est passée,
Et la fatale mort comme vn verre a cassée
La sage intention de ma feruente amour.
Non, lon me donne en vain tant de diuers alarmes,
Ces yeux n'y peuuent rien, ces soûpirs, ny ces larmes,
Qu'elles soyent à Neptune, eux soyent donnez aux Vents.
De noz plaisirs passez ie pers la souuenance,
Contre le nom de foy ie m'arme d'inconstance.
„ Le temps est inconstant le sage suit le temps.

X.

Ceſt trop patienté le Desdain me ſurmonte,
„ Patience forcée en fin deuient fureur:
Mon cœur tout embraſé d'vn iuſte creue- cœur,
Quittant ton amour feinte, a regret de ſa honte.
Ha! que ie me repens d'auoir tant fait de conte
D'vne ame ſi legere, & d'vn œil ſi trompeur,
Le flot qui va roulant eſt mille fois plus ſeur,
Et la courſe du Temps a changer eſt moins prompte.
Ce qui me retenoit ſoubs le ioug de ta loy
C'eſtoit le neu ſacré de conſtance, & de foy,
Ore que tu deuiens inconſtante & vollage,
Ie briſe les liens où ie fus arreſté,
Puis que ce n'eſt que vent ie quitte ta beauté,
Le vent qui m'abiſmoit me remet au riuage.

XI.

Je dy, quand i'apperçoy ceſte œillade egarée,
Ce ſourcy pinceté, ce front fait au raſoir,
Et ce bouillant deſir d'eſtre veue & de vo ir
Mon Dieu! qu'en ſes façons Madame eſt alterée,
Ce n'eſt plus ceſte-là que i'ay tant admirée,
Ceſte-là qui d'Amour blaſmoit le vain pouuoir,
Qui meſme dedaignoit le conſeil du miroir,
Tant elle eſtoit en ſoy modeſte & retirée.
Que veut dire au-iourd'huy qu'elle n'eſt plus ainſi?
Que ſon front eſt couuert d'vn amoureux ſoucy?
Qu'elle ſe farde, & ioint l'art auec la nature?
C'eſt que ſon ame change & de mœurs & de loix:
Mais ſi elle varie & n'eſt plus chaſte & pure,
Auſſi ne ſuy-ie plus ſon Amant d'autre-fois.

XII.

O ſol Amour, que tu m'as abuſé
Par les appas d'vne feinte promeſſe!
Las! i'ay perdu ma plus belle ieuneſſe
Deſſoubs tes loix pris & tyranniſé.
Et maintenant ie me ſens accuſé
D'vn ver picquant, d'vn ſoucy, qui me bleſſe,
Qui iour ne nuict en repos ne me laiße,
Honteux d'auoir du temps ſi mal vſé.
Le repentir, ſeuere & dur miniſtre
Du Temps qui paſſe, aſprement me chapitre:
Me monſtre au doy mon âge qui ſ'enfuit:
Ce deſplaiſir toute douleur excede.
„ Le repentir qui n'a plus de remede
„ A pas legers au tombeau nous conduit,

XIII

Adieu, Prince de Cypre, adieu, filz d'Erycine,
Ie quitte ton enſeigne, & ton flambeau connu,
I'ay honte de me voir ſi long-temps retenu
Soubs le ſceptre inconſtant de ta main enfantine.
Tu n'as non plus de foy que la vague marine,
Fardé, double, fourré, bien qu'on te peigne nu:
Ton pouuoir eſt petit, s'il n'eſtoit maintenu
Par les trompeurs appas de l'eſperance fine.
Non, ie ne pleure pas mes ſeruices perdus,
Mais ie pleure mes ans vainement deſpendus:
Ie me ſens obligé pourtant a la Fortune
D'eſtre enfin eſchappé, le Nocher fait aſſez,
Qui parmy le peril des orages pouſſez
Peut gaigner au beſoin quelque riue opportune.

PLAINTE.

Je l'ay gardé lon-temps & ne l'ay peu connoiſtre
Ce cœur diſſimulé ſi prompt au changement,
Trop de foy, trop d'Amour m'oſta le iugement;
Je deuoys eſtre accorte, & ie ne pouuoy l'eſtre.
Ces yeux, qui foyſonnoient en mainte douce flame,
Jadis mes ſeuls plaiſirs, ore mes ſeuls regrets,
Ces ſoûpirs enchanteurs, & ces ſerments ſecrets
Peurent bruſler mes ſens, peurent tromper mon ame.
Adonis, & celluy qui s'ayma trop ſoy-meſme,
N'eurent tant de beauté, de graces, & d'attraits
Oſtez-luy l'inconſtance, il eſt des plus parfaits,
Mais las! en tous les deux il tient les deux extremes.
Que doy-ie deuenir pauure Amante eſperdue?
Puy-ie viure ſans luy? peut-il viure ſans moy?
Ie ne manque d'amour, il me manque de foy,
Son infidelité le fait viure & me tue.
Et ſi ie retentoy ce que peuuent mes larmes,
Ce que peuuent mes yeux en amour bien apris?
Mes larmes, & mes yeux autrefois l'ont repris,
Mais pour le retenir ce ſont de foybles armes.
Vous m'auez donc laiſſée infidelle Birene,
Au milleu des ſoûpirs qui me vont agitant,
Voſtre foy m'a deçeuë, ô cruel inconſtant,
Baſtir ſur voſtre foy, c'eſt baſtir ſur l'arene.
Dieu! que ſont deuenus voz ſerments infidelles
Les premiers enchanteurs de mes ſens abuſez?
Où ſont tant de propos de ſoûpirs embraſez?
Las! ie voy bien qu'Amour leur a donné les aiſles.

Ie deuois estre sage, & connoistre sa ruse,
Iugeant par le premier de ce second retour:
J'ay donc failly deux fois: helas! mais en amour
Que la seconde erreur est bien digne d'excuse!

CHANSON.

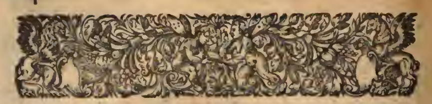
Quel malheur est comparable
Au moindre de mes malheurs,
Ie voy noyer miserable
Mon espoir dedans mes pleurs.
Celuy qui me fit contente
S'en-va forcé du destin,
Il despart, & ie lamente.
Mon heur qui va prendre fin.
Jl court en Prouince estrange
De le suyure ie ne puys,
Il porte mon aise, & change.
Mes plaisirs en mille ennuys.
Mais dy, ma douce pensée,
N'auras-tu pas nuict & iour
Dedans ton ame enlacée
Ton amour & mon amour.
De moy, cours où la Scythie
Nourrit son peuple rebours,
Cours en l'Affrique rostie
Mon cœur te suiura tousiours.
Adieu donc, mais non, demeure.
Ah! le sort ne le veut pas.
Puisses-tu voir en mesme heure
Ton despart, & mon trespas.

XIIII.

La femme est tousiours femme, inconstante, vollage,
Variable, muable, & n'a rien d'asseuré:
Semblable au flot esmeu de Neptune azuré
Qui mille fois le iour fuit & suit le riuage.
Ie l'espreuue à mon dam, vn attrayant visage,
Vn discours mensonger de feinte coloré,
Vn œil qui m'a long temps doucement esclairé
M'a ietté miserable en ce triste naufrage.
Ie me fusse engagé aux flots de mille mers,
Voyant tant de soûpirs, & tant de pleurs amers,
Tant de baisers mignards, tant d'ardeurs non-pareilles,
On me disoit assez que le front est trompeur,
Qu'vne femme iamais n'eust de constance au cœur:
Mais ie creús à mes yeux plustost qu'a mes oreilles.

XV.

Quelle sourde fureur me desrobe le sens?
Et donc ne me pourray-ie à la fin reconnoistre?
Seray-ie tousiours pris du soin qui m'encheuestre?
Perdray-ie donc ainsi mes peines & mes ans?
Verray-ie donc seicher les fleurs de mon Prin-temps
Sans produire autre fruit? suyuray-ie pour mon maistre
Vn enfant, vn aueugle, vn desloyal, vn traistre,
Qui ma ieunesse abisme en ses flots inconstans?
Desdain, domteur d'Amour, sauuez-moy du naufrage,
Tirez ma nef caßée en vostre sainct riuage,
Si ie puy reçeuoir le secours de voz mains
Ie veux qu'vn marbre dur en ces vers l'eternise.
Entre mille baisers ie perdy ma franchise
Et ie l'ay retrouuée entre mille Desdains.



DIVERSES Amours.

SONET.

Phœbus pourſuit Daphné, Daphné la fleur des belles
Fuit le plus beau des Dieux Phœbus aux blonds cheueux:
Amour en rit, & ſemble inciter tous les deux,
A l'vn donnant ſes feux, & a l'autre ſes aiſles:
Mais en fin elle ſent ſes plantes moins iſnelles,
Luy redouble ſes pas, plus prompt, plus courageux,
Elle inuoque Penée, & Penée a ſes veux
Change ſa beauté tendre en branches immortelles.
Phœbus l'attaint, l'embraſſe, il embraſſe vne plante,
Il en pleure, & de pleurs baigne l'eſcorce lente,
Qui croiſt plus elle ſent tant de douces humeurs:
O cruel accident! ô dure Deſtinée!
Plus tu pleures, Phœbus, ta peine infortunée,
Et plus croiſtre tu fais la cauſe de tes pleurs.

Quel eſt.

II.

Quel est ce feu nouueau qui si fort me deuore?
Amour de son tison me brusle à tout propos:
A peine ay-ie eschappé le naufrage & les flos
Que le sort rigoureux m'y reconduit encore.
Je sçay que la beauté que maintenant i'adore
Passe l'autre beauté, qui premiere en mes os
Versa ie ne sçay quoy qui troubla mon repos,
D'autant que le Soleil passe en clarté l'Aurore.
Mais ainsi que l'Aurore a ses rayons plaisans,
Et le Soleil qui suit les a chauds & cuysans,
La premiere beauté qui logea dans mon ame
D'vn feu tout gracieux mon cœur auoit épris:
Mais ce nouueau Soleil dont ie me voy surpris,
Sans pitié me saccage, & me cuit tout de flame.

III.

Ce fameux Angeuin, dont la Muse diserte
Desur Loyre sacra l'olyue de Pallas,
Doux sujet de ses vers, Lauuergeat, n'a-til pas
Dedans Rome senty l'amoureuse sagette.
Ayant le cœur attaint d'vne flame secrette,
En vers Romains, dont l'vn passe l'autre d'vn pas,
Son ardeur il chanta, qui despuis son trespas
A esté bien-heureuse aux François descouuerte.
Pourquoy me dis-tu donc qu'il n'est beau d'allumer
En païs estranger le feu qui vient d'aymer,
Où parler on ne peut pour descouurir sa peine?
On nous entend par tout les yeux sont truchemens,
Les yeux sont messagers des fidelles Amans,
Paris ne prit-il pas ainsi la Grecque Heleine?

IIII.

Loin de la France, aux riues de la Brente
Ie sens Amour qui me touche le cœur,
Ie sens son trait, dont la douce rigueur
Fait qu'vn plaisir en ma playe ie sente.
Mais, Belébat, vn seul point me tourmente,
C'est qu'on ne peut faire voir son ardeur,
Sinon que l'œil, d'vn regard voyageur,
En donne signe à la beauté presente.
Dure coustume! à qui le faux soupçon,
Et trop de crainte ont monstré sa leçon,
Par toy de l'ame est la beauté perdue,
L'honneur, la grace, & la bonté ne luit
Soubs l'espesseur de ton obscure nuict,
Et tout l'amour gist en la seule veuë.

V.

Bien que Padouë au milieu d'vne plaine
Se vante assise, & voysine d'vn mont
Où tant de gens de toutes sortes vont,
Pour voir les bains d'Abane, & saincte Heleine.
Bien que la Brente & Bachillon promeine
Son onde autour de ces vieux murs, qui sont
Faits d'Anthenor, & des nouueaux qui ont
D'vn Empereur rendu la force vaine.
Bien qu'elle garde en son sein le tombeau
De ce Troyen, & soit l'heureux berçeau
Du grand Speron, & du grand Tite-liue:
Je n'y sçaurois toutefois demeurer,
Quand vos beaux yeux ailleurs vont esclairer,
Phillis, & faut que soudain ie vous suyue.

CHANSON.

Donc il faudra que ma ieunesse
Soit iointe à la grise vieillesse
D'vn, qui n'auoit pas merité
Qu'vne vieille escorce, & si dure
Fust iointe à la belle verdure
De ma ieune & tendre beauté.
La loy vrayment est inhumaine
Qui souuent d'vne estroitte chaine
Lie deux contraires humeurs:
Horrible loy! par qui s'assemble
Encor' le vieil Cahos ensemble,
Tout confus de diuerses mœurs.
Voir ensemble vne ieune fille,
Et vn vieillart, à qui distille
Par les yeux l'humeur du cerueau,
Voir la chaleur & la froidure
Meslez par vne loy trop dure,
N'est-ce pas vn Cahos nouueau?
Non, non ie suis ferme & constante,
Comme le roc que la tourmente
Combat sur le bord Adrien:
Plustost dans le tombeau m'enuoye
La mort, auant que ie me voye
Estrainte en si triste lien.
Et toy, mon Corebe fidelle,
Faudra-til qu'vne main cruelle
Me vienne rauir a tes yeux?
Faudra til que ie sois la proye,

Comme la prophete de Troye,
De ceſt Aiax injurieux.
Amour, ta puiſſance eſt ſi grande,
Helas! fay quelle me deffende,
Ou permets que ie meure icy:
Loin bien loin toute autre penſée,
Ie ne ſçauroy viure enlacée
Dans les plys d'vn ſi fier ſoucy.
Hé! que ſeroy-ie dans la couche
D'vn autre, ſinon vne ſouche
Sans cœur, ſans ame, & ſans eſprit,
Telle qu'eſt l'Aurore vermeille
Pres de ſon Tithon, qui ſommeille
Sans force & vertu dans le liᴄt?
Ie ne ſuis la fille d'Acriſe,
Qui pour de l'or ſe veit eſpriſe,
Mon cœur n'aſpire a ce plaiſir:
L'or, la grandeur, le parentage
N'allumeront en mon courage,
Le feu d'vn ſi laſche deſir.

VI.

O Dieu! que de douleur! Dieu que de mal i'espreuue
Vn eternel soucy me brusle sans repos,
Vn desespoir me glace & le sang, & les os,
Vn Cahos chaud & froid dans mon ame se treuue.
A toute heure du iour i'ay quelque attainte neuue,
Ie me sens outrager, & sens a tout propos
Vn trait dedans mon cœur, vn fardeau sur mon dos,
Qui me fait abismer, Pluton, dedans ton fleuue.
I'endure iour & nuict mille & mille douleurs,
Maintenant ie reuy, maintenant ie remeurs,
Ore sur Acheron, ore desur la Brente.
Helas! Amour, Amour, si tu cherches ma mort,
Sois Mercure, & conduys mon ame a l'autre bord,
Affin que tant de fois tant de morts ie ne sente.

CHANSON.

Helas! de quelle aspre douleur
Sentiray ie entamer mon cœur
Quand ie verray ta departie,
Si le penser tant seulement
De ce cruel eslongnement
Jà dessjà me priue de vie?
Et tu t'en vas dessus le dos
De Neptune, de qui les flos
Couurent maint escueil, où la rage
Des vents poussera ton vaisseau:
Sçais-tu la nature de l'eau,
Ou si tu ne crains point l'orage?

Las! quand dans vn cuir tu auroys
Tous les vents, comme l'Itaquoys,
Que les Tritons, & l'onde calme
Te layrroyent seurement passer,
Encor' ne me pourroit laisser
La crainte qui loge en mon ame.
La crainte qui me fait douter,
Qu'vn Zephir te vienne emporter
De Phillis toute souuenance,
Qu'en escueil ton cœur soit changé,
Et bref que le flot enragé
Ne te donne son inconstance.

VII.

Ie sens ià l'air de France, adieu belle Italie,
A dieu, folles amours, qui auez arresté
Mon cœur, pris aux liens d'vne douce beauté,
De sur le Bachillon tesmoin de ma folie.
I'auoy ie le confesse vn tresbelle amie,
Maintenant ie la quitte: estce legereté?
„ Non, c'est estre constant changer de volonté
„ En ce monde leger qui sans cesse varie.
Iamais ce fol Amour sur moy n'aura pouuoir,
Ie ne le suyuray plus, non s'il me faisoit voir
Sa mere Cytherée, & ses sœurs les Charites.
Ces chaines qu'autre-fois sottement i'enduray
Sont pour me prendre encor' trop foybles & petites:
Et naissant i'estoy libre, & libre ie mourray.

VIII.

ANAGRAMME.

Soit que ceste Deesse auec vn doux regard
Veuille gaigner le cœur de celluy qui l'admire,
Soit que d'vn fier desdain ministre de son ire
Elle foudroye vn cœur bruslé de toute part.
Soit que d'vn beau discours, qui ne sent point son art,
L'ame des escoutans par l'oreille elle attire,
Soit que son rys guarisse vn Amant qui soûpire,
Et meurt trop agité de la flame qui l'ard.
Soitque d'vn pié dispos mouuant à la cadance
Elle tienne les yeux de toute vne assistance,
Soit qu'elle represente auec sa belle voix
Du pere Thracien les merueilles estranges,
Rany d'estonnement tout par tout i'apperçois
VNE SAGESSE GRAND' *en* SVSANE DE GRANGES.

IX.

ANAGRAMME.

Iamais le clair rayon de vostre belle veuë
A mes yeux n'apparoist, que mon cœur tout soudain
Ne sente mille traits s'escouler en mon sein,
Et ne quitte en vos mains sa franchise perdue.
Dieu! que doux est cest œil qui doucement me tue!
Et que douce est ma playe! & douce ceste main!
Vostre main, dont le trait doucement inhumain
Est le second vainqueur de mon ame abattue.
Regardez, ô Phillis, que peut vostre beauté,
Soit que Phebus nous monstre ou cache sa clarté
Elle est tousiours emprainte, & viue en ma poittrine.
I'y pense nuict & iour, & dormant, & veillant:

L'autre soir mesme encore Amour en m'esueillant
Me dit, aime-la bien ELLE SERA DIVINE.

X

Yeux des miens adorez, lumieres de mon ame,
Soyez à mes desirs fauorables & doux,
Amour veut desormais que ie n'ayme que vous,
Brusle des clairs rayons de vostre viue flame.
Et si le fier destin quelque malheur me trame,
Astres de mon espoir, destournez loin ses coups:
Vn seul de vos regards les dissipera tous,
Bien que ce seul regard soit le dard qui m'entame.
Ou bien si vous voulez, beaux yeux, qu'en vous aymant
Ne me doyue arriuer que peine, que tourment,
Encore à vous aymer ne perdray ie courage:
Trop contant de mourir pour vn sujet si beau,
On pourra dire au moins, ceste belle Ysabeau
N'aura iamais Amant qui l'ayme dauantage.

XI.

Mon cœur, ma chere vie, ame de mon desir,
Si le cruel destin loin de moy vous retire,
S'il faut que ceste absence accroisse mon martyre,
Que l'inconstance au moins ne vous vienne saisir.
Dieu, que ie sens en l'ame vn aigre deplaisir!
Un regret, vn despit tout partout me deschire:
Je languis en douleur, & pleurant ie soûpire
Ce rigoureux depart qui m'oste tout plaisir.
Dieux, qui voyez du Ciel l'ennuy que ie supporte,
Oyez mes iustes cris, rendez constante & forte
Au feu de son amour ceste belle Ysabeau:
Ou s'il est ordonné que son amour varie

Ne me

Ne me laissez plus viure, ordonnez ie vous prie,
Qu'en mesme tour soit fait son change & mon tombeau.

XII.

Tu t'en allois desia, nuict à la brune tresse,
Et l'Aube se leuoit parmy le Ciel serein,
Lors que le bon Morphé, dessous vn songe vain,
Vint mettre à mon costé ma cruelle Maistresse.
Mon Dieu, que i'estoy plein de ioye & d'allegresse!
Ie luy baisoy les yeux, & la bouche, & le sein,
Puis, à mes chauds desirs ayant lasché le frein,
Hardy ie me vangeoy de sa longue rudesse.
Quels propos se tenoyent à l'heure entre nous deux!
Quels doux embrassemens! quels baisers sauoureux!
C'estoient les vrais plaisirs qu'Amour en deux assemble.
Je ne connoissoy plus ny crainte, ny desdain,
Mais, ô leger moment! ie perdy tout soudain
Mon songe, mon plaisir, & ma Maistresse ensemble.

CHANSON.

Quel malheur tant soit-il malheur
Peut aprocher de ma douleur?
Mon ame est de flames esprise
Par vn œil au mien inconnu,
Ie suy prisonnier deuenu
Sans voir qui m'oste ma franchise.
Dieu! fust il oncques Amoureux
Plus que moy triste & langoureux?
Ie meurs sans sçauoir qui me tue:
Narcisse heureux aupres de moy
Aimoit au moins ie ne sçay quoy
Qui dans l'onde arrestoit sa veuë.

Mais las! mes yeux, vous n'estes pas
Cause de mon noueau trespas,
Car par vous Amour qui m'offence
Ne m'a surpris premierement,
Amour n'entre au cœur seulement
Par les yeux, ainsi que lon pense.

I'ayme, & soûpire nuict & iour,
Et ne voy d'où vient cest Amour
N'est-ce pas vne chose estrange?
Quelle fureur trouble mes sens?
Las! & d'où vient que ie me sens
Espris de la seule louange?

O beaux yeux, sans vous auoir veus
Vous m'allumez de mille feux:
Helas! que doy-ie donc attendre,
Vous voyant de pres esclairer?
Beaux yeux, ie ne dois esperer
inon d'estre reduit en cendre.

Et puis ceste ame, en qui les Cieux
Verserent leurs dons precieux,
Domteroit la rigueur d'vn Scythe:
Puissent donc mes affections
Aymer tant de perfections
A l'egal de leur haut merite.

O rare, & parfaitte beauté,
Mon desir en vous arresté,
Tousiours en vous pense, & repense:
Aduienne qu'vn iour vous voyez
L'ardeur de ma flame & soyez
Fauorable à mon esperance.

Face le Ciel qu'Amour aussi
Vous touche d'vn mesme soucy,
Et vous rende sa prisonniere:
O Ciel, permettez-moy ce bien,
Ie ne vous demande plus rien
Si vous accordez ma priere.

ELEGIE.

Celluy ne deuoit naistre, ou deuoit du berçeau
Passer sans connoissance en la nuict du tombeau,
Qui premier emporté d'vn appetit vollage
Osa tenter les loix du sacré mariage,
Seul bonheur des Humains, & sacrilege fit
Que la femme souillast la gloire de son lict:
La poudre de ses os deuoit estre espandue,
Affin que la semence en fust du tout perdue:
Trop legere & trop douce est ta punition,
Pour l'auoir entrepris, temeraire Ixion,
Car en lieu que pour peine vne rouë on te donne,
On te deut attacher encontre vne colonne,
Où cent Hydres sifflans, horribles, furieux
T'arracheroyent le cœur, le sang, l'ame, & les yeux.
Quand la belle Pandore eust descouuert au monde
Son vase plein de maux, engeance trop feconde,
La troupe des hauts Dieux au Ciel se retira,
Seul le sainct Himenée icy bas demeura,
Qui retenant la foy pour compagne fidelle
Loin de diuision voulut viure auec elle:
Mais les pauures Humains, de leurs sens aueuglez,
S'abandonnant en proye aux plaisirs de-reglez,
Et chauds à leur malheur, souuent les separerent

Dont les Dieux courroussez leur faute chastierent:
De là vint que Priam veyt ses enfans mourir
Sa maison desolée, & sa ville perir,
Et Pyrrhe entre les Dieux luy desrober la vie,
Paris chez Menelas Helene ayant rauie.
O bien-heureuse Sparte ! où le peuple ne peut
Croyre que dans ton sein vn adultere feut: .
Citoyens fortunez, qui d'vn desir vollage
Ne separiez la foy du sacré mariage!
Ains viuant soubs le ioug par le Ciel destiné
Sentiez l'entier plaisir d'vn paisible Hymené.
Loin, bien loin de mon cœur, estrangeres delices,
Ie fuy d'vn pié mocqueur voz appas, voz blandices,
Ie ne veux qu'vn plaisir qui s'en-volle en vn rien
Par ma fraude separe vn si digne lien.
C'est le ferme dessain qu'en mon cœur ie propose,
Ie cheris mon honneur plus que toute autre chose
Et ne vys a regret soubs vn serment si doux.
Non, ie ne veux tromper l'amour de mon espoux.
Aduienne que plustost la terre m'engloutisse
Que pour vn faux desduit mon Mary ie trahisse:
Je ne fuy la lumiere, & luy l'obscurité,
Ainçoys, comme Diane est sans iour & clarté
Fors celle qu'elle emprunte aux flames de son frere,
Ainsy le seul rayon de mon mary m'esclaire.
Combattez cest Amour, qui vous fait soûpirer
Et cessez desormais de plus rien esperer,
Si de telle inconstance il me prenoit enuie
Je beniroy la main qui m'osteroit la vie.
Ie ne suy miserable, & ne languys aussy,

Ie n'ay d'vn creue-cœur abaissé le sourcy,
Lisez bien sur mon front vous verrez ma pensée.
Alegrement ioyeuse, & non triste ou forcée,
Or' que vous le pouuez esteignez ce flambeau,
Dessus ce petit feu respendez vn peu d'eau,
Et ne vous essayez de me rauir le gage
Que d'vn pudique soin ie garde au mariage:
Rien ne me desmouura d'vn si ferme dessain,
L'honneur & mon deuoir sont campez dans mon sein,
Qui repoussent Amour si tost qu'il se presente:
Ma constance & ma foy tromperont vostre attente.
Mais dittes-moy de grace, & bien si vous m'aymez
Si de mille brasiers voz sens sont allumez,
Que n'aymez-vous aussy mon honneur & ma gloyre?
Non ne vous attendez d'en auoir la victoyre:
Le rocher endurcy ne s'esmeut pour les flos
Mon cœur en est de mesme en-contre voz propos.
Le nom de ma beauté ne faira que ie change,
I'achetteroy trop chere vne telle louange:
,, Qui se laisse endormir au son de sa beauté
,, En extreme peril met sa pudicité:
Helene ainsi fust prise, Ariadne, Medée,
Et la Vierge de Seste en sa tour mal gardée.
Mais quand la Raison veille, & commande a noz sens,
De cest aueugle Archer les traits sont impuyssans:
Ainsy durant vingt ans que l'Itaquois Vlisse
Fust vagant eslogné de sa terre nourrice
Penelope, de Grece & du monde l'honneur,
Aux yeux de mille Amans attendit son seigneur:
Les ans peurent flestir les fleurs de son visage

Non le ferme dessain de son chaste courage.
, Puisse-ie viure ainsi, sans que le son pipeur
D'vn doux enchantement me rauisse le cœur.
Que si pour vn plaisir vous cherchez mon dommage
Puisse ie demeurer, ferme pudique, & sage:
Semblable a Penelope, & iamais le desir
D'assouuir voz desirs ne me vienne saisir.

MASCARADES.

MASCARADE PREMIERE POVR VNE troupe de Bergers.

Mais que ne peut Amour? aux loix de son empire
Il rend assujettis les hommes & les Dieux:
Tout ce grand Tout l'espreuue, & du doux trait qu'il tire
Il donne droit au cœur en tirant droit aux yeux:
Vn beau desir, nourry de ses plus belles flames,
Nous a fait de noz champs quitter le beau sejour,
Pour voir vne Deesse, à qui les belles ames
Ont donné leur amour pour auoir son amour.
Déesse, dont le nom a frappé nostre oreille,
Et dont les clairs regards ont attaint nostre cœur,
Vous nous tenez rauis de crainte, & de merueille,
Remplis d'extreme foy comme d'extreme ardeur.
Si les Cieux qui vous ont leurs faueurs dispensées,
N'ont dedans vostre sein logé la cruauté
Receuez les soupirs de noz serues pensées,
Qui plus que leur franchise ayment vostre beauté

Pour des Mariniers portez dans vne
nef agitée des ondes.

Nous Mariniers d'Amour, que l'iniuſte Fortune
Suit à toute rigueur ſur vn cruel Neptune,
Auons tenté ſouuent de regaigner le bord,
Mais en vain: car helas! noſtre barque froiſſée,
Parmi les tourbillons deçà, delà pouſſée,
Nous porte ſans remede aux ondes de la mort.
Mais puis qu'il faut perir nous ne voulons permettre
Que Scylle aux flots boſſus, ou Carybde puiſſe eſtre
Le tombeau de nos corps la proye des poiſſons:
Nous voulons naufrager aupres de vous, Sirenes,
Affin qu'en accuſant nos Dames inhumaines,
Vous plaignez noſtre mort par vos belles chanſons.

Pour quatre Amants tous couuerts de flames
conduits par vne Nymphe.

Ces quatre langoureux ont le cœur tout en flame,
Les muſcles, les poulmons, & le foye, & les os,
Amour cruel Tyran les priue de repos,
Et de ſes traits ardants tout par tout les entame.
Le deſaſtré forçat, compagnon de la rame,
Qui reconnoit la mort en l'eſmeutte des flos,
Ayant la peur au ſein, & le nerf ſur le dos,
De tant de paſſions ne ſent battre ſon ame.

Les rochers & les bois ont pleuré leur malheur,
Et ceste Nymphe au bruit de si forte douleur
Veut esteindre par l'eau le feu qui les fait plaindre:
Mais las! c'est perdre temps, l'onde le rend plus fort.
O malheureux Amants, nul autre que la mort,
Ny peut estre la mort l'amour ne peut esteindre.

Pour vn mariage du Temps
& de Memoire.

A MADAME DIANE DE CLERMONT
Contesse de Montlor.

Encependant que Mars d'vne horrible tempeste
Agite nostre France hydropique en son mal,
Et que l'ambition, par vn malheur fatal,
Aux bourgeoises citez mille malheurs apreste.
Loin de ces passions pleins d'vn repos honneste,
Nous passons en plaisirs les iours du Carneual,
Les Nymphes & les Dieux viennent à nostre bal,
Et, meslez parmy nous, ont part à nostre feste.
Noble sang de Clermont, Madame, c'est de vous,
Et des vostres qu'on tient vn temps si calme & doux,
Aussi nous marions le temps & la Memoyre
Pour le redire à ceux qui viendront apres nous:
Poursuyuez donc, Madame, & nous gardez des loups,
Nostre en sera le fruict, vostre en sera la gloire..

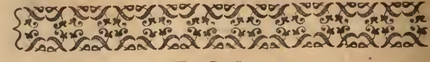
Nous

BALET.

Pour vne troupe de Turcs
armez.

Nous ſommes Muſulmans, ce grand nom redoutable
Eſt aſſez reconnu par la terre habitable,
Enfans aiſnez de Mars, & de la cruauté:
Nos plaiſirs, nos eſbats ſont les bruits de la guerre,
Les meurtres, les clameurs, l'horreur, & le tonnerre,
Sans pitié, ſans amour, & ſans fidelité.
Le plus braue guerrier en vain ſ'opiniaſtre,
Aueugle en ſon malheur, de nous vouloir combattre:
Qui pourroit ſouſtenir le foudre de nos bras?
Nous ne craindrions de voir armez en la campagne
Tous les vieux Palladins de la grande Bretagne,
Et deffirions les Dieux s'ils habitoient ça bas.
On nous a dit qu'Amour, qui ſe vante le maiſtre
De la terre & du Ciel, en ce lieu deuoit eſtre,
Qu'il porte en main ſon arc, & ſon carquoys au flanc:
Mais il n'oſe paroiſtre, en vos yeux il ſe cache,
Auſſi pour nous combattre il eſt trop foible & laſche,
Il ne vit que de pleurs, & nous viuons de ſang.
S'il oſoit ſe monſtrer, luy qui fait tant le braue,
Sans pardon, ſans mercy nous le ferions eſclaue,
Et verrions s'il ſçauroit aprendre à bien ramer,
En fanal de Vaiſſeau nous changerions ſa flame,
Son lien en catene, & ſa ſagette en rame,
Et les larmes qu'il aime en vne large mer.

L.



ELEGIES.

ELEGIE I.

QVAND vous veistes ma Nymphe, à l'œil triste & pleureux,
S'aigrir contre soymesme, arracher ses cheueux,
Se plomber la poitrine, &, de douleur attainte,
Pousser mille soûpirs compagnons de sa plainte,
Reietter tout confort, sanglotter, larmoyer,
Et du dernier adieu sa moitié conuoyer,
Baisant, & rebaisant la sepulchrale biere,
Estuy de son thresor, pour caresse derniere:
N'eustes-vous point de part en si forte douleur,
Ne fustes-vous contraints de plaindre son malheur,
Dittes, mes chers Amis? eustes-vous le courage
Sans gemir & pleurer d'ouir ce doux langage?
Doncques ô Parque iniuste, & toy Ciel ennemi
Vous me venez rauir si tost mon cher amy.
O Parque, Parque iniuste, impitoyable, fiere,
Que ne m'as tu persé de ta dextre meurtriere
La poittrine, & le cœur, &, pour souler ta faim,
Tiré le sang & l'ame en vn coup hors du sein:
Permettant plus long temps l'vsufruit de la vie
A mon cher Hippolyte: rens le moy ie te prie,
Rens le moy, Parque dure, & toy dur monument:
Mais ie parle aux rochers priuez de sentiment.

Las autant que de mots hors de ma bouche ſortent
Autant les vents legers parmy l'air en emportent,
Tu ne reuiens, Amy, me veux-tu donc laiſſer
Seulette & deſolée? Hé! pourras-tu paſſer
Les portes de Pluton ſans ta chere Chloride?
Permets, ô mon regret, que l'onde Acherontide
Nous porte en meſme iour aux champs Elyſiens:
Mais las! tu ne me veux, las! & tu ne reuiens.
Donc icy ie demeure, & rien ne me demeure
De toy, qu'vn ſouuenir qui faira ſa demeure
Eternelle en mon cœur, iuſqu'a tant que la mort,
Pour finir mes ennuis, me rende au meſme port.
Adieu donc, ma premiere & derniere eſperance,
Adieu, cher compagnon de ma freſche iouuence,
Adieu, ma douce amour, adieu, tous mes esbats,
Adieu, toute ma ioye, adieu tout mon ſoulas,
Tant que mes yeux verront l'odieuſe lumiere
Ils iront arroſer de leurs larmes ta biere:
Garde donc bien ma flame, & la garde à iamais,
Et m'attens dans le Ciel en eternelle paix.
Dittes, mes chers Amis, euſtes-vous le courage
Sans gemir & pleurer d'ouyr ce doux langage?
Non, ie ne le croy pas, le plus cruel Gelon
Qui ſente en ſes cheueux les froideurs d'Aquilon
Pleureroit pitoyable, & les feres, attaintes
D'vn doux trait de pitié, s'eſmouuroyent à ces plaintes.
Les Nymphes (ce dit-on) des eaux & des foreſts
Sur le corps du deffunct firent meſmes regrets,
Accuſant la rigueur des trois Parques fatales,
Le iour qu'on le portoit au temple des Veſtales,

Où d'vn triste conuoy porté de ses amis
Il fut en doux repos dedans la tombe mis.
Dieu ! que deuin-ie alors que la dure merueille
De cest acte blessa mon ame & mon oreille!
Ie ne sçay quoy d'amer me vint blesser le cœur,
Ie senty dans mes os vn petit feu vainqueur,
Maint soûpir arriua sur ma leure blesmie,
Ie veis ma liberté sous la main ennemie
De ce Dieu porte-trousse Amour qui la surprit,
Et ma foible raison bannit de mon esprit.
D'vn desir amoureux mon ame captiuée,
Comme d'vn doux appas, n'eust à ceste arriuée
Penser qui la sauuast, ou qui la deffendit,
Si bien qu'aux loix d'Amour serue elle se rendit.
Ie senty dans le sein mille flesches menues,
Ie me senty bruslé de flames inconnues,
Et vey, nouueau Proté, que i'estoy tout changé,
Comme si de Glaucus i'eusse l'herbe mangé.
Pauure helas ! ce disoy ie, & quelle erreur me trompe?
Faut-il que mon repos pour vn songe se rompe?
Si le ray d'vn bel œil, auant que l'auoir veu,
Me martelle d'angoysse, & me met tout en feu,
Que sera-ce de moy ? Mon Dieu, que doy-ie attendre
Quand ie l'approcheray sinon d'aller en cendre?
Amour n'est ce dit-on que par les yeux reçeu?
Et cest œil m'a tué sans l'auoir aperçeu.
„ Las qui n'a point failly n'est sujet à la peine:
Si le fils d'Aristé n'eust veuë en sa fontaine
Diane au large sein nouueau Cerf il n'eust pas
Seruy sans connoissance à ses chiens de repas.

Pauure moy miserable ! il faut sans auoir veuë
Ceste rare beauté que son seul nom me tue.
Si mon outrecuidance, & ma temerité
Iadis ont irrité ta haute Deité
Victorieux Amour, i'en fay bien penitence
Qui sens le mal accreu par la tarde vengence.
Au moins si par bon heur quelquefois il aduient
Que ie voye cest œil de qui ma flame vient,
Je prendray patience, & mes maux miserables,
Mes ennuys, mes soucys me seront agreables,
Ie ne plaindray mes feux, i'aymeray le doux trait,
Qui premier en mon cœur engraua son portrait.
Affin de luy complaire il faut que ie la suiue,
En tristesse elle vit, triste il faut que ie viue,
Ses yeux fondent en pleurs, les miens feront ainsy,
Mille souspirs ardants tesmoins de son soucy
Arriuent sur sa leure, & mes sanglots de mesme
A tous coups redoublez tesmoigneront que i'aime.
Sa voix n'est rien que plainte, & la mienne sera
La plainte d'Halcyon qui l'accompagnera.
Comme elle ie viuray pensif & solitaire,
Fuiant l'ombre & les pas du fascheux populaire.
Le iour me sera nuict, & la nuict vn enfer
Ie penseray dormir, mais d'vn somme de fer,
Cent chardons espineux herisseront ma couche,
J'auray tousiours la mort au cœur & en la bouche,
Les esbats, les plaisirs, & les ieunes desduits
Animeront l'aigreur de mes tristes ennuys,
Bref, comme elle, ie veux que rien ne me contente
Que le morne penser du soin qui la tourmente.

O beaux yeux dont les pleurs largement espendus
Ont les miens pour iamais tributaires rendus,
O beauté, qui non veuë as ma veuë esblouye
Vous aurez desormais tout pouuoir sur ma vie,
Et le iour qui verra estaintes mes amours
Sera, disoit Tyrsis, le dernier de mes iours.

ELEGIE

II.

Despuis ce iour cruel, qui m'osta vostre veuë
Mille pensers diuers mon ame ont combattue,
I'ay vescu sans repos en tourment non pareil,
Desrobant a mes yeux les heures du sommeil
Pour les donner a vous qui me donnez la vie.
L'vnique souuenir dont mon ame est nourrie
Allege mes ennuis, souuenir gratieux,
La fortune a pouuoir d'esloigner de mes yeux
Ceste vnique beauté, mais elle n'a puissance
De priuer mes esprits de sa chere presence:
Par toy, doux souuenir, ie la voy nuict & iour,
Ie luy parle, & luy dy que la flame d'Amour,
Qui sortit de son œil pour brusler ma franchise,
Doit durer eternelle en ma poittrine esprise:
Souuenir agreable, & qui me fais reuoir
Les plaisirs qu'autrefois ie souloy receuoir
Lors que ma belle Agathe ainçoys ma belle Aurore
Respendoit en ces lieux ses rayons que i'adore.
Non, i'enten, ce me semble, encore ses propos,
Qui iettoyent mille feux, dans mon sang & mes os:
Lors que vous m'asseuriez, ô ma seule pensée,
Que ma foy de la vostre estoit recompensée,

Que vous n'aimiez que moy que vous ne desiriez
Que mon contentement, que vous ne respiriez
Qu'en espoir que le temps Roy des choses humáines
Guerdonneroit en fin noz amoureuses peines.
Ce souuenir me plaist, & puis ie dis ainsi,
Que ne dure tousiours l'hyuer pasle & transy?
Ses frimats, ses glaçons m'estoient plus agreables
Que du Printemps nouueau tant de fleurs variables,
Durant l'hyuer Madame icy faisoit seiour,
Mon amour fleurissoit auecques son amour,
Ses yeux paissoient les miens, son genereux langage
Me retint, me remit, me rendit le courage,
Quand l'autheur de sa vie, & l'autheur de mon bien
Voulut rompre & trancher son espoir & le mien:
I'estoy prest à mourir, elle me feyt reuiure,
R'alluma mon brasier, m'enhorta de poursuyure,
Et de ses yeux riants m'asseura que tousiours
Elle seroit constante, & ferme en noz amours.
La voyant mes douleurs me sembloient appaisées:
Et les rigueurs du monde a surmonter aisées:
Mais or' que le printemps me l'oste ie ne puis
Luitter contre la crainte, & vaincre mes ennuys.
Mon soleil ne luyt plus, ie ne vy qu'en tenebres,
Ie n'ay dedans le sein que pensers tous funebres,
Aux leures que souspirs, ô printemps rigoureux,
Tu contentes chacun sinon moy malheureux,
Qui me deuls quand tu viens, perdant à ta venue
De l'œil qui seul me plaist la fauorable veuë
Ainsi de vostre absence a part moy ie me plains,
Apres mille soucis dont mes pensers sont pleins

Se desbordent sur moy, comme parmy la plaine
Vn torrent se descharge en sa course incertaine
Tantost ça tantost là furieux, vagabond,
Quand la neige hyuernalle aux montagnes se fond.
Ie blasme quelquefois mon desir temeraire,
Resuant & repensant a ce qui m'est contraire,
Et dis en souspirant las! cest trop entrepris,
D'Icare & Phaëton le dessain fust repris,
L'vn qui trop courageux auec aisles de cire
Voulut au Ciel voler, l'autre importun conduyre
Les cheuaux, & le char du Soleil radieux
Et courir mal apris la carriere des Cieux:
Ainsi mon cœur hardy, sans preuoir son domage,
Aux fortunes d'Amour volontaire s'engage,
S'esloigne loin de terre, & trop audacieux
Entreprend de voler aussi haut que les Cieux,
Aueugle en son erreur, qui le faira descendre,
Non point pour trop aimer ains pour trop entreprendre.
Mais quoy? si les destins ne veulent consentir
A mes vœux amoureux me dois-ie repentir?
Dois-ie abaisser les yeux, & failly de courage
Quitter aux plus heureux l'honneur de ce voyage?
Et quitter mon espoir? non, ie les veux aimer
Ces yeux mes beaux Soleils: tous les flots de la mer
Ne peuuent arrester la conuoitise auare
Du nocher, qui bien loin auantureux s'egare
Pour treuuer vn peu d'or: & moy donc, poursuyuant
Vn ioyau plus exquis que tous ceux de Leuant,
La perle de ce monde, & l'ame la plus belle,
Qui iamais se vestit d'vne escorce mortelle,

Crain-

Craindray-ie le peril? non il ne sera pas:
J'ayme mieux l'adorer & courir au trespas,
Que ne l'adorer point & conseruer ma vie.
Si ie meurs en l'aymant c'est toute mon enuie.
Le temps peut bien changer ma ieunesse & mes ans,
Mais ma feruente amour n'est point sujette au temps.
Que ie mourray content! s'il auient que lon die
Expilly pour aymer passe de ceste vie
Fidelle seruiteur, & iamais on ne veyt
Vn cœur touché d'Amour qui plus ferme suyuit
L'astre de son desir, car sa belle constance
Mesprisa le peril pour suyure l'esperance.
Ainsi plein de courage en moymesme ie dy,
Nommant mes iours heureux despuis que ie perdy
Ma franchise en vos yeux, & qu'il vous pleust de prendre
Mon cœur, qui pour vous suyure en vos mains se vint rendre.
O ma belle Chloris, mon ame, mon soucy,
Ie suis en vous aymant, comme vn roc endurcy
Qui mesprise les vents & des flots la tempeste,
Quand le foudre du Ciel tomberoit sur ma teste,
Quand tout abismeroit, vostre chere beauté
Verroit viue ma flame, & ma fidelité.
Face le Ciel aussi que vostre amour fidele
Contre les changemens dure perpetuelle,
Las! ie n'en doute pas, ie n'en ay point de peur,
Vos parolles qui sont les images du cœur
M'en ont trop asseuré, ie reconnoy sans feinte
Vos larmes, vostre dueil, vos ennuys, vostre plainte.
Mais le vouloir de ceux dont ma fortune pend,
Par ne sçay quel destin, ce bonheur me deffend.

Dieux ! si pour acquerir le bien que ie recherche
Il me falloit forcer le rampart d'vne bresche,
Gaigner le haut d'vn mur à la mercy des flancs,
De mille bataillons oùtre-perser les rangs,
Et renuerser l'orgueil d'vn superbe aduersaire,
Ie voudroy l'entreprendre & le voudroy parfaire.
Mais las! cil qui m'empesche a tout pouuoir sur moy,
C'est mon moteur, mon ame, & ma vie, & ma loy,
Il luy faut obeir, ie ne puis, ny desire,
Ny ne veux, ny ne doy, iamais luy contredire:
Il est vray, mais il n'est dans le Ciel arresté
Que tousiours à mes vœux obste sa volonté,
Le temps la peut changer, telle est mon esperance,
Ie veux tout surmonter auecques patience.

ELEGIE III.

Encore que le temps ait esteinte la flame,
Qu'Amour si viuement alluma dans vostre ame,
Et que plus desormais ie ne doiue aspirer
Au bon-heur, que vos yeux m'ont tant fait esperer,
Toutefois ie vous ayme, ô ma belle Maistresse,
Ie vous ayme tousiours, contraint ie le confesse,
Le temps, ny le desdain tres-iustement conçeu,
Ny vostre aspre rigueur desmouuoir ne m'ont sçeu.
Depuis le iour premier, que ma ieune pensée
D'vn trait de vos regards fust doucement blessée,
Ie n'ay sçeu que c'estoit de repos ny de paix,
Ie me veys accablé de mille ennuys espaix:
Non que durant deux ans vostre œillade amiable
Ne promist en mon mal de m'estre secourable,

Car en toutes façons vous aymiez de m'aymer:
Mais parmy ces douçeurs que ie ſentoy d'amer!
,, Amour pour vne roſe a cent dures eſpines.
I'auoy d'vn concurrent les pourſuittes voyſines
Pour duel ordinaire, & le babil ialoux
D'vn Chryſandre importun m'effrayoit tous les coups,
I'apprehendoy l'abbort, & la façon auſtere,
Trop froide à mon deſir, de ce vieillard de pere,
Qui touſiours allongeoit le fil de mes ſouhaits.
Parmy tant de ſoucys ie mouroy ſoubs le faix
D'vne craintiue peur de perdre voſtre grace.
Cela ſeul ie craignoy, c'eſtoit la ſeule glace
Qui froidiſſoit mon cœur, mais voſtre œil gracieux
D'vn ſeul clin diſſipoit ce brouillas ſouçieux.
Et puis vous m'aſſeuriez ſouuent d'vn doux langage,
Mon ſeul bien, mon fidele, auant que mon courage
Perde l'affection qui le bruſle pour toy,
Puiſſe le feu du Ciel deſcendre deſſur moy:
Ie t'ayme, & garderay ceſte promeſſe entiere,
I'en iure par tes yeux ma plus douce lumiere,
Et pluſtoſt on verra retourner contre mont
L'Iſere, & ſ'eſgayer la haut en Chalemont
Qu'autre Amant que Tyrſis ſoit aimé de Chloride.
Ces mots eſtoient ſuyuis de mainte larme humide
I'y noioy ma raiſon, & leur donnant ma foy,
Mille feux amoureux ſe couloyent dedans moy.
Alors i'eſtoy contant, mais uous perdant de veuë,
Auſſi-toſt ie ſentoy ma fieure reuenuë,
Tout m'eſtoit ennuyeux, tout m'eſtoit deſplaiſant,
Ie me ſentoy preſſé de maint ſoucy cuiſant,

Et ſentoy tout à coup mes craintes reueillées,
Ha! que i'en ay paſſé de faſcheuſes veillées.
D'vn penſer ſoucieux vn autre renaiſſoit,
Puis vn autre, & tandis mon feu touſiours croiſſoit,
Ces penſers trop conſtans en leur meſme inconſtance,
Me rendoyent patient en mon impatience.
Je reſuoy, ie ſongeoy, ie faiſoy cent diſcours,
Mais nul ne me pouuoit reſoudre en mes amours.
Auez-vous iamais veu les vagues ondoyantes,
Quand des vents courroucez les haleines bruyantes
Se hurtent ſur les eaux? tels mes penſers eſtoyent,
Tant l'eſpoir & la crainte enſemble combattoyent.
Helas! qu'euſſe-ie fait en bataille ſi forte?
Pour me donner conſeil ma Raiſon eſtoit morte,
Mes ſens eſtoyent gagnez, & mon cœur ne ſçauoit
A qui de ces penſers ranger il ſe deuoit.
Pour ſeul recours i'auoy voſtre agreable veuë,
Ie ſortoy, i'y couroy, mon ame eſtant repeuë,
L'ordinaire combat s'arreſtoit pour vn peu.
Mais ainſi qu'vn peu d'eau qu'on verſe dans le feu
Premier ſemble l'eſtaindre en effect le r'allume,
Et fait que plus ardant le charbon il conſume:
De meſme le regard qui ſortoit de voz yeux
M'allegoit, puis rendoit mon feu plus furieux,
Retiré, ie ſentoy de plus cruels alarmes,
Et lors que i'eſtoy ſeul ie fondoy tout en larmes:
Seul ie vouloy bien eſtre, ennemis i'eſtimoy
Tous ceux qui m'abordoyent, tant ſeul eſtre i'aimoy.
Mes amis, esbahis de mes façons de faire,
Taſchoient de diuertir ceſte humeur ſolitaire,
Mais las! c'eſtoit en vain: Car ils m'eſtoient ſuſpects,

Et ne leur descouuroy mes amoureux secrets,
Secrets, trop descouuerts! mes yeux, & mes allées
Auoyent assez par tout mes ardeurs decelées.
Toutefois, soit qu'Amour voulut mon feu cacher,
Ou soit qu'il ne voulut à ma playe toucher,
Ie fuyoy tout le monde, & rien que vostre œillade
N'apportoit reconfort à mon ame malade:
Oeillade tant aymée, helas! combien de fois
As-tu guary le mal que pour toy ie sentois?
Et ce n'estoit pas tout, mille honnestes caresses
Ont souuent adoucy l'aigreur de mes tristesses.
Mais cependant le temps, se desrobant de nous,
Continua ma flame & l'estaignit en vous,
Je ne sçay quel malheur changea vostre courage.
Ce fut lors que ie vey tourner ma fieure en rage,
Et que m'abandonnant aux regrets & aux cris,
Au secours i'appellay les Dieux, & les esprits
Des eternelles nuicts, l'erreur des Corybantes
N'egalloit tant soit peu mes fureurs vehementes:
I'estoy sans cœur, sans ame, & nul forcenement
N'atteignit onc si fort vn miserable Amant:
On conte de Roland des estranges merueilles,
Mais ses erreurs n'estoyent à mes erreurs pareilles,
Non, comme mon Amour ne trouuoit point d'egal
Autre mal ne pouuoit s'esgaler à mon mal:
Ceux, que l'ardant esclat d'vn foudroyant tonnere
Porte, sans les occire, abattus contre terre,
Ne sont plus esperdus, mes yeux iadis apris
A verser mille pleurs se trouuerent taris,
Je perdy le parler. La douleur, & la rage

A mes pleurs a ma plainte auoyent clos le passage.
Mon teint & mon printemps flestrit, comme vne fleur
Que le chaud a priué de sa vitale humeur.
Je deuins tout matté, affreux, tremblant, & pasle,
Ressemblant de tout point vne ombre sepulchrale:
Celluy connoissoit bien la nature d'Amour,
Qui disoit que l'Amant enuiellist en vn iour:
Je deuins tout chenu, mes yeux, prompts & volages.
A porter autrefois de mon cœur les messages,
Feurent ternis, battus, & sembloyent ainsi morts
Aux yeux d'vn qui descend aux Plutoniques bords:
Mes leures de baisers iadis si rougissantes
De mesme se monstroyent froides & pallissantes.
Bref i'estoy tout semblable a celuy que trouua
Anchise en la Sicile alors qu'il arriua,
Qui, laissé par Vlisse en la cauerne obscure
Du Cyclope Ætnean, erroit à l'auenture,
Et reschappé des mains du Gean inhumain
Par bois & par rochers alloit mourant de faim:
A ce Grec malheureux i'estoy du tout semblable,
Et pis, si rien se peut trouuer plus miserable:
En fin desesperé ie m'en courus aux champs,
Où ie fus poursuiuy de mille ennuys tranchans,
Et de mille regrets, dont les pointes cruelles
Mes ameres douleurs rendoyent continuelles,
Mon dieu, combien de fois souhaittay-ie la mort!
Mais ma nef agitée estoit loin de ce port.
Plus triste que Telephe en douleur si terrible
De me pouuoir resoudre il m'estoit impossible,
Et ie ne le vouloy, car bien que tout perdu,
Nul confort de voz yeux ne feut plus attendu,

Pourtant ceste esperance opiniastre & folle
Chantoit pour m'endormir mainte raison friuolle,
Et bien que toute morte encore reuiuoit:
Ainsi le chesne dur, qui tantost esleuoit
Le front iusques au Ciel, retranché par la plante
Pousse maint rejetton de sa racine lente:
Mais foible en est l'attente, & foible tout ainsi
Estoit ceste esperance, & plus fort mon soucy.
Rien ne seruoit de rien pour guarir mon martyre,
„ Un mal desesperé par le remede empire.
Apres que mon tourment feut vn peu relasché
Que le pas a mes crys ne feut plus empesché,
Ie dys, en souspirant, la tornoyante Isere
Suit dedans son canal sa carriere ordinaire,
Et vous auez changé vers moy de volonté:
Où est vostre promesse, ô legere beauté?
Inconstante Chloride où est vostre promesse?
Craignez-vous point du ciel la flame vengeresse?
Estimez-vous si peu voz amoureux serments?
„ Dieu ne se rit tousiours des pariures Amants,
Et d'vne oreille sourde arriere il ne rejette
Des Amants abusez la plainte & la requeste.
Voyez-vous bien au Ciel tous ces esclairs ardants?
Oyez-vous bien rouler ces tonnerres grondants
Redoublant coup sur coup plus dru que canonnades?
Ce n'est pas Orion, ny les tristes Hyades
Qui causent tant de bruit, c'est le grand Iupiter,
Qui fait hors de ses mains ses foudre esclatter,
Pour punir a rigueur les filles pariurées.
Vous, qui versiez iadis tant d'eaux demesurées
De ces yeux desloyaux, qui de si prompte voix
M'auiez donné, iuré vostre foy tant de foys

Craygnez-vous point ces feux? c'est pour vous que les darde
Iupiter, qui du Ciel vous oyt, & vous regarde:
Rauisez vous, Cloride, euitez son courroux,
Et d'estre si legere, helas! repentez vous.
Qu'ay-ie fait? qu'ay-ie dit? quelle faute commise
Me fait perdre si tost vostre amitié promise,
Et fait si pres du port ma nauire abismer?
Las! ie n'ay point failly, sinon que trop aymer
Se deut appeller faute, ô faute pardonnable
A qui sent dans le cœur ceste playe incurable.
Ha! si quelqu'vn m'eust dit, celle qui t'aime tant,
Ton repos, ton plaisir, qui te rend si contant
Et presque egal aux Dieux, ceste belle Maistresse,
Cest œil tousiours riant, qui si fort te caresse,
T'ostera quelque iour toute son amitié,
Et voiant tes ennuis n'en receura pitié,
Ains fiere se rira de ton aspre martyre,
Va boyre tous les sucs qui viennent d'Anticyre,
Eusse-ie respondu, tant i'estoy peu rusé
Et qui eust creu vostre œil si feint & deguisé?
Las! ce que i'ay gousté tant & tant de delices
Me fait ore sentir plus cruels ces supplices.
„ O que celluy, Fortune, entre les malheureux
„ Se peut à iuste droit estimer bien heureux,
„ Qui a moins eu de part en ta faueur legere:
„ Car si encontre luy tu te mets en cholere,
„ Et cherches inconstante à le faire souffrir
„ Ne l'ayant enrichy tu ne peux l'apauurir,
„ D'où vient que sans soucy de choses non ouïes
„ Il vit contant & franc de toutes fascheries.

O Dieux, qui si souuent par l'ingrate appellez,
Estes les seuls tesmoings de noz propos celez,
Vangez ce pauure amant, qui soubz la couuerture
De voz noms attestez, a receu ceste iniure.
Ainsi ie me plaignois, & me plaignant ainsi
Ie sentois alleger quelque peu mon soucy.
Il n'y auoit forest, ny rocher, ny vallée
Ny grotte tant feut elle a l'escart recullée
Qui ne sçeut mon desastre, a tous i'alloy contant
Le mal que me donnoit vostre cœur inconstant:
Les vents en murmuroient, les ruisseaux, & les feres
Monstroient auoir pitié de mes longues miseres:
Vn iour i'auois escrit dans l'escorce d'vn pin.
Ces vers qui tesmoignoyent mon amoureux destin.
Portez dedans le Ciel, portez ô ieune plante,
D'vn Amant affligé ceste hystoire dolente,
C'est que Tyrsis touché des feux d'vne beauté
A senty pour vn temps toute felicité,
Mais en fin l'infidelle a changé de courage
Rompant tous les serments de son premier langage,
Allez conter aux Dieux, en vous haussant tousiours,
L'iniure que Chloride a faitte à mes amours.
Aucunefois, pressé de ma peine importune,
Je couroy vagabond au plaisir de fortune:
Si ie me rencontrois en quelque Antre secret,
Là ie renouueloy ma plainte, & mon regret,
Là ie pleurois vne heure, & disois: ô Silence,
Qui dans ce lieu sacré choysis ta demeurance
Ne t'offence d'ouir mes sanglots vains & promps
Et si pour trop pleurer ton repos t'interromps.

On dit que dans ces lieux, en façon de bergeres,
Se trouuent bien souuent les Nymphes bocageres:
Helas! s'il est ainsy, comme il est bien ainsi,
Quelqu'vne aye pitié de mon cruel soucy:
Ainsi voz Deitez, ô Nymphes honnorées
Des Faunes en tout temps puissent estre asseurées.
Ou bien si le destin ne me veut rien offrir
Qui mon tourment allege, & s'il me faut souffrir
Tous les iours de mes iours ceste peine cruelle
Ostez moy ie vous pry' ceste escorce mortelle,
Et me changez en herbe, ou en arbre, ou en fleur,
Qui pour ma peine soit pallissante en couleur.
Quand la nuict se leuoit auec ses larges voyles
Dechassant le soleil pour monstrer ses estoilles,
Que chacun receuoit l'ordinaire repos,
Le mien s'interrompoit auec mille sanglots:
Je sentoy du penser mes playes entrouuertes,
En me resouuenant de mes dernieres pertes,
Et trouuois qu'aux Amants il est vray, ce qu'on dit,
Qu'vn dur champ de bataille est la plume du lict:
Je n'y pouuoy durer, impatient Corebe,
Et disois apart moy, ô nuict fille d'Erebe,
Mere des songes vains, des larues, & Demons,
Qui sous vn faint silence au sommeil me semons,
Pour m'esueiller au cœur mille fascheux alarmes,
Va-t'en, retourne-t'en auec tes foibles charmes.
Reuiens, ô belle Aurore, hé! quel plaisir prens-tu
Au lict de ton viellart, qui sans force, & vertu
Fuit tes embrassements? reueille-toy, Deesse,
Ainsi tousiours Cephale en ses bras te caresse.

Mais las! que i'ay de haste! il n'est encor' minuit
Et encore bien haut la Poussiniere luit,
O legere beauté, que trop constant i'adore,
Dormez en doux repos, helas! peut estre qu'ore
Un souuenir vous tient, & loin de vous retient
Le sommeil odieux, ce souuenir ne vient
De celluy que iadis vous appelliez fidelle,
Mais quiconque soit il bien-heureux ie l'appelle.
Mais que pourray-ie faire en ce lict iusqu'au iour?
Que tu es importun, ô rigoureux Amour:
Laisse-moy sommeiller, ô fascheuses pensées
Opiniastrement dans mon sein amassées,
N'aurez-vous iamais fait? faut-il qu'incessamment
Vous teniez allumé le feu de mon tourment?
Retirez vous d'icy, vostre discours friuolle
Ne sert qu'a rengreger le regret qui m'affolle.
Et que fay-ie en ce lict sans dormir retenu?
Allume vne bougie, auant le iour venu
Ie fairay quelque vers, qui dorront allegeance
Au mal qu'icy ie souffre auec impatience.
Là dessus me leuant ie traçoy mille vers,
La Muse soulageoit mes accidents diuers,
Seule participant a ma fortune dure.
Chere Muse, c'est toy qui repoussois l'injure
Des pensers coniurez, qui mon cœur combattoient,
Tu charmoys les soucis qui cruels m'agitoient
Iusques au iour venu, puis se leuant l'Aurore,
Soigneuse de mon bien, tu m'assistois encore.
Ie m'en alloys aux boys, aux boys tu me suiuois,
Tu me donnois l'esprit, tu me donnois la voix,

Pour aprendre aux forests, aux rochers, aux fontaines,
Aux feres, aux oiseaux, mes amoureuses peines.
Ie rompoy quelquefois mes pas & mon chemin,
Et me tournoy tout court deuers Tirynthe, afin
De respirer cest air qui nourrissoit ma vie,
Et souuent me prenoit vne soudaine enuie
De m'y rendre, aussi tost à cheual ie montoy,
Pour rien en mon chemin, pour rien ie n'arrestoy:
Me voila dans la ville, & puis dans vostre ruë,
Trop heureux & contant quand ie vous auoy veuë,
Contant en mon malheur. Car vos yeux n'estoyent pas
Remplis, comme autrefois, ny d'amour, ny d'appas:
Ils sembloyent ces esclairs que Iupiter enuoye
Pour messagers, auant que du Ciel il foudroye,
Que le tonnerre horrible, & la pluye, & le vent,
La tempeste, & la gresle à l'instant vont suiuant.
I'y vins souuentefois, souuentefois de mesme
Desastré i'espreuuay vostre rigueur extreme.
Ce ieu dura cinq ans, ô temps trop long pour moy!
A qui tout ennuyoit viuant en tel esmoy.
De si longue rigueur ie sçauoy bien la cause,
Amour, qui mille effets diuersement nous cause,
Vous brusloit pour vn autre, ô Amour rigoureux,
Qui rens les vns heureux les autres malheureux:
Pour celuy qui logeoit en vostre bonne grace
Vous estiez toute flame, & pour moy toute glace,
Mais en fin le destin dissipa peu à peu,
Auec l'aisle du temps, ceste glace & ce feu.
Ie vous vey ce sembloit de luy moins soucieuse,
Ie vous vey ce sembloit à moy moins rigoureuse,

Vostre œil iadis d'esclairs & d'orages tout plein
Aux miens qui l'adoroient se monstra plus serein.
Mais non tant toutesfois que de là i'esperasse
D'estre du tout remis en vostre bonne grace.
Ainsi qu'on voit en Mars au retour du printemps
Du Soleil s'approchant les rayons inconstans,
Qui fondent bien la neige, & chassent la froidure,
La terre tapissant de fleurs & de verdure,
Mais qui n'ont le pouuoir de rendre les fruicts meurs:
Ainsi vostre œil benin dissipa les rigueurs
Souffertes si long temps, & de mesme feyt naistre
Quelque fleuron d'espoir qu'on voyoit jà paroistre,
Mais non qui promit fruict. Les fleurs de vostre amour
Comme les fleurs de Mars ne duroient plus d'vn iour.
Il aduenoit par fois que vostre ame inconstante,
Comme vn Soleil d'esté, se monstroit toute ardente,
Puis se refroidissoit. En fin, reconnoissant
Qu'en vain ie trauaillois, & que le temps glissant
Se desroboit de nous, & de prompte vitesse
Deuoroit en fuyant les iours de ma ieunesse:
Apres longues erreurs, ie pris ferme dessein
De bannir tout desir loin bien loin de mon sein.
Et retirer de vous toute mon esperance,
Trop foible pour florir parmi tant d'inconstance.
Prenant aisles des-lors elle se retira,
Mon cœur pourtant tousiours, mon cœur y demeura,
Car luy, & ceste ardeur, dont ie vous ay suyuie,
N'ont qu'vne mesme essence & qu'vne mesme vie.
Et s'il est vray qu'Amour franchisse outre les eaux,
Et les riuages noirs des marests infernaux,

Le mien les passera sans doute, & ne veux craindre
Que le fleuue d'Oubly le puisse oncques esteindre.

AMOVR.

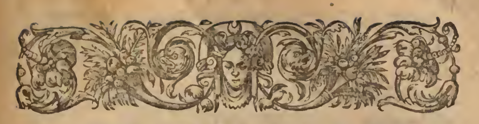
Je suis le grand Amour des autres Dieux le maistre,
Ces flesches, & cest arc me font assez connoistre,
Pluton dans son Enfer, les Faunes dans les bois,
Les Dieux dedans le Ciel fleschissent soubs mes loix.
Je contrains Jupiter, ce grand lance-tonnerre,
De changer de figure, & descendre en la terre:
Je ne pardonne point à ma mere Venus
Qui bien souuent se plaint de mes feux trop connus,
Et, courant forcenée où la fureur la guide,
Tantost elle caresse Anchise dessur Ide,
Et tantost elle suit le pasteur Adonis,
Qui ne la peut souler de baisers infinis.
Il est vray que iamais ma sagette élancée
Des Nymphes n'atteignit la poittrine glacée,
Leur cœur est abusé par les trompeurs appas
D'vne pudicité, qui fraude leurs esbats.
Ie me plais d'assaillir vn cœur opiniastre,
Et plus il se deffend plus ie le veux combattre,
Ie le domte à la fin, ie le mets en prison,
Ie bannis sa franchise, & sa foible raison,
Et pour auoir esté retif & temeraire,
Ie l'accable de maux, d'ennuis, & de misere:
Le pasle desespoir le suit en toutes pars,
La crainte & le soupçon, mes fideles soldars,
Ne luy donnent relasche, & de si pres le suyuent
Qu'ils meurent quant & luy, puis quant & luy reuiuent.
Bref ie luy fay connoistre à son dam qu'il ne faut

S'oppoſer vainement quand vn Dieu vous aſſaut.
Mais lors qu'vn humble Amant ſuit l'inſtinct de ſon âge,
Qu'il reconnoit mon ſceptre, & qu'il me fait hommage,
Que volontaire il ayme, & ſe range des miens,
Je ne luy fay ſentir mes ſeueres liens,
Ains l'ayant mis és mains d'vne douce Maiſtreſſe
Heureux en ſa priſon il paſſe ſa ieuneſſe,
Fuyant ſa liberté & recherchant touſiours
De languir amoureux en ſi belles amours.
I'ay depuis quelque temps reduit en ma puiſſance
Trois Amants, qui me ſont nouuelle obeiſſance,
Pour venir en mon camp, ſages, ils ont quitté
Le fort de la Raiſon, & de leur liberté:
Comme vn prudent guerrier, qui connoit que ſa Place
Ne ſouſtiendroit l'effort d'vn Roy qui la menace,
Il ſe rend, & ne veut eſpreuuer la rigueur
Du Prince menaſſant, ny du ſoldat vainqueur.
Ces Amants qui ſçauoient qu'en vain on delibere
De reſiſter aux traits du Prince de Cythere,
D'vn volontaire cœur ſe ſouſmirent à moy,
Me rendirent hommage, & donnerent la foy.
Or moy qui doucement traitte l'obeiſſance,
Et qui des obſtinez prens ſeulement vengeance,
Trois Nymphes ie choyſis, dont la rare beauté
Me ſembloit teſmoigner vne rare bonté:
„ Mais le front eſt trompeur, deſſous vn beau viſage
„ Souuent ſe cache vn cœur remply d'ire & de rage:
Ainſi deſſous les fleurs vn ſerpent venimeux,
Ainſi dans vn beau fruit ſe cache vn ver teigneux.
Ces Nymphes, dont les yeux d'œillades élancées

Receloyent à couuert mille dures pensees,
M'aueuglerent si bien au rayon de leurs yeux
Que ie les estimoy le sejour gratieux
De bonté, de douceur : ô caute tromperie!
,, Malheureux qui iamais au beau semblant se fie.
Entre leurs mains ie mets ces fideles Amans,
Dignes d'vn plus beau sort, & de moindres tourments:
Mais comme vn marinier qui s'abuse & se fie,
Peu caut, au calme front de la mer adoucie,
Abandonnant sa nef a son dos non esmeu,
Se trouue incontinent en haute mer deçeu,
Voit le Ciel qui se couure, & la noire tempeste
Menasser sa nauire, & menasser sa teste,
Voit la vague qui entre en son batteau cassé,
La voile deschirée, & le mas tout froissé:
Ainsi, me confiant aux attraits, en la grace
Que ces filles auoient peinte dessus la face,
Je mis en leurs prisons ces Amans malheureux,
Qui mesmes en estoient ardamment desireux.
Mais soudain, tout soudain la rage, la cholere,
Et l'ire dedaigneuse importune & seuere,
Le superbe mespris, le mescontentement
Vindrent ouurir la porte au rigoureux tourment,
Les chargeant de malheurs, d'ennuys, & de souffrance,
Pitoyable loyer de leur obeissance.
Ilz se tournent vers moy, vers moy qui les ay mis
Dans les sauuages mains de si fiers ennemis.
Amour, & qui l'eust dit, que d'vn si franc seruice
Nous deussions r'emporter vn si cruel supplice?
Mille feux, mille traits nous deschirent le cœur,

Le

Le desespoir nous suit, & le desdain mocqueur
Nous chasse & nous retient, ces beautez inhumaines
Causent nostre langueur, & rient de nos peines.
Tout esmeu de leurs cris je pleure leur malheur,
Ie cherche à les tirer de si forte douleur,
Mais en vain: car, ainsi que l'onde courroucée
Ne permet qu'on retourne à la riue laissée,
Ie ne puis depestrer du filet inhumain
Ces pauures langoureux qui m'appellent en vain.
Que dois-tu faire Amour? il faut prendre tes armes,
Et contre elles mouuoir tant de diuers alarmes
Que ces prisonniers soyent en franchise conduits:
Mais trois Nymphes tout seul combattre ie ne puis.
Où dois-je auoir recours? Diane chasseresse
Des Nymphes, & forests la plus haute Deesse
Tient mon sceptre à mespris, se mocque de mon feu,
Et jamais dans son ame elle ne m'a receu.
Ie vous inuoque, ô Dieux, vostre ayde tutelaire
M'assiste à retirer ces Amans de misere.
Mais las! chetifs, les Dieux ne me veulent donner
Secours à celle-fin de vous deprisonner,
Ilz s'en repentiront, ma flame n'est pas morte,
Et pour les chastier i'ay la main asses forte.
Mais tandis vous souffrez, Amans, & je ne puis
Vous tirer des liens dont coulpable ie suis.
Sortez au moins, sortez, & vous, fieres Deesses,
Ne vous recelez plus dans voz forests espesses,
Qu'on puisse voir au jour comme voz cruautez
Affligent ces Amans de mille indignitez.
Je sçay que les rochers, & les brutales feres



A TRES-ILLVSTRE ET TRES-VALEVREVX SEIGNEVR MESSIRE FRANCOIS DE BONE, SEIGNEVR *de Lesdiguieres, commandant pour le seruice du Roy en ses Armées de Piemont & Sauoye.*

MONSIEVR,

Ie vous presente ce liure, pour satisfaire à mon desir & au deuoir qui m'y oblige des longue main. Ie voudroy qu'il peust respondre à vostre merite & à mon affection, il en vaudroit mieux, & i'en receuroy plus de contentement: Mais ses ailes & mes forces sont trop foibles pour y arriuer. Ie sçay qu'il faudroit vne plume d'acier d'aussi bonne trempe que voz armes inuincibles, pour escrire dignement les loüanges qui sont deuës à vostre valeur. Mes esperances n'ont iamais regardé si haut. I'en laisse le dessein à ceux qui se sentiront l'esprit & le courage d'y attaindre, & qui pourront entreprendre de celebrer tant de grands combats par vous acheuez en l'honneur du Roy, sous les heureux auspices de son nom & de sa bonne fortune, ayant non

ſeulement releué la partie aux endroits de la France, où ſa Majeſté vous a voulu employer, mais encore porté les rayons de ſa gloire aux terres eſtrãgeres, qui l'eſtimoyent du tout eſteinte, & qui l'ont veu reluire & flamber, à leur malheur & noſtre auantage, parmy les eſclairs de voſtre eſpée. Ie ne me ſens capable de conduire iuſques à la poſterité le gros de tant de victoires: il me ſuffit d'en mener les coureurs, & inuiter ceux, qui ſçauront mieux faire, à ſuyure ce meſme chemin, & combattre contre les ſiecles, pour la memoire de celuy, qui à ſi bien combattu pour le ſeruice de ſon Roy. Bien me veux-je vanter d'vne choſe, qu'en volonté je ne ſuis inferieur à nul autre de ceux qui honorent & cheriſſent voz vertus: les obligations publiques, & tant de faueurs particulieres que i'ay receuës de voſtre grace, ont ſi auant engagé mon ame & toutes ſes paſſions, que je ſeray ſans varier en ce monde, & au delà

MONSIEVR,

Voſtre treſ-humble ſeruiteur,
EXPILLY.



LE SECOND LIVRE des Poëmes, DV SIEVR D'EXPILLY.

Meſlanges.

HYMNE SVR LA BATAILLE DE PONT-CHARRA GAIGNEE PAR MESSIRE FRANCOIS DE BONE Seigneur de LESDIGVIERES le 18. Septembre. 1591.

Enuoyé a Monſieur FORGET Seigneur de Freſnes Conſeiller & Secretaire d'Eſtat.

S'Il eſt vray que l'honneur porte les belles ames
Au trauers des rochers, des ondes, & des flames:
S'il eſt de la ſueur, & du ſang reſpandu
Aux perilleux combats, le loyer attendu:
Si apres les efforts d'vne grande victoire
Rien plus doux ne ſe voit que le prix de la gloire:
Et s'il fait qu'Alexandre aux armes inuaincu
Se deult que de ſon temps Homere n'ait veſcu,
Tant le philtre eſt plaiſant d'vne belle louange.
Toy, dont l'heureuſe main d'vne merueille eſtrange

Se remplit de lauriers, Lesdiguieres, permets
Que ton nom dans mes vers puisse viure a iamais.
Nul mieux ne le merite, ou soit pour la vaillance
Aux haZards de Bellonne, ou soit pour la prudence:
Semblable a ce Romain Sertoire, qui s'acquit
L'Espagne, & par combats le vieux Metel vainquit,
Estouffa son renom & fit connoistre a Romme
Que peut soubZ le Soleil la conduitte d'vn homme
Sage ensemble & vaillant: tu es seul aujourd'huy
Aussi sage & vaillant: mais plus heureux que luy.
La Fortune te suit, parfait tes entreprises,
Tesmoins tant de combats, & tant de villes prises,
Tant de secours donneZ a tes voisins presseZ,
Et tant d'hommes gaigneZ de ton œil caresseZ.
Les siecles auenir te diront admirable,
Gardant le souuenir de ton nom memorable,
Et ie leur apprendray comment par ta vertu
Tu as du grand HENRI les hayneux combattu
Aux plaines de Bayard, plaines fameuses plaines
Du nom, & du combat de deux grand Capitaines!
Ià ta prudence auoit le Dauphiné remis,
Lors que les Estrangers de la france ennemis
Cherchoient de l'enuahir le guerrier Oliueres
Superbe conduisoit les Romains, les Iberes,
Et les Apuliens, le soldat Milanois
Le suiuoit tout couuert de ses doreZ harnois:
Tout fuyoit deuant luy, l'Isere espouuentée
Ne sçauoit où tirer sa course enserpentée:
Les monts Grisiuodans, voysins des Sauoyars,
Se voyoient fourrageZ des Barbares Soldars:

Les peuples effroyez aux bois prenoient la fuitte,
Aux bois estoyent meurtris, la campagne destruitte
Appelloit ton secours, & Grenoble estonné
Des siens, craignant le siege, estoit abandonné.
La Prouence affligée occupoit ton armée,
Et tes foudres auoyent la muraille entamée
De Lus, qui s'opposoit a tes pas fortunez,
Desja s'estoient rendus ses soldats estonnez
Desja de ton Canon Digne estoit menassée,
Quand de tes ennemis la nouuelle annoncée,
Et le soin curieux de sauuer ton païs
Prest à passer auant te fit changer d'aduis.
Tu retournes à nous: les lumieres dorées
De Pollux & Castor des nochers adorées
Ne leur portent tant d'aise au milieu des dangers,
Que ton nom, formidable aux peuples estrangers,
Nous donna d'asseurance, aussi tost toute crainte
De mort, ou seruitude en nos cœurs fut esteinte,
Chacun reprint courage, & ne s'estonna plus.
Comme vn bon medecin, qui retranche le flux
D'vn catharre estouffant: ton heureuse venue
Les dessains arresta de la Sauoye esmeuë,
Qui tient que nostre France acheue son destin,
Et que le Dauphiné doit estre son butin.
Pauure gent abusée, & qui n'est faitte sage
Par le vif souuenir de son propre dommage!
Qui oublie si tost que les Lys glorieux
Luy donnerent la loy sous nos derniers ayeux,
Et qui ne preuoit pas que ses hautes montagnes
Ne sçauroient garentir les fertiles campagnes

Des Insubres Gaulois, qu'encores vne fois
HENRI victorieux ne les range a ses loix.
Tu pars mal disposé de corps, non de courage,
Pressé d'vn rheume acquis en ton dernier voyage,
Mais d'vn visage alegre, & comme presageant
L'honneur qui t'attendoit le Dauphiné vengeant.
Apres comme celluy qui, curieux, desire
Accompli de tout point vn grand palais construire,
Regarde le climat, l'assiette, & la bonté
Du lieu, de l'air, des eaux, & la fertilité,
Dessaigne en son esprit la forme, & se figure
Ce qu'il doit obseruer en son architecture:
Ainsi, d'vn œil sçauant qui ne se peut tromper,
Tu vois où l'ennemy s'estoit venu camper,
En quel lieu fauorable il le faudra combattre,
Où il te pourra nuyre, où tu le pourras battre,
Quelle haye s'oppose, & quel vallon caché
Pourroit rendre au combat ton passage empesché,
Quel coustaut peut seruir a toy, a l'aduersaire,
Quel ordre il faut tenir afin de le deffaire:
Soigneux, tu iuges tout, & faisant ton dessain,
Tu remets le peril du choc au lendemain,
La nuict longue aux soldats ne fust si tost passée
Que des Trompettes fust la bataille anoncée,
A cheual, à cheual: tes guerriers, resiouis
De voir l'occasion de venger leur païs,
Se presentent armez, & portent en la face
Vn œil d'ire & de feu, qui l'ennemy menasse.
Tu nous vois, tu nous rys, & tout franc de soucy,
Tu nous mets en bataille, & nous parles ainsi.

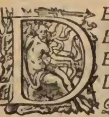
Braue race de Mars, dont la tranchante eſpée
Dans le ſang ennemy tant de fois s'eſt trempée,
Qui fuyez le repos, ignorants de la peur,
Il faut vaincre ou mourir: voicy le champ d'honneur,
Où vous deuez combattre, aux frontieres de France,
Et rompre tout a fait l'Eſpagnolle arrogance.
Vous eſtes ià connus, enſemble & redoutez,
I'a deſjà maintefois vous les auez domtez,
Saint Paul le ſçait, Sparron, Barcellonne, & Ialaſſe,
Vous ſerez tous de flamme, ils ſeront tous de glace,
Vous eſtes les vaincueurs, eux les vaincus, & n'ont
Aſſez d'ame & de ſang pour vous monſtrer le front:
Et ce qui maintenant au combat les engage,
C'eſt la neceſſité non l'ardeur de courage:
Vous les verrez fuir, peureux, & me promets
Que voz durs coûtelas ils n'attendront iamais,
Ie ly ſur voſtre front la victoire aſſeurée
Et qui deuant voz coups pourroit auoir durée?
Les voyl'a, ie les vois effroyez, vous voyant,
Non, ils n'attendront pas, ils ſ'en-iront fuyant
Comme deuant l'autour les colombes legeres.
Et ne faut redouter l'Eſpagnol Oliueres,
Il ne trouua iamais des guerriers tels que vous:
Les Mores il battit, c'eſtoient des peuples mous,
Mercadans non ſoldats, les Indois il ſçeut battre,
Ce ſont Serfs foruſcis, & vaincus ſans combattre.
Mais ore quil verra des François genereux
L'affronter en bataille, il ſen ira peureux,
Nous rauirons ſa gloire, & ſa deſpouille riche,
Portant ſur nos trophez des plumes de l'Autriche.

Et le Roy, qui sçaura tout soudain le renom
De la victoire acquise en l'honneur de son nom,
Vous recognoistra tous : car certes ie desire
La valeur & le nom de châcun luy descrire.
Çà voicy le combat, gardons tous nostre rang,
Achettant la iournée au prix de nostre sang.
A ces mots tu despars, tes bandes courageuses,
Suyuant tes pas aislez, se fondent orageuses
Dessur l'ost ennemy, là ta guerriere main
Trempa plus de cent fois son estoc dans le sein,
Dans les yeux, dans le front de maint soldat barbare.
Prodigue de ton sang, de l'estranger auare
Tu courois au peril, tu repoussois l'effort
Des plus forts combattans, & la sanglante mort
Hydeuse, furieuse erroit parmy l'orage.
Là des fiers ennemis tu fis vn grand carnage,
Et, comme en tes auis tu sembles l'Itaquois,
Au milieu de l'esclandre Achille tu semblois.
Tout ce qui s'opposoit courageux tu renuerses,
Et le premier de tous les ennemis tu perses.
On voyoit les cheuaux, les morts, & les blessez
Qui trampoient dans le sang pesle-mesle entassez,
Ce qui reste s'en va, fuyant à vau-de routte,
Et la victoire alors ne fut plus mise en doute.
Là trois mille estrangers, sans perdre vn seul des tiens,
Se trouuent enuoyez aux creux Tenariens.
L'Espagne en eut frayeur, les champs de Lombardie
Tremblerent de ce coup, la belle Sicanie
En sentit les esclats, & le tombeau fameux
De l'antique Sirene, en ses flots escumeux,

Reueilla ſes Tritons, pour, d'vn cry lamentable,
Plaindre de ſes enfans la cheutte miſerable.

Forget, dont le renom toute la terre court,
Dont le clair iugement eſt l'aſtre de la Court,
Qui de la France tiens les charges plus peſantes,
Qui ſeul donnes retraitte aux neuf Muſes errantes,
Ie deſtinay ces vers à tes belles vertus,
Les eſcriuant du ſang des ennemis battus,
Encore tout rempli d'ardeur bouillante, & fiere,
Tout couuert de ſueur, d'armes, & de pouſſiere,
Sur le champ des vaincus: tandis que les ſoldats,
Pour trophée, honnoroyent de deſpouilles leurs bras.
Ces vers, que i'ay ſacrez ſur l'autel de memoire,
Leſdiguieres, afin d'eterniſer ta gloire,
Seront auſſi teſmoins de l'honneur que ie rends
Au nom du grand Forget lumiere de ce temps.

DISCOVRS A MONSIEVR FORGET SEIGNEVR DE FRESNES CONSEILLER, ET Secretaire d'Eſtat.



E Freſnes, quãd ie voy les Mortels miſerables
Bruſler d'ardante ſoif des threſors periſſables,
Et que les plus beaux iours ſe perdent, en trouuãt
Des biens, qui le repos nous oſtent bien ſouuent:
Quand ie voy l'eſperance indiſcrette, qui vole
Tantoſt aux bords dorez du Lydien Pactole,
Tantoſt vers ce grand fleuue aux Indiens connu:
Puis, cherchant par les mers maint riuage inconnu,
Paſſe au goulphe d'Abile, aux vagues s'abandonne,
Et, d'vn aſpre deſir qui ſans fin l'eſperonne,
Courant à la mercy des Vagues & des Vents
Dedans le vaſte ſein d'infinis Oceans,
Deſcouure l'Amerique en ſa premiere enfance,
Et rauit tout ſon or par force & violence,
Court, retourne, & ne veut pour les flots ſ'arreſter
Que le grand Magellan premier oſa tenter:
Puis d'vn cœur forçenant apres ceſte auarice
Par vn nouueau chemin s'en-va chercher l'eſpice.
Quand ie Voy ces grands Roys, & ces grands Empereurs,
Qui ſe vantent en vain du monde conquereurs,
Qui penſent eſtablir d'vne forme aſſeurée
De tant de biens acquis l'eternelle durée

A leur

A leur posterité: Ie dis, en m'escriant,
O pauures abusez! le temps, qui va fuyant,
Variable, si bref, qui vous suit & deuance,
Vous deffend de nourrir ceste longue esperance.
Vous naissez, vous croissez, & courez au trespas,
Vous voyez que tout passe, & vous n'y pensez pas.
,, Las! rien n'est eternel soubs le Ciel de la Lune.
,, Le Temps renuerse tout soubs sa faux importune.
Vois-tu ces grands amas d'Espagnols basanez,
Ces soldats d'Apulie, & ceux là qui sont nez
Deça le Rhin Gaulois, & sur les bords de Meuse?
Vois-tu là ces François, qu'vn vain pretexte amuse,
Parmy ces nations se ranger d'vn costé.
Regarde d'autre part d'vn courage indonté
Ce Prince, à qui les Cieux ont la France promise,
Voy ces blonds nourrissons de l'Angloise Tamise
Et ces autres François ne s'entre-rechercher
Des debats, qui iadis nous cousterent si cher,
Ains paisibles se ioindre aux peuples d'Allemagne.
Ce ne sont que fourmis qui marchent en campagne.
Apres vn siecle ou deux que tout sera pourry
Lon ne chantera plus la bataille d'Yury,
Ny le siege fameux, suiuy de tant d'allarmes,
De Paris combattu de la faim & des armes:
Et la victoire acquise aux champs de Pont-charra
Sous la cheutte des ans en fin se cachera.
Ce sceptre, redressé par tant & tant de peines,
Et par le sang versé de tant de Capitaines,
Viendra peut estre vn iour és mains d'vn estranger
(Dieu destourne ce mal) qui voudra tout changer.

Ou de cent Roytelets, diuisez en Prouinces,
Heretiers des sueurs de tant de braues Princes.
Retourne vn peu ta veuë à ces premiers Romains,
Qui combattoyent sans cesse & de cœur & de mains,
Pour agrandir l'estat de leur Chose-publicque,
Qui domterent l'Asie, & domterent l'Affrique,
Et l'Europe leur mere, & meirent soubs leurs loix
Leurs plus grands ennemis noz inuaincus Gaulois.
A qui vindrent les fruits de leurs grandes conquestes?
A des Tyrans cruels, à des Empereurs Getes,
A des Grecs affranchis, & le temps a la fin
Des Vandales & Gots les rendit le butin.
Pour qui combattit tant le Monarque Alexandre?
Mais où est seulement de tant de Roys la cendre?
Leur Couronne leur sceptre, & leurs Estats haussez
Sous la masse du Temps se sont tous depessez:
Et n'en reste plus rien qu'une vaine fumée
Qui mesme par le temps se verra consumée.
Ce grand siege de Troye, és siecles tant chanté,
Lon ne sçait plus si c'est ou fable ou verité,
Le Temps, qui court tousiours par sa fuitte soudaine
Vn iour mesme en perdra la memoire incertaine.
„ Le temps deuore tout, le temps dessoubs ses pas
„ Voit naistre & puis mourir les choses d'icy bas.
Et pauures malheureux! nous chargeons nostre vie
De mille desplaisirs, d'auarice, d'ennie,
Du desir d'en auoir, & du soin de laisser
A nos enfans le bien qui doit si tost passer.
Nous rompons le repos, que la sage nature
En naissant ordonna à toute creature,

Et nos esprits troublez n'ayant de maux assez
Ont fondé d'autres loix pour bastir des procez.
Que ces auides mots de tien & mien nous coustent!
Voyez ces Indiens innocens, qui ne goustent
Que le laict de Nature, ils iouyssent de tout,
Car leurs possesions n'ont limite ne bout.
Que cher vous coustera, pauure gent abusée,
De nos mœurs & nos loix la pratique rusée!
L'esclair de nos miroirs, l'vsage des habits,
Vous sera, pauures gens, d'inestimable prix.
Le bruit de nos tembours, le son de nos trompettes,
Et le vain passetemps des luths, & des sonnettes,
Qui vous va deceuant, ne vous rendra iamais
Au sein de la Nature, où vous estiez en paix.
Tout außi tost que l'homme aux richesses s'adonne,
Que la faim d'en auoir, son courage espoinçonne
Adieu, c'est fait de luy, ceste douce poison
Luy trouble le cerueau, l'esprit, & la raison.
Quoy? vouloir aquerir d'vne peine importune
Ce qui n'est iamais nostre, estant de la Fortune,
Chercher ce qui nous peut nous mesmes asseruir,
Qu'vne flame, qu'vne onde a pouuoir de rauir,
Ou la main d'vn Tyran? ô detestable enuie,
Le Demon qui preside au cours de nostre vie
Tienne loin ce soucy de ton cœur & du mien,
Qui rendit affamé l'auare Phrygien.
Si rien dessoubz le Ciel merite qu'on l'acquiere
Que lon coure les mers, & la terre estrangere,
Qu'on rompe son repos c'est la belle Vertu,
Dont l'homme dans son ame instruit & reuestu

Voit tonner Iupiter, sans pallir de visage,
Voit d'vn front asseuré la terreur, & l'orage,
Et les feux, & les fers des Tyrans courroucez,
Voit les Estats du Monde abattus, renuersez,
Et les perfides traits de Fortune indiscrette,
Sans s'estonner de rien, bransler dessur sa teste.
Ceste riche Vertu, tresor vnique & cher,
Ne craint point de perir ahurtant vn rocher,
La flame n'y peut rien, ny la main rauissante
D'vn Prince menassant: la Fortune impuissante
Ne la peut desrober, le temps mesme inconstant
La trouue tousiours ferme en vn estre constant.
Ceste belle Vertu, maistresse de ta vie,
De Fresne, que tu as soigneusement seruie,
Est le plus beau tresor, que, pour te bien-heurer,
Apres mille labeurs, tu pouuois desirer,
Imployable Stoïque, & digne que ta gloire
Serue aux Siecles suyuans d'exemple & de memoire.
Ton cœur ferme & hardy void la face du temps,
Sans changer, se changer en ses cours inconstans.
Quand tu verrois crouler ceste voûte celeste
Les esclats sans frayeur te briseroient la teste.
Rien ne peut t'esmouuoir; rien ne peut eslocher
Ta solide vertu: semblable à ce rocher
Qui soustient ferme & dur la tempeste ordinaire
Du flot Hyrcanien, & des vents la cholere.
Tes veilles, tes labeurs, & les doctes escris
Des Grecs, & des Romains, t'ont plus de biens acquis,
Plus de contentement, que la pasle auarice
N'en acquiert en cent ans à qui luy fait seruice,

Apres auoir son âge à la suyure employé?
Vois-tu cest hydropic dedans ses eaux noyé?
Plus il boit, & tant plus, miserable, il desire
De boire, bien que l'eau sa maladie empire:
L'auare luy ressemble, il ne conte pour rien
L'or fermé dans son coffre, ains celuy qui n'est sien.
Il court tousiours apres, & son mal incurable
Le monstre en mesme temps & riche & miserable.
Toy, l'honneur de la court, qui dans ton ame tiens
Les secrets de ton Roy, qui par diuers moyens
Vois traitter de l'Estat, & tant de controuerses,
Qui viennent tous les iours en matieres diuerses,
Plus qu'au siege d'Eaque, y as-tu iamais veu
Demander & traitter du bien de la Vertu?
Ce sont biens passagers que les hommes pretendent,
En tous leurs beaux placets rien autre ils ne demandent:
O puissante Vertu, lon ne te connoit pas,
Tu vaux, pour t'acquerir, tu vaux mille combats:
Mais les humains n'ont point l'ame assez esleuée,
Peu d'hommes t'ont cherchée, & moins encor' trouuée:
Socrate te connut, & ce Caton qui veut
Mourir, quand releuer sa patrie il ne peut:
De Fresne te connoit, te cherit, & t'honore,
Et monstre que ta trace icy paroist encore,
Sage, rond, asseuré, en luy les Cieux amis,
D'vne facile main, tes beaux tresors ont mis.
Aduienne que le Temps, qui toute chose mange,
Laisse viure tousiours en mes vers sa louange,
Afin que nos neueux aprennent que ie fus,
De Fresne, admirateur de tes belles vertus.

DISCOVRS A MONSIEVR BRVSLART SEIGNEVR DE SILLERY, CONSEILLER DV ROY, EN SES Conſeils priué, & d'Eſtat.

SIllery, les deſtins ſoubs leurs fatales loix
Boule-verſoyent l'Eſtat de l'Empire Gaulois,
Quand des peuples eſmeus l'inſolence effrenée
S'arma contre ſon Prince, & d'ire forcenée
Sa ſtatuë abattit, la traina, terraſſa,
Et du liure des Roys ſon beau nom effaça.
Les villes ſe liguoyent, & de leurs armes fortes,
Prodige infortuné luy debattoyent leurs portes:
L'impunité regnoit, & les plus violents,
Les perdus de fortune eſtoyent les plus vaillants,
Les premiers aux honneurs, les premiers au pillage,
Et ſeuls qui butinoyent tout le bris du naufrage.
Tout eſtoit deſolé, l'horreur, la cruauté,
Le tradiment auare, & l'infidelité,
La folle ambition, le deſeſpoir, l'audace,
Le fier meſpris des loix, la hayne, la menace,
La mort, les pleurs, les crys, erroyent de toutes parts,
Expoſant terre & mer aux tempeſtes de Mars.

Comme quand il aduient que la flame allumée
Dans vn palais se iette, & d'ardeur animée
Fait vn bruit, vole, gaigne & le bas, & le haut,
S'augmente cependant que l'aliment ne faut:
Brusle hommes, & cheuaux, meubles, sales, & chambres,
Courant, & saccageant du logis tous les membres.
Les voisins d'alentour, & ceux qui sont dedans,
Hommes, femmes, enfans, montans, & descendans
Vont en confusion: de l'eau les vns apportent,
La portent sur le toict, & les autres emportent
Les meubles desrobez: les autres plus meschants,
Toute humaine pitié de leur ame arrachants,
Joyeux, & desireux que le feu tout deuore,
Au milieu des brasiers versent de l'huyle encore:
Les vns sont engagez, & ne peuuent sortir,
Les autres, qui vouloyent la fureur amortir,
Tombent dedans le feu, s'estouffent, & se bruslent:
Les autres, estonnez de frayeur, se reculent,
Souspirent de regret, pleurens, croisent les bras,
Voudroyent bien secourir, ne peuuent, n'osent pas:
Tandis l'effort s'accroist, le secours diminuë,
Quasi toute la masse est en cendre venuë,
Et tant d'Arcs autresfois de marbre reuestus,
Sans lustre, & sans honneur sont par terre abattus:
Ainsi la pauure France en cent parts diuisée,
De mille & mille feux tout par tout embrasée
Se consumoit soy-mesme, insensible en son mal.
Le peuple temeraire, acephale animal,
Farouche de visage, & bien plus de courage,
De frenesie attaint, de fureur, & de rage,

Verſoit de l'huyle au feu, ſa mere rauageoit,
Voire & la blanche eſcharpe à la rouge changeoit.
Au bruit de tant de bruit, que faiſoyent les trompettes,
Les armes, les canons, les loix eſtoyent muëttes.
La Iuſtice ſans force, & ſans authorité,
Voyoit le Magiſtrat priſonnier arreſté.
Mais pourtant la plus part, & la meilleure, ô France,
De tes enfans faiſoit à ce feu reſiſtance,
Et jà ce grand braſier s'en alloit preſqu'eſtaint,
Quand au milieu des ſiens d'vn glaiue feut attaint
Le ſacré flanc du Roy, quand vn Moyne perfide
Toucha l'Oinct du Seigneur de ſon fer parricide:
Henry cheut, & du coup tomba tout à la fois
L'eſpoir, & le repos, & l'honneur des François.
Peuples, que faittes vous? quelle eſtrange manie,
Comme Oreſte agitez, follement vous manie?
Vous riez de ce coup, ce coup vous beniſſez,
Ce coup qui vous meurtrit, ô chetifs inſenſez,
Que cher vous couſtera ceſte playë inhumaine!
Elle vous eſt plaiſir, elle vous ſera peine,
Vous en peyrez vn iour, accablez de malheurs,
Vne grand' mer de ſang, vne grand' mer de pleurs.
France en fidelité iadis tant renommée,
Par ce coup à iamais ſe verra diffamée.
Que longue eſt voſtre erreur! de ce Roy le treſpas
Deuoit ietter voſtre ire, & voz armes à bas,
Et de cendre couuerts, marque de repentance,
L'œil baiſſé, vous deuiez gemir de voſtre offence,
Et voz portes ouurir à ce Roy, fauory
De Fortune, & du Ciel, ſucceſſeur de Henry.

Mais

Mais croissant le forfait, s'accreust la felonie,
Vostre vague desbord tout deuoir luy denie,
Vous le desaduouez, & vous iettez parmy
L'Espagnol, de la France eternel ennemy,
Soubs couleur de la foy, belle couleur, mais faulse,
Afin qu'apres la foy luy-mesmes il vous fausse.
Les Canibales fiers, qui n'ont point d'autre loy,
Que l'instinc naturel, sçauent bien quelle foy
Il faut garder au Prince, eux qui pour leurs Cacyques,
Souffrent des Espagnols les rigueurs tyranniques,
Se laissant deschirer à ces marrans cruels,
Plustost que de trahir leurs Princes naturels.
Et vous, Scythes nouueaux, vous armez pour destruire
Le Roy, que dessur vous le grand Dieu veut eslire.
Seine, que songes-tu? que songes-tu Paris?
Vous auez ses ayeux l'vn & l'autre cheris,
Ses ayeux, qui iadis ont durant mainte année,
D'vne paisible main la France dominée:
Ce Loïs qui vous est si venerable, & sainct,
Dont encor' le portrait dans voz temples est peint,
Feut son premier ayeul, par luy les destinées
A ce Prince inuaincu les Gaules ont données,
Et vous le reiettez? & par mille combats,
Opposez au destin, vous ne le voulez pas?
Resouuien toy, Paris, que tes armes fidelles
Sauuerent ce Loïs des embusches mortelles
Des deux freres Bretons, qui, soubs ombre de paix,
Sur Iuyne doux-coulant l'attendoyent aux aguets.
Tournez donc à ce Prince, & pleurant vostre offense,
Euitez son courroux, essayez sa clemence.

Mais je m'eſcrie en vain, la rebelle fureur,
Et le venin deſia vous à gaigné le cœur:
Vous ne retournerez à luy, ny à vous meſme,
Que par le doux effort de ſa valeur ſupreme.
Voyla tout embraſé, le feu par tout paroiſt,
Bruyant eſpouuantable, & touſiours plus ſ'accroiſt:
Si bien que de la flame, ardante, prompte, & fiere,
En la France ne reſte vne Prouince entiere,
Non meſmes vne ville: on voit en toutes pars
Erynnis, & Belonne, & la terreur de Mars:
Lon ne voit que canons, moſquets, lances, eſpées,
Et ſemble que d'enfer les Dires eſchappées
Ont tout le noir venin de leurs ſerpents jetté
Dans le ſein des François, leur eſprit agité
Egalle en ſes fureurs les fureurs indiſcretes
Des Corybantes fiers, des inſenſez Curetes.
Les voleurs ſans pitié, aſſaßins effrontez,
Hardis quittent les bois, ſe logent au Citez:
On ne voit que rançons, que pillages, que meurtres;
Lon ſ'outrage, on ſ'appelle ou Manants, ou Maheuſtres,
Ligueurs, ou bigar. ez: le peril, le treſpas
Se preſente en tous lieux: les maiſons ne ſont pas
Aziles aſſeurez, non meſmes les Egliſes:
Le temps à ſans reſpect toutes choſes permiſes.
Tout ordre eſt en deſordre, & tous droits violez,
Les voiſins eſtrangers au ſecours appellez
S'emparent de nos biens, & leur ame eſleuée
Penſe deſia tenir la France captiuée.
Mais Dieu à, qui voit d'enhaut le folaſtre deſſein
Que tant d'ambitieux couuent dedans le ſein,

Ouurit les champs d'Yury, fit passer en fumée
Soubs les armes du Roy ceste rebelle armée,
Et rendit par ce coup noz feux presques esteints,
Dissipant les projets de ces hommes hautains:
Ainsi que le Soleil par sa lumiere claire
Dissipe les brouillas de la nuict solitaire.
Là du fier Espagnol fut le faste atterré,
Là l'honneur d'Italie, & là fut enterré
Le redoutable effroy du Reistre mercenaire,
Là le François connut, deuoyé, temeraire,
Qu'il ne deuoit s'armer, ou s'armer pour son Roy,
Son Roy, qui ce beau iour mit tout en desarroy,
Foulant, & renuersant plus de testes superbes,
Que lon n'en veit au pié des sacrez murs de Thebes,
Quand les freres hayneux leur sceptre debattoyent,
Plus qu'aux champs, où Pompée, & Cesar combattoyent,
Quand Romme contre Romme ardamment animée,
Par soymesme rendit sa force consumée.
Belles plaines d'Yury, vous veistes vostre flanc
Par le fer de Henry tout coulore de sang,
Foudroyant l'Estranger, pardonnant à sa France,
Preuue de sa valeur, preuue de sa Clemence.
Ne suffisoit-il pas? ne deuiez vous, François,
Vostre erreur, vostre tort connoistre ceste fois?
Ne voyez vous le Ciel, qui rompt vostre entreprise?
Qui du vainqueur Henry le party fauorise?
Voyez ces corps sans ame enuoyez au trespas,
Foulez, & despouillez, plus agreables las!
Aux vautours charongniers, & aux corbeaux infames,
Qu'aux yeux baignez de pleurs de leurs dolentes femmes.

Helas! ne sçauriez vous vostre erreur delaisser?
Pourquoy d'vn cœur dolent ne faittes vous cesser
Tant de diuisions qui la France molestent,
Et tant de fiers combats que les meres detestent?
Mais tandis que ie parle à ce peuple obstiné,
Ie voy ton foible mur, Paris, desia cerné,
Ie voy de tous costez ton Prince, qui te presse,
Aßisté, secouru, porté de sa Noblesse,
Il te va reconnoistre, & par la force peut
T'emporter, & par force emporter ne te veut,
Attend ton repentir, & clement, ne desire
En te gaignant te perdre, en te sauuant t'occire.
Ie voy la froide peur, ie voy la pasle faim,
Qui iour & nuict t'attriste, & te ronge le sein.
Tes citoyens mattez, qui pleurent, qui souspirent,
Qui languissent mourants, qui à peine respirent;
Le mary desolé voit sa chere moitié
Defaillir de foiblesse, & la mere en pitié
Voit gemir son enfant, qui lamente, qui crie,
Qui meurt de malle faim: elle pleure, elle prie
Les nouueaux gouuerneurs, veut auoir, mais en vain,
D'vne iuste priere ou la paix, ou du pain;
Son fils meurt en ses bras, elle maudit la guerre,
Et d'vne triste voix, qui demande la terre,
Ayant fait maint regret, elle mesme à la fin
Et de dueil, & de faim acheue son destin.
Ce que l'Antiquité de Solyme raconte,
Du peuple Numantin, de celuy de Sagonte,
Nostre temps de Sancerre, à l'egal n'estoit rien
Du malheur que souffrit le mur Parisien.

O Dieux, selon nos faits rigoureux, ou propices,
Où sont du grand Paris les pompes, les delices,
Les viures abondants, & les felicitez,
Qui le faisoient paroistre ornement des Citez,
Le paradis d'Amour, du monde vn autre monde,
Et des plaisirs humains vne abisme profonde,
Alors que de son Roy la triomphante Cour
Plaine d'or, & de gloire y faisoit son sejour?
Son lustre est bien terny, sa face est bien changée,
Son orgueil bien flestry, pauure ville aßiegée,
La butte à tout malheur. Qui a veu quelquefois
Les iardins d'Amathonte au retour des beaux mois,
Où les riants Zephyrs font esclorre les roses,
Les Lys, & les œillets, où l'heur de toutes choses
Semble ensemble amassé, où les fruits, & les fleurs
De diuerses odeurs, de goust, & de couleurs,
L'ombrage frais, & sain, l'agreable verdure,
La voix du Roßignol, des eaux le doux murmure:
Bref, où tout ce qui peut plaire à l'humain desir
Des cinq sens de Nature, à gré se peut choisir,
Et reuoit tost apres en la saison plus froide
Ces iardins denuez, lors que la glace roide
A fait mourir les fleurs, a bridé les ruisseaux,
Les arbres éfeuillez, fait taire les oiseaux,
Où Borée est en regne, où rien n'est desirable
Que le prochain retour du Printemps agreable:
Celluy t'a veu, Paris, plein d'honneur florissant,
Puis d'horreur, & de mort il t'a veu pallissant.
Las! tu connoissois bien alors ta faute faitte!
Mais du caut estranger la pratique secrette

T'empeschoit de te rendre, & sous pretextes faux
Te faisoit pour son bien endurer mille maux.
Ce pendant, mais bien tard, il se met en campagne,
Attrainant apres luy l'Italie, l'Espagne,
L'Allemagne, la Flandre, & marchant furieux
Il semble deffier les hommes & les Dieux.
Le Roy court à l'encontre, & d'vne belle enuie
Foible d'hommes, non d'ame, au combat le conuie,
L'attaque, l'inquiete, & d'vn œil preuoyant,
A la teste, à la queuë il le va tournoyant:
Mais luy dans sa tranchée appris à se defendre,
Craint le peril, ne veut le combat entreprendre,
Et tremblant d'vn accez peureux, & non fieureux,
Dit qu'il attend son heure, ainsi que les Hebreux
Attendent leur Messie, & par ses ruses pense
De matter nostre Prince, & luy rauir sa France;
A la fin tout confus sous l'aisle de la nuict
Sa proye il abandonne, en la Flandre s'enfuit,
Souuent reuient, refuit, non sans honte & sans perte,
Et descendre oncques n'ose en la campagne ouuerte,
Seulement il fournit de l'huyle, pour nourrir
Le feu qui de soy-mesme estoit prest à mourir;
Puis blessé d'vne playe à Codebec receuë,
L'ire, le desespoir, & le regret le tuë.
Or durant que ces feux la France consumoyent,
Qu'en leurs seditions les villes s'abismoyent,
Sans raison, sans conseil, qu'il n'y auoit contrée,
Qui ne fut de malheur, comme d'erreur outrée;
Que les peuples entr'eux contrairement esmeus
Se defaisoyent l'vn l'autre, engeance de Cadmus.

Ton ame, Sillery, la fleur des belles ames,
Trauailloit iour & nuict pour esteindre ces flames.
Tu estois à Solurre, où, d'vn cœur genereux,
Fidele Ambassadeur de ton Roy valeureux,
Tu tenois les Cantons constans en l'alliance,
Qui les joint de long temps aux fleurs de Lys de France;
Là d'vn clair iugement à peu d'hommes permis,
Tu rompois les desseins des voisins ennemis,
Tu descouurois leur trame, & leurs sourdes menées.
Toutes les pensions à ce ieu destinées,
Et tout l'or Indien à Seuille battu
N'auoit tant de vertu que ta seule Vertu.
Ce peuple, enfant de Mars, aux guerres indomtable,
Patient, vigoureux, redouté, redoutable,
Plus dur que ses rochers, qui du Duc Bourguignon
Aneantit la force, & la gloire, & le nom,
Qui est prest à combattre en quittant la charruë,
Ayant ta preud'homie, & ta foy reconnuë,
Sur ta parole seule a marché maintesfois,
Ferme autant que vaillant, au secours de nos Roys.
Toy, qui reçois là haut, où tu t'es retirée,
La derniere couronne en tes vœux desirée,
Claire estoille du Ciel, belle ame de HENRI,
Qui prudente jettois au sein de Sillery,
Tu secrets plus secrets, tu sçais que son courage,
Et que son vif esprit fidelle ensemble, & sage,
Qui le rend admirable au monde sans pareil,
Ne te manqua iamais d'aduis, & de conseil,
Et te fit au besoin des signalez seruices,
Fit pour toy mettre au vent les enseignes Suïsses;

Quand ton ingrate France à tes loix s'opposa,
Et de fidelité le droit te refusa.
Que si la main de Dieu d'vn soucy fauorable
Eust detourné ce coup à iamais lamentable,
Ainsi qu'à la Rochelle vn Ange destourna
Le coup qu'on t'adressoit, & qui sur Vins donna,
Sillery, dont tu fis en tes iours tant d'estime,
Se pouuoit asseurer que ton cœur magnanime
L'eust de tant de trauaux en fin recompensé,
Et aux plus grands honneurs de ta France auancé.
Et toy, Prince inuaincu, qui d'vne main guerriere
As restably ton sceptre en sa gloire premiere,
Assoupy tant de feux si long temps allumez,
Vaincu tant d'ennemis à te vaincre animez,
Et pris tant de Citez à tout autre imprenables,
Pardonnant tant d'erreurs par toy seul pardonnables,
Plus qu'Achille vaillant, plus qu'Vlysse aduisé,
Et plus que tous les Roys du Ciel fauorisé;
Tu as veu Sillery, tu connois son merite,
Tu connois qu'autre chose en son cœur n'est escritte
Qu'vne volonté pure, vn desir soucieux
De te rendre seruice en tous temps en tous lieux.
I'oy la voix de ton peuple admirant sa prudence,
Sa facile douceur, sa iuste conscience,
Et son integrité, qui dedans le Conseil
Ses clairs rayons descouure, ainsi qu'vn beau Soleil.
S'il faut traitter à fonds les droits de la Couronne
Auecq' vn Prince grand, la charge lon t'en donne,
Sillery, c'est à toy que s'addresse le faix
Des affaires publics, soit de guerre, ou de paix:

Le Roy dedans tes mains ſeurement ſe repoſe,
Ton eſprit deſlié les doutes ſe propoſe,
Les reſoult, les denouë, & ſi bien à propos,
Que tu en reçois gloire, & la France repos:
Tu n'eſpargnes tes biens, ny tes ans, ny ta peine,
Tu eſcoutes chacun, ta parolle eſt certaine,
Et ton ame ne change, ainſi que la ſaiſon,
Ains conſtante touſiours elle ſuit la raiſon.
Aduienne que le Ciel, d'vne main liberalle,
De faueurs, & d'honneurs tes ſeruices egalle,
Que la France touſiours ſe ſouuienne de toy,
Tandis qu'elle aymera ſon repos, & ſon Roy
Que le cours eternel des ſuiuantes années
Beniſſe, & multiplie à jamais tes lignées,
Et (ſ'il m'eſt concedé) que l'aiſle de mes vers
En porte la nouuelle aux fins de l'vniuers,
Teſmoin de la Vertu qui dans ton ame habite,
Et de l'affection que j'offre à ton merite.


S



HYMNE SVR LA IOVRNEE DE SALBERTRAND,

A Monsieur de CALLIGNON Seigneur de Voreppe & de Périns, Conseiller du Roy en ses Conseils Priué & d'Estat, & Chancellier de Nauarre.

IE chante, Callignon, ce beau iour de victoire,
Qui combla Lesdiguiere, & la France de gloyre,
Sur le peuple Bætique en l'honneur de Henry.
Toy, qui fus des le bers d'Appollon fauory,
De qui l'esprit sçait tout, tu pourrois d'autre sorte,
D'vn son plus esleué, d'vne haleine plus forte
Entonner la trompette, & d'vn plus digne vers
Bruyre de ce beau iour le los par l'Vniuers:
Si ton ame, occupée à plus hautes pensées,
Pour Astrée & Themis les seurs n'auoit laissées:
Mais si le soin publiq ne t'oste mesme à toy,
Donnant trefue aux soucis, au moins escoute moy.
Desia ce vieux Chasteau, que les Alpes cornues
Esleuent sur leur croupe aussi haut que les nues,
Essilles, du Canon par tout à iour persé,
Sous l'effort d'vn grand Prince estoit boule-versé.
Charles suiuy des siens, & du soldat d'Espagne,
Du Suysse, & de celuy que le Garillan baigne,

De crainte du ſecours, ayant de maints ſoldats
Barriquez, & rompus les rochers, & les pas:
Aydé de la ſaiſon, & des lieux fauorables,
Retranché des grands ſaults des torrents effroyables,
Et couuert du Piemont à dos & à coſté,
Auoit battu ce mur tout le long d'vn eſté,
Sans ceſſe foudroyant, & par ſes peines dures
D'vn Chaſteau de frontiere auoit fait des maſures.
Durant ſe ſiege long, Leſdiguiere empeſché
Des torrents, des rochers, & du lieu retranché,
N'auoit peu ſecourir ceſte Place aſſiegée,
Dans les monts ſans accez trop auant engagée.
En vain cent fois le iour il ſe fait voir armé,
Pour tirer au combat l'ennemy, renfermé
Sans peril dans ſes rocs, qui le voit, & qui n'oſe,
Qui veut prendre la Place & ne tente autre choſe.
Charles vient doncq à chef de ſon ſiege entrepris,
Heureux & triomphant, mais il l'achette au prix
Du ſang de maint guerrier, dont la terre couuerte
Fait voir en meſme endroit ſa conqueſte & ſa perte.
La nouuelle incertaine en volle tout ſoudain,
A la fin on l'apprent d'vn autheur plus certain,
C'eſt que les aſſiegez, ne pouuant plus deffendre,
Auoyent eſté contraints demy-morts de ſe rendre.
Ià Phœbus chez Thetis ſon char auoit conduit,
Ià le ſombre ſommeil compagnon de la nuict
Tournoit tout à l'entour du prudent Leſdiguieres,
Sans qu'il peut endormir ſes veillantes paupieres:
Ainſi que les Zephirs vont eſmouuant les flos
Mille penſers diuers agitent ſon repos.

Il discourt en soy-mesme, il se propose, & pense
Les moyens d'en tirer vne prompte vengence.
La nuict tandis se passe, & jà l'Aube à son tour
Dessus nostre Horison vouloit porter le iour,
Quand le muët sommeil d'vne branche, mouillée
Dans le fleuue d'Oubly, sa paupiere a sillée,
Il s'endort, & Fortune au vouloir inconstant
Dedans son pauillon se iette en vn instant,
S'approche de son lict, en songe se presente,
Et luy parle en ces mots d'vne face riante.
Et bien, mon cher mignon, de qui i'ay la vertu
Si longuement suiuie, & bien que penses-tu?
Si i'ay pour ceste fois ta prudence trompée,
Je n'ay pourtant quitté l'honneur de ton espée,
Car i'ayme ta sagesse & ta valeur aussi:
Essilles est perdu, ne t'en donne soucy:
Auant que deux hyuers fournissent leur carriere
Tu le mettras encor' dessous ta main guerriere.
Mais sus, mon cher mignon, arme-toy, car ie viens
T'offrir, pour t'appaiser, tes hayneux anciens.
Elle eust dit, & soudain acheuant sa parolle
L'eueille, & disparoit, mais loin ne s'en reuolle.
Le beau Phœbus alors franchissoit tout riant,
Et tout clair de rayons les portes d'Oriant,
Lesdiguiere au combat remply d'ardeur s'apreste,
Et par tous les cartiers fait sonner la trompette:
Se promet que ce iour le verra triomfer,
Monte à cheual, armé de cœur plus que de fer,
Son œil au cœur des siens mille flames allume,
Il paroist plus auguste & grand que de coustume,

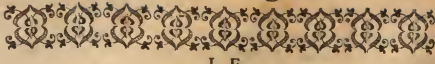
Et ſemble que du haut de ſon armet il ſort
Vn feu, preſage ſeur qu'il portera la mort
Au ſein des ennemis, & que leurs feux celebres
Ne ſeront plus de ioye, ains deuiendront funebres.
On void en meſme temps paroiſtre d'vn couſtaut
Roderic de Tolede, à qui le ſang trop chaut
Fait naiſtre vn haut eſpoir que ſon Oſt redoutable
Domtera ce iour là Leſdiguiere indomtable.
Il penſe que ſuyui de trois mille ſoldats
Eſpagnols naturels, parmi ces mauuais pas,
Propres à gens de pied, ſa main victorieuſe
Du Laurier gaignera la branche glorieuſe:
Chetif, qui ne ſçauoit qu'auec ce grand guerrier
On gaigne le Cypres & non pas le Laurier.
Leſdiguieres le void, puis, d'allegre viſage,
Et d'vne voix qui donne & l'ame & le courage,
Se tourne à ſes guerriers: Voicy, mes chers amis,
Nos veux ſont accomplis, voicy les ennemis,
Mars eſt dedans nos mains: que chacun ſe ſouuienne
De monſtrer aujourd'huy ſa valeur anciene,
Au nom du grand HENRI, *l'heureux ſoucy des Dieux,*
Briſons l'orgueil d'Eſpagne, & ſon faſte odieux.
A ces mots tout ſoudain il fait ſonner la charge,
Et, comme vn fier torrent qui du mont ſe deſcharge,
Verſant ce que le peuple oppoſe à ſon desbord,
Il part & porte aux mains la terreur & la mort.
Roderic d'autre part l'attend, & ne s'effraye,
De picquiers arrangez fait vne forte haye,
Et à coups de Moſquet aſſaut & ſe deffend:
Mais Leſdiguiere en fin ouure, renuerſe, & fend

Ses bataillons ſerrez, les diſſipe, les tuë:
Leur valeur temeraire à ce coup abattuë,
Faiſant place à la peur, leur voit tourner le dos:
Roderic par priere, & par aigres propos
Les nomme, les anime, & leur vertu reueille.
„ Si la peur a des pieds elle n'a point d'oreille:
Tout ſ'enfuit en deſordre, & du haut du rocher
L'vn accablé par l'autre on les voit tresbucher.
Eſperdus, eſtonnez, ſans force, ſans adreſſe,
Le vainqueur courageux les talonne, les preſſe,
Les occit, & le ſang à gros bouillons courant
Fait rougir la montagne, & groſſir le torrent.
Ceux que l'honneur arreſte autour de Roderique
Reſiſtent au malheur d'vn courage heroique,
Et font voir leur vaillance en ceſt acte dernier:
Mais en fin tout demeure ou mort ou priſonnier.
Roderic, eſchauffé d'vne ame viue & prompte,
Parmy ce deſeſpoir ne veut ſuruiure en honte:
Il veut mourir, il court, ardant & courageux,
Au deuant des vainqueurs, des glaiues, & des feux,
Meſpriſe la Fortune en ſes tours variable,
Et reçoit dans le ſein mainte playe honorable:
Tombe, & de ſon beau ſang ſes armes eſmaillant
Monſtre qu'il pert le iour moins heureux que vaillant.
Voyla tout abattu, ceſte effroyable nuë,
Ceſte gloire Eſpagnolle aut vent ſ'eſt eſpenduë.
O Leſdiguere heureux, le Ciel à par ta main
Ces Titans accablez en moins d'vn tourne-main,
Et ceux qui ſe vantoyent de te vaincre à la guerre
Vaincus & deſpouillez frappent du front la terre,

Sans tombe, sans honneur. Ainsi tousiours ton bras
Puisse victorieux faire tomber abas
Les ennemis de France: ainsi ton nom estonne
Ceux qui du grand Henry menassent la couronne:
Ainsi le Ciel tousiours maintienne ton bon heur
Autant ferme & constant que ferme est ta valeur:
Ainsi iamais le temps n'efface tes louanges.

Callignon, qui as veu tant de terres estranges,
Tant de peuples diuers aux nostres inconnus,
Les champs iadis regis par Saturne & Ianus,
L'Angleterre, la Flandre, & ceste gent rebourse
Qui bien loin du Soleil se cache dessous l'Ourse:
Qui, comme Vlysse, as veu tant d'hommes, tant d'humeurs,
Et qui les pratiquant as composé tes mœurs,
Dressé les passions de ton ame prudente,
Et tes affections à la vertu constante:
Qui sçais, & qui connois ce que les siecles vieux
Ont laissé par escrit de beau, de glorieux,
Les champs de Marathon, les destroits Thermopyles,
Les guerres d'Alexandre, & du Thebain les filles,
Ce qu'Alcide, qu'Achille, & Thesée, & Jason,
Et tant d'autres Heros ont fait en leur saison,
Tu n'as veu, tu n'as leu, (ny ne pounois) merueille,
Qui soit, ny qui puisse estre à ce combat pareille.





LE

SIEGE DV CHASTEAV DES ESCHELLES A FRANÇOYS DE GALLES SEIGNEVR De Belliers.

QVand au front de Sauoye en l'antique Chasteau
Qui de Bietrix Contesse enferme le tombeau,
Tu te veys assiegé d'vn Prince, qui n'aspire
Rien moins, que d'acquerir par armes vn Empire:
Et quand jà ses soldats Espagnols, Calabrois,
Lombards, Sauoysiens, Suysses, & François
Menassoient, ô Belliers, d'vne viue allegresse
D'emporter à l'assaut ta foyble forteresse:
Quand jà dix gros Canons auoyent bouleuersé
Soyxante pas de mur sans flanc & sans fossé:
Que tout estoit ouuert, que le foudre, & l'orage
Aux hardis assaillans faisoyt large passage:
Et que le seul espoir de rompre ce malheur,
Si rompre il se pouuoit, gisoit en ta valeur.
Lors ton cœur, non ployable à la crainte peureuse,
Grossissant au peril sa vigueur genereuse,
Te porta sur la bresche, où, tes soldats rengeant,
Ton œil, ta voix alloit leur ame encourageant.
Arces t'accompagnoit, cest Arces qui deuance
Tant de braues ayeux dont il prent sa naissance,
Compagnon de ta peine, & de ta gloire aussi:

Tous

Tous deux d'vn gay viſage, & d'vn ferme ſourcy,
Plantez ſur le rampart, reſſembliez ces deux freres
Des murs Laconiens aſſeurez Tutelaires.
Puis tu parles ainſi. Magnanimes ſoldars,
Ie vous adiure tous par la dextre de Mars,
Que ces fiers ennemis iamais ne s'en retournent,
Ains que ſous ceſte breſche enterrez ils ſeiournent.
Il faut icy combattre, il faut vaincre auiourd'huy,
Et au ſein de ce Prince enuoyer cét ennuy
De voir par noſtre main ſes troupes repouſſées
Retourner au logis, & laſſes & froiſſées,
Et voir morts ſur la breſche autant de combattans,
Que la faucille tond de moiſſons en ce temps.
C'eſt pour l'honneur d'vn Roy, que nul autre n'egalle,
Qu'il faut defendre icy d'vn cœur ardant & maſle.
Soldats, combattez donc, & monſtrez que la peur
N'eſt capable d'attaindre autour de voſtre cœur.
Celuy qui branſlera, voyant venir ces tropes,
Quand il ſurpaſſeroit en force les Cyclopes,
En viteſſe Borée, & Thiton en beauté,
Cyniras en treſors, Pelops en maieſté,
En eloquence Adraſte, & le ſage Cynée,
Je le diffameray d'auoir l'ame eſtonnée,
Le cœur laſche, & tremblant de terreur & d'effroy,
De ne ſçauoir mourir pour l'honneur de ſon Roy?
Combattez donc, ſoldats, &, d'vne main guerriere,
Conſeruez voſtre vie, & voſtre gloire entiere.
Ou ſi le noir deſtin vous deſrobe vos iours,
Mourez, ſoldats, mourez, mais combattant touſiours.
Vous ſouuenez-vous pas que la Sauoye toute

Viuoit dedans ses forts en terreur & en doute
Au bruit de nostre nom? vous souuenez-vous pas
Combien à Pont-charra nous iettasmes là bas
Au bourbeux Phlegeton de soldats d'Oliueres
Milanois, Calabrois, & Romains, & Iberes?
Tout mourut ce iour-là qui vaillant se trouua:
Voila le demeurant que la fuitte sauua.
Voyez comme il gauchit, ce bataillon ne cherche
De se venir brusler au feu de nostre bresche:
Et celuy qui si braue approche de si pres
Ie luy garde le ieu de nos Petards secrets.
Venez, mauuais garçons, que vos cœurs heroïques
Sentent outre-persez la pointe de nos picques.
Qui sera le premier qui nous viendra chercher?
Qui en voudra l'honneur il l'achettera cher.
Arces, mon cher amy, le soulas de ma vie,
Mon fidele Thesé, regarde ie te prie
Ce borgne Myrigaut, qui court à son trespas.
Il s'en va chez Pluton, ainsi qu'Amphiaras,
Tout vif & tout armé, couuert de la ruïne
Que renuerse sur luy le feu de ceste mine.
Soldats, ne branslez point, voicy l'heure qu'il faut
Soustenir les efforts de ce cruel assaut.
Que de feux, que d'esclats! ceste rouge tempeste
De maint & maint guerrier escarbouille la teste:
Voyez, mes Compagnons, que tout est abattu!
Courage, l'ennemi recule combattu,
Il nous craint, & la mort de tant de morts l'estonne,
Et plus de nous forcer ne s'efforce personne.
De ces masles propos les tiens encourageant

Tu ſouſtins les efforts du ſoldat aſſiegeant
Six heures au combat. La pouſſiere, les armes,
Les Moſquets, les Canons, le foudre, les vacarmes,
Le ſang, les feux, les cris, les embarras diuers,
La chaleur du Soleil, les rampars deſcouuerts
Ne t'esbranſlerent point, car, planté comme vn Terme,
Sur la breſche on te veyt touſiours vaillant & ferme.

AV SIEVR DE FRANC
GENERAL DES VIVRES EN PIEMONT POVR LE SERVICE du Roy.

Diſcours.

DE Franc, plus franc de cœur & d'ame que de nom,
Qui n'as iamais reçeu dans ton eſprit ſinon
Vn deſir genereux de ſeruir à la France,
Et courtois t'acquerir d'amis en abondance
Aimable par toy-meſme, afin qu'à l'aduenir
Les ſiecles ſuruiuans ſe puiſſent ſouuenir
Que tes belles vertus rauirent ma penſée,
I'en ay dedans ces vers la memoire tracée.
Tandis que Leſdiguiere indomtable guerrier,
Cueilloit ſur le Piemont la palme & le laurier,
Y replantant les Lys, que la vieille Fortune
En auoit arrachez de ſa main importune,
Que les champs des Lombards, l'Eridan, l'Apennin,
Ne ſ'oſoyent aſſeurer de rompre le chemin
Au cours de ſa victoire, & que l'Eſpagne toute
Pleuroit de Roderic la deffaitte, & la route,

Qui veyt à Salbertrand ſes ſuperbes ſoldats
Tourner le dos honteux aux tranchants coûtelas
De ce nouueau Ceſar, & toute la montagne
Rougiſſant de ſon ſang & du peuple d'Eſpagne:
De Franc, pour s'honnorer d'vn renom glorieux,
En armes ſe trouuoit au camp victorieux,
General commiſſaire aux viures de l'armée.
Là, de crainte de voir ſi grand bouche affamée,
Qui viuoit par ſes mains, ſes penſers diligens
Bandoyent inceſſamment à nourrir tant de gens.
Là ſon entendement, ſa façon, ſon langage,
Et ſon authorité monſtroyent qu'vn homme ſage
Sçait preuoir & pouruoir à cent neceſſitez,
Où tombent à tous pas les hommes hebetez.
Parmy tant de ſoucys, Amour, qui dans ſon ame
De ſes feux plus ardans a verſé mainte flame,
L'accompagnoit touſiours, & de ſon trait vainqueur
Sans relaſche en tous lieux luy pincetoit le cœur,
Implacable Vautour, le ſein de Promethée
Sent quelquefois ſon mal & ſa peine arreſtée,
Il repoſe la nuict: mais ce cruel Amour
L'ame & le ſain de Franc becquette nuict & iour.
Il a beau s'eſloigner, l'abſence n'eſt capable
D'alleger la douleur de ſa playe incurable:
Il a beau de la guerre approcher les hazars,
,, Amour au combat meſme atterre le Dieu Mars.
Il a beau deſtourner autrepart ſa penſée,
Amour la tient touſiours en ſes mains enlacée,
Il la ſerre touſiours, las! & De Franc touſiours
Meſle aux autres ſoucys celuy de ſes amours.

Alors qu'vn braue Duc battoit les murs d'Essilles,
En ces mois que Ceres sent la dent des faucilles
Luy tondre les cheueux, Lesdiguieres voyoit
D'vn costaut le Canon qui les siens foudroyoit:
Le torrant bondissant, le pendant de la roche
L'empeschent que des siens au secours il n'approche.
Il ressemble à celuy, qui du bord de la mer
Voit les flots esleuez asprement escumer,
Agitant vn nauire au milieu de l'orage,
Qui n'a voile, ny mast, ny timon, ny cordage,
Les Nochers esperdus, ses amis, & ses biens
Au point d'estre engloutis des flots Neptuniens:
Il ne les peut ayder, son ame tourmentée
Est plus que le vaisseau de tempeste agitée,
Il tourne, puis retourne, auance, & tend les bras,
Et sur le bord marin refait maint & maint pas:
Tout ainsi dans son ame est le grand Lesdiguieres,
Il voit Charles de loin, & ses troupes guerrieres
Menasser vn vieux mur tout entourné d'armez,
Et les siens sans secours là dedans enfermez:
Il court, il tourne, il tente, & cherche si Fortune
Luy voudroit point ouurir quelque voye opportune,
Il voit tout barriqué, il voit que tout est clos,
Que le Duc se deffend des torrens & des rocs:
Toutefois chacun iour au coustaut il retourne,
Veu des siens, les voyant, au plus haut il seiourne,
Des mains & de la voix leur courage asseurant.
Vn iour qu'en ceste sorte il estoit demeurant,
De Franc tout seul s'escarte, & puis tourne son ame,
Et ses yeux languissans vers le ciel de sa dame,

Et plein, tout plein d'ardeur, il veut du souuenir
De ses cheres amours ses feux entretenir.
Mais la crainte & l'espoir, se donnant l'escarmouche,
Font que maint chaud soûpir arriue dans sa bouche.
Puis il commence ainsi. Guerriers, qui vous trouuez
Assiegez dans ces murs, comme moy vous auez
L'ame de passions diuersement outrée:
Mais à voz ennemis vous debattez l'entrée,
Moy, ie les ay dans moy, i'ay les feux, i'ay les dars
Au milieu de mon sein bruslé de toutes pars.
Ma Raison impuissante a quitté la deffence,
Et vaincu ie me rens sans faire resistence.
Mon vouloir n'est plus mien, ie n'ay plus d'autre loy
Que celle d'vn bel œil, qui commande sur moy.
O belle Madelon, ma douce Panacée,
Qui seule peux guarir ma poittrine blecée,
Ma playe est dans le foye, il me faudra mourir
Si de ta blanche main tu ne la veux guarir.
De toy depend mon bien, de toy depend ma vie,
D'auoir part en ta grace est toute mon enuie,
C'est le but de mes veux, c'est mon ambition,
Et le plus vif brasier de mon affection.
Que me sert d'aspirer aux honneurs, aux richesses,
Et me voir preparer tant de charges diuerses,
Auoir l'oreille, & l'œil du maistre que ie suy
Si priué de ta grace en ce monde ie suy?
Las! ie seroy semblable au malade, qui tire,
Couché dans vn lict d'or, sa vie en long martyre,
Qui se voit miserable au milieu de ses biens:
Ie n'auroy nul plaisir, les honneurs, les moyens,

Et les faueurs du monde à mon deſir faciles
Priué de ta faueur me ſeroyent inutiles.
Mes eſprits, agitez d'imaginations,
Ne repaſſent en eux que tes perfections,
C'eſt leur ſujet vnique, ô ma chere Maiſtreſſe,
Deſià depuis quatre ans ceſte fureur ne ceſſe,
Ceſte ardeur n'a repos, & face le deſtin
Qu'elle ſuiue ma vie & ſuruiue à ma fin.
Mais, ô ſaincte Venus, donne que ſon courage
Fauoriſe ma flame, & ne ſoit point volage,
Et tout ainſi que ſeule elle eſt belle à mes yeux,
Que ſes yeux à moy ſeul ſoyent beaux & gratieux:
Donne qu'vn doux lien à iamais nous vniſſe,
Et que mes iours heureux en ſon ſein ie vielliſſe,
Que ie n'ayme rien qu'elle, elle n'ayme que moy,
Que ſa durable foy ſoit egalle à ma foy.
Tu nourriſſois ainſi ton amoureuſe peine,
Ondoyant dans les flots d'vne crainte incertaine,
Et ta belle Maiſtreſſe, attainte d'autre part
D'vn meſme trait, pleuroit ton importun deſpart,
Trembloit pour ton abſence, & monſtroit au viſage
Le regret, en l'ennuy qui troubloit ſon courage.



AVX SEIGNEVRS CHEVALIERS DE MALTE, Sur la Bataille de Lepanthe.

SONNET. I.

GEnereux Cheualiers, honneur de la Nobleſſe,
Terreur de l'Oriant, qui d'vne forte main
Combattez les hayneux du grãd paſteur Romain,
Et vouez voſtre vie à l'honneur de la Meſſe.
Le barbare Tyran & d'Aſie, & de Grece,
Et de l'onde Tyrrhene, & du peuple Affricain
N'aguere veyt froiſſer ſon orgueilleux deſſain
Et par voſtre conſeil, & par voſtre prouëſſe.
Du ſang de ſes ſoldats Neptune prit ſon taint,
Dans le quatrieſme Ciel Phœbus en fut attaint,
Et d'effroy palliſſant Cybelle fut ſurpriſe.
Que vous peut-on offrir, magnanimes Guerriers,
Pour ce combat, ſinon tout autant de Lauriers
Que vous auez ſauuez de membres de l'Egliſe?

Au Seigneur d'Arces.

II.

ARces, quand tu ſuiuois du Dieu Mars le tonnerre,
Vaillant imitateur de tes nobles ayeux,
Amour, voyant ton bras ſanglant & furieux,
Ne t'oſoit aborder, ny te faire la guerre.
Mais auiourd'huy qu'Aſtrée habite en noſtre terre,

Ce Dieu non plus craintif ainçois audacieux,
Te voyant desarmé, de maint trait gracieux
Entame ta poittrine, & ta franchise atterre.
Mais si, parmy l'effort des combats dangereux
Le bon heur secondoit tes desseins genereux:
Contre ce grand Amour armé d'arc & de flame
Il fauorisera tes desirs amoureux,
Et, par le doux lien d'vn Hymen bien heureux,
Rendra dedans tes mains ta franchise & ta Dame.

A Charles Hurault, Seigneur de Belebat.

III.

EN quel lieu, Belébat, que tu sois arresté
La Déesse Fortune à tes veux fauorise,
Sur le point que l'Aurore à sa carriere prise
Ce matin ton Idole à moy s'est presenté.
Tu me disois dolent qu'Amour t'auoit domté,
Qu'il tenoit en ses mains ta premiere franchise,
Que ta foible raison au combat mal aprise
Tout du premier assaut le fort auoit quitté.
S'il est vray, Belébat, il faut que patience,
Confitte dans le miel d'vne douce esperance,
Serue de medecine à tes maux ennuyeux:
Ou bien eslongne toy de ceste amitié neufue,
Ie sçay qu'en t'esloignant (ie le sçay par espreuue)
Tes amitiez s'en vont au lac oblivieux.

v

Au mesme.

IIII.

SOit que le grand Amour te tienne sous sa loy
Dans Paris, l'œil du monde, où tu pris ta naissance:
Sois que tu sois ailleurs sous son obeissance,
N'as tu point quelquefois souuenance de moy?
Belébat, ie te somme auiourd'huy de ta foy,
Cher amy, tu le sçais, tu promis en presence
Du cheualier d'airain, qu'à ton retour en France
I'aurois incontinent des nouuelles de toy.
Depuis ton long despart au Ciel la belle Lune
A par quatre ou cinq fois refait sa corne brune,
Et de toy ie n'oy rien, dont ie meurs de despit.
M'as tu point oublié? non il ne se peut faire:
Mais c'est ce faux Amour, ton cruel aduersaire,
Qui a rauy ton cœur où mon nom feut escrit.

V.

BBelle Padouë, où fleurissent les arts,
Et la Vertu mere de la Noblesse,
Dedans ton sein lon ne void que ieunesse,
Qui pour te voir accourt de toutes parts.
L'vn, qui veut viure à la suitte de Mars,
De bon matin au manege s'adresse,
Puis chez Ianet, & d'vne prompte adresse
Apprent par art le plus grand des hazards.
L'autre, qui suit vne plus seure voye,
A fueilleter Iustinien s'employe,
Et l'autre veut Hippocrate imiter.
L'vn vole au Ciel, & l'autre s'estudie
D'attaindre au Roc de la Philosophie,

Et l'autre apprent l'art de bien disputer.

Sur l'arbre du Sieur de Pingon.

VI.

Les arbres les plus beaux que produise nature
Fletrissent à la fin dessous l'aisle du temps,
Et leur verte beauté ne se voit qu'au prin-temps
Sujette à la rigueur de la morne froidure.
Mais ton arbre, Pingon, ne craint la flesche dure
Du temps, ny du destin, ny la course des ans:
Car sans iamais secher par les Siecles suiuans
Tousiours aux doctes yeux paroistra sa verdure.
Nature, quelle honte! abaisse-moy ces yeux,
Ne te dys desormais la nourrice des Dieux,
Tu ne sçaurois dresser vn tant parfait ouurage,
Qui ne tombe à la fin dessous le temps vainceur:
Et Pingon à planté vn arbre, dont la fleur
Plus fresche paroistra tant plus elle aura d'âge.

Anagramme, Au sieur de Ronsard.

VII.

Ronsard, qui le premier courus toute la Grece,
Rauissant ses tresors dont riche tu te fis
Ornement des François, & le chemin apris,
Qui conduit d'Helicon aux ondes de Permesse.
Tu peus faire parler la lyre chanteresse
De Pindare, & des vers DONNER DE RARE PRIS:
Celebrant les honneurs par tes doctes escris
De Henry ton bon maistre, & sa sœur ta Princesse.
La France, emmiëllée au bruit de ta chanson,
Braue dez ce temps-là d'vn si grand nourrisson,
Ton nom s'est espendu iusqu'au peuple barbare

Qui voit Phœbus entrer & sortir de son lict:
Et l'vniuers auouë, ainsi que ton nom dit,
Que Pierre de Ronsart est ORNE' D'ESPRIT RARE.

A René Brochart, Seigneur de fontaines.

VII.

BRochard, honneur du Clain, nourrisson de la Muse,
Dont les belles vertus m'ont desrobé le cœur,
Tu te pais maintenant de la docte liqueur
Que ta Roche produit, où Permesse est infuse.
Que ie suy desireux du plaisir qui t'amuse!
Passant en mes esprits combien est grand ton heur,
Ce desir croist d'autant que du sort la rigueur
S'oppose à mes desseins, & ce bien me refuse.
Si ne suis-je pourtant priué de tes discours,
Car ie pense t'ouyr relisant tous les iours,
Tes lettres que ie tiens en ta memoire chere.
Ainsi ie me repais d'vn plaisir mensonger,
Semblable à l'Elephant, qui ne pouuant nager,
Se contente à frayer le bord de la riuiere.

ANAGRAMME, AV SIEVR DV VERDIER.

IX.

L'Autre iour que le iour apparoissoit à peine,
Dormant il me sembloit que Phœbus & ses sœurs,
Du Verdier, t'appelloit à gouster les douceurs,
Qui coulent sans tarir de leur belle fontaine.
Clion te dit ainsi: Toy, qui sans perdre haleine
As grimpé sur ce mont auec mille sueurs,
Viens, ô mon cher mignon, viens cueillir de noz fleurs,

Et oublie à iamais la paresseuse plaine.
La vertu t'aillaitta compagnon du berceau,
L'honneur de Dieu dressa tes pas sur ce coupeau,
Heureux qui, comme toy, ce sainct honneur embrasse:
Escoutez, ô mortels, qui cherchez mon Laurier,
Suyuez l'honneur de Dieu, dessur nostre Parnasse
HONNEVR DE DIEV TIRA ANTHOINE DV VERDIER.

SVR LE RETOVR DE PROVENCE DV SEIGNEVR DE LESDIGVIERES, QVAND IL VINT pour donner la bataille de Pontcharra, en Septembre. 1591.

LE Soleil se leuant dissipe la nuict sombre,
Ses larues, ses Demons, son horreur, & son ombre:
De mesmes arriuant, magnanime & vainqueur,
Tu deschasses l'effroy de nos faces blesmies,
Tu fais trembler de peur les troupes ennemies,
Et fais renaistre en nous l'esperance & le cœur.
Rien ne retardera ta fatale entreprise,
La Fortune te suit, le Ciel te fauorise,
L'Isere, que tu vois ondoyante en son cours,
T'offre le large sein de ses riues fertiles,
Le vouloir de son peuple, & les murs de ses Villes,
Et d'vne voix commune implore ton secours.
Aduienne que ta main rende à ceste contrée,
En don perpetuel, la belle vierge Astrée,
Que le peuple retourne en son repos premier!

Plante parmi nos champs le Laurier & l'Oliue,
Guerrier victorieux, si ce bon heur arriue,
Pour nous sera l'Oliue, & pour toy le Laurier.

SVR LE PORTRAIT DE MADAMOY-selle D'Yllins.

Tout ce que Nature a de beau
Lon le peut voir en ceste face:
Mais l'esprit, qui l'âge surpasse,
Ne se peut peindre en vn tableau.

A MADAME VALENTIER PRIEVSE de Mont fleury.

X.

Dauid auoit failly, le Seigneur courroucé
Bransloit desja sur luy les feux de sa vengeance,
Quand, touché d'vn esprit de viue repentence,
Le cœur, la voix, & l'œil au Ciel il a dressé.
Puis, tout couuert de cendre, humble il la commencé
A faire par ces Vers sa longue penitence,
Vers, qui ont sçeu gaigner du Seigneur la clemence,
Et destourner le coup de son foudre eslancé.
A vous i'offre les vers de ce diuin Poëte,
Qui des vos ieunes ans penitence auez faitte,
Les abus & plaisirs du monde refusant,
Et preferant aux biens la vie solitaire,
Vraye espouse de Christ: ie ne pouuoy donc faire
A personne plus digne vn plus digne present.

SVR LES ESSAIS DV SIEVR DE Montagne.

XI.

QVe tu es admirable en ce maſle langage,
Mais plus en ce raiſons qui dorent tes eſcrits!
Capables d'enhardir les plus laſches eſprits
A deffier du Temps l'inconſtance, & l'orage.
Montagne, qui nous peins ta vie & ton courage,
En quelle antique eſchole as-tu ſi bien apris
De l'effroyable mort le glorieux meſpris,
Que tu ſouſtiens ſans peur l'horreur de ſon viſage?
Magnanime Stoïque, en ces braues eſſais,
Tes fideles teſmoins, tu monſtres que tu ſçais
Fouler deſſous les piez le ſoin qui nous deuore.
Les ſiecles à venir chanteront à bon droit,
Montagne par luy meſme enſeigna comme on doit
Et bien dire, & bien viure, & bien mourir encore.

Au ſieur de Pontaimery.

SVR SON POEME DE LA REPRINSE de Montlimart.

XII.

ESprit auantureux, qui deſdaignant les terres
Portes ton vol plus haut que les aſtres ne ſont,
Que beaux ſont tes beaux vers! qui par la France vont
Ietter vn bruit plus grand que le bruit de ſes guerres.
Appollon ne t'apprit ny toy, troupe, qui erres

Au son du Luth mignard sur la cyme d'vn mont,
Jupiter t'anima d'vn feu subtil & prompt,
Et luy mesme a ton aisle attacha ses tonnerres.
A ton premier Soleil tu deuances les vieux,
Desrobant aux suiuants l'espoir de faire mieux,
Et remplissant d'honneur ton nom, & ta patrie.
Heureux, Montelimart, d'auoir de ton malheur,
De ta prise, & reprise vn si braue sonneur!
Quelle ville n'aura de ta fortune enuie?

Au Sieur de Cornu.

XIII.

AInsi que le Danube à la viste carriere
Ne peut estre arresté par l'hyuer froidureux,
Ains grossy de la neige est plus impetueux,
Et roule dans la mer d'vne charge plus fiere:
De mesme tes beaux vers, qui s'en vont en lumiere,
Ne redoutent les dents des Censeurs rigoureux,
Ny que l'hyuer du temps chargé de blancs cheueux,
Puisse oncques retenir leur course prisonniere.
Le petit Dieu d'Isere apparut dessur l'eau,
Ayant le chef couuert de canne & de rouseau,
Quand tu chantois, Cornu, tes flames amoureuses:
Qui braua de ces mots, mon gentil nourrisson
Verra sa lyre egalle à celle, dont le son
Rend du Loir Vandomois les ondes glorieuses.

Au Mesme.
XIII.

TV cherches d'adoucir la rigueur de ta Dame
Par ces mignards soûpirs, enfans de ta douleur,
Tu veux par tant de pleurs esteindre tant d'ardeur,
Qui iour & nuict trauaille & ton cœur & ton ame.
Si la douce pitié la poitrine n'entame
De ta belle Lucrece elle n'a point de cœur:
Si de ton feu cruel ne s'esteint la rigueur
Ce n'est point feu d'Amour c'est infernale flame.
Non, ie tiens qu'elle aura regret de ton tourment,
Et le feu s'esteindra qui te va consumant:
Son visage n'est pas d'vne Dame cruelle.
Et le feu qui te brusle est le flambeau d'Amour:
Mais garde que tes vers n'apparoissent au iour,
Car ils rendroient son ire, & ta flame eternelle.

A Monsieur Baylly, Seigneur de Belle-Combe.
XIIII.

LE cours leger du Temps au pié de laine,
Sans y penser, nous conduit au trespas,
Et cependant nous ne connoisson pas
Qu'il nous faut suiure vn si viel Capitaine.
„ La mort est fin de toute chose humaine,
„ Et seulement ceux qui suiuent les pas
„ De la Vertu ne descendent la bas,
„ Assujettis à sa puissance vaine.
Par ce chemin espineux, & fascheux
Pollux alla luyre entre mille feux;

Dedans le ciel, par ce chemin encore.
Alcide fut aſſis au rang des Dieux,
Par ce chemin la Vertu, qui t'honore,
Comme ces deux te mettra dans les Cieux.

Sur la Fontaine du Sieur de Pobel,
En la Montaigne de Thurin.
XV.

LE criſtal murmurant de ta belle fontaine
Paſſe l'onde Arethuſe, & le braue ruiſſeau,
Qui ondoye en ſerpent ſur le double coupeau,
Pour abreuuer Phœbus & la belle neufuaine.
Pobel, tu ſçauois bien que le deſtin nous meine
Par ſa loy neceſſaire en la nuict du tombeau,
Si deuant que mourir quelque acte grand & beau,
N'affranchit noſtre nom de la Parque inhumaine.
Tu ſçauois bien auſſi qu'vn œuure induſtrieux,
Ne craint du Temps rongeart la morſure cruelle:
Et ceſt pourquoy tu as, d'vn ſoin laborieux,
Conduit par cent canaux la fontaine Pobelle,
Qui, portant ton beau nom dans le Pò flučtueux,
Rendra Pobel viuant d'vne gloire eternelle.

Chloris, à Doris.
XVI.

CEs vers que i'ay receuz de ta Muſe iumelle
Me ſont plus chers, Doris, que les vers de Maron,
Me ſont plus chers que n'eſt le metal de Myron,
L'ouurage de Phidie, ou les portraits d'Apelle.
Ie ne redoute plus que la Parque cruelle,

Qui pousse les Humains dans la nef de Charon,
Me puisse faire voir les riues d'Acheron,
Car i'attends par tes vers vne vie immortelle.
Ie sçay bien que ie n'ay tant d'honneur merité,
Mais tu le feras croyre à la posterité,
Qui benira le iour qu'au monde ie fus née.
Et moy qui du haut Ciel mes louanges oyrray,
D'vn veu perpetuel, ta main ie beniray,
Qui m'a dedans ses vers tant de gloire donnée.

Chloris à Florence qui pleuroit le trespas d'vne sienne fille.

XVII.

IE dormois, & Morphée en songe me monstra
Ie ne sçay quoy de dueil, qui me glaça de crainte:
Puis ie vous aperceuz, Florence, & fuz atteinte
D'vn extreme soucy, qui mon cœur penetra.
Ma fille le sepulchre où ta cendre on mettra
Va garder mes plaisirs (ce disoit vostre plainte)
Ie pleuroy quant & vous, alors que la voix saincte
D'vn ange pitoyable ainsi vous remonstra.
„ Le cours de ceste vie est vn triste voyage,
„ Vne mer inconstante, où lon voit maint orage,
„ Heureux qui sans naufrage arriue dans le port.
„ Ce changement, que fin de la vie on appelle,
„ C'est vn naistre à iamais en la vie eternelle,
Faut-il pour ce bon-heur se plaindre de la mort?

PLAINTE DE PHILLIS,
Sur le trespas de Daphnis.

I'Auoy sçeu le trespas de mon braue Daphnis,
L'honneur de l'vniuers, & la gloire des armes,
Mon cœur estoit remply de soucys infinis,
Ma bouche de soûpirs, ma paupiere de larmes.
Ie ne vouloy plus viure, & le dueil violent
Rendoit mes yeux ternis, & ma face blesmie,
Mon ame, en desespoir son Daphnis appellant,
Vouloit suiure sa fin comme elle fit sa vie.
Desià trois iours s'estoient en regrets consumez,
Et ce fier souuenir de mon amour esteinte
Tenoit de plus de traits mes esprits entamez,
Et tousiours redoubloyt & mes pleurs & ma plainte.
En fin seulette au lict sur la troisieme nuict
I'entreuoy dans ma chambre vne foyble lumiere:
Comme vn Lychne mourant, qui luit, & si ne luit,
Alors que luy deffaut son humeur nourrissiere.
Vne effroyable horreur me saisit aussi-tost,
O Dieux, de quelle peur en sursaut fus-je attainte?
Ie n'ose respirer, ie n'ose dire mot,
Et n'ose ouurir les yeux pour n'accroistre ma crainte.
Ie sens en mesme temps entr'ouurir mon rideau,
Et sens dessus mon front vne main qui me gele,
Ie m'en alloy mourir, quand d'vn soûpir noueau
J'entens & reconnoy, mon Daphnis qui m'appelle.
Phillis, c'est ton Daphnis, ne luy cache tes yeux,
Permets qu'il puisse voir tes larmes appaisées,
Ie te viens dire icy les eternels adieux,

Pour m'en aller apres aux riues Elysées.
A ces mots ie me tourne, ô mon plus doux plaisir,
Est il vray que des morts tu augmentes le nombre?
Ie voulus de mes bras, mais plus de mon desir,
Je voulus l'embrasser, ie n'embrasse qu'vne ombre.
Demeure icy, belle ame, en despit du destin,
C'est toy que i'ayme tant non ta despouille fresle:
La terre & moy deuons partager ce butin,
Elle en aura le corps, & moy l'ame immortelle.
Ou si le Ciel cruel m'en desrobe ma part,
Je ne veux plus reuoir l'Aurore aux doigs de rose,
Ie veux quitter le iour, & veux par mon despart
Faire voir que ma vie en la tienne fut close.

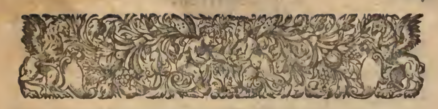
XVIII.

PHillis s'en-va mourir, Phillis desesperée
Ne veut plus viure au monde: elle quitte le iour,
Puis que son cher Daphnis, sa vie, son amour,
De la Parque a senty la sagette acerée.
Ame de mon Daphnis, de la mienne adorée,
Dit ceste pauure Amante, au Ciel tu fais retour,
Et ie respire encore? ô paresseux seiour,
Ne sçauray ie arriuer à ma fin desirée?
Non, Daphnis, ie despars: ma constance, ma foy,
Ta grace, tes vertus m'appellent apres toy,
De te suiure & mourir c'est toute mon enuie.
Nymphes, retirez-vous, Phillis & son Daphnis
D'vn si ferme lien se trouuerent vnis,
Qu'elle suiura sa fin comme elle fit sa vie.

XIX.

Tandis que nous resuons en nos guerres ciuiles,
Et que nostre valeur se perd en nous perdant,
L'Estranger ennemy se fait tousiours plus grand,
Et rend par ses desseins nos forces plus debiles.
Nous voila, nous serons à surmonter faciles,
Si nous ne prenons garde au malheur euident,
Qui s'espendra sur nous: comme vn nouueau torrent,
Ou comme sur vn arbre vn touffeau de chenilles.
Las! cessons desormais de nous entr'egorger,
Françoys, & retranchons l'orgueil de l'Estranger,
Mortellement iuré contre nostre patrie.
Ha! si despuis trente ans qu'en France on s'est battu,
Lon auoit l'Estranger en ses fins combattu,
La France brideroit la Belge, & l'Hesperie.





EPITAPHES.

TOMBEAV D'ANNE D'ANGLVRE BARON DE GIVRY

LIEVTENANT POVR LE ROY AV GOVuernement de Brie, Marefchal de Camp de fes armées, & Maiftre de Camp de la Cauallerie legere de France.

LE filence endormy des nocturnes tenebres
Au fommeil retenoit mes yeux, & mes foucis,
Quand ie veys en fongeant des grands pompes fu-
Et le trifte conuoy d'vn Caualier occis. (nebres,)
Quatre ieunes guerriers au front couuert & pasle
Dedans leur froides mains ferroyent vn noir bandeau,
Et de là fouftenoyent la biere fepulchrale,
Où repofoit le corps, honnorable fardeau.
A l'entour gemiffoyent les troupes amaffées,
Tout ruiffeloit en pleurs, tout raifonnoit de cris,
Les Soldats, qui trainoyent leurs armes renuerfées,
Sembloyent comme de cœur priuez de leurs efprits.
Vn doux ie ne fçay quoy de dueil & de merueille
Se coule dans mon fein, & me glace le cœur,
Ie doute fi ie dors, ie doute fi ie veille:
L'vn bien fort ie defire, & de l'autre i'ay peur.

Ie pense en fin veiller, tant mon ame est troublée,
Et me sembla soudain que la bouche i'ouury.
Qui est mort? quel deffunct pleure ceste assemblée?
Vn page me respond, c'est le braue Gyury.
Giury l'honneur de France, & la terreur d'Espagne,
Le soucy de son Roy, l'espoir de ses amis,
L'ame vnique de Mars, l'amour de sa Compagne,
Le voilà, les destins dans la tombe l'ont mis.
Vn plomb fatal, tiré d'vne ville assiegée
Qui s'opposoit rebelle aux armes de son Roy,
Luy donnant dans la teste, ha la France affligée,
Remply le Ciel de ioye, & son Prince d'esmoy.
Lors ie m'escrie, ô Dieux, vostre feu dure encore?
Que grande est nostre offence, helas! à tous les coups
Du plus beau sang françois la terre se colore,
Tesmoin de nos erreurs, & de vostre courroux.
O Giury, ie te pleure auec autant de larmes
Que tu as fait tomber d'ennemis de tes mains,
Que tu as fait passer au trenchant de tes armes
D'Espagnols, de Lombards, de Vualons, & Germains.
Tu les as moissonnez sur la raze campagne:
Ainsi qu'vn fier torrent par les neiges enflé,
Courant, & bondissant du haut de la montagne,
Verse palis, rempars, maisons, arbres, & blé.
Ta valeur ne fut onc de Fortune trompée,
Elle suyuoit par tout tes desseins genereux,
Nul iamais n'aborda l'esclair de ton espée
Que les enfans yssus de peres malheureux.
Tu monstrois comme il faut les combats entreprendre,
Et ses iours acourcir pour alonger son nom,

Comme

Comme il faut vne place assaillir, ou deffendre,
Vaincre, leuer vn siege, & gaigner le Canon.
La plus grande Cité que l'œil du Ciel regarde
Au seul bruit de ta gloire a veu trembler ses murs,
Tu as cent fois remply d'espouuente sa garde,
Ses fossez d'hommes morts, ses places de clameurs.
Quand d'armes tout couuert, plein d'ire & de menace,
Monté sur vn coursier tu courois à l'estour,
Le Dieu Mars tu semblois: mais descouurant ta face,
Et l'or de tes cheueux, tu ressemblois Amour.
Tes esprits esleuez aux plus hautes pensées
Des astres connoissoient les mouuements diuers,
Scauoyent les actions presentes & passées,
Rien ne leur fut caché qui fut en l'vniuers.
La Vertu dans ton ame auoit fait sa retraitte,
L'honneur dessus ton front, la grace dans tes yeux:
Si parmy les humains se void chose parfaitte,
En toy l'auoyent produit la Nature & les Cieux.
Toy, Vefue, qui languys, comme la Tourterelle,
Pleurant en desespoir la mort de ta moitié,
Ta constance, ta foy, ton amour immortelle
Est digne de louange, & digne de pitié.
Ton Giury, ton desir, ton ame, ta pensée,
Fust cause de ta ioye, ore il cause tes pleurs,
Il rend par son trespas ta liesse eclipsée,
Tu es morte au plaisirs, & viuante aux douleurs.
Tu pleures deux marys, ainsi que Cornelie,
L'egalant en malheurs aussi bien qu'en honneurs,
Tous genereux, & grands, de vaillance accomplie,
Mais eux sont morts vaincus, les tiens sont morts vainqueurs.

O Cieux, où mes regrets comme mes yeux i'esleue,
Qui tenez le destin en vos feux arresté,
Pourquoy n'auez vous d'heur permis à ceste Vefue
Autant que de vertus, de biens, & de beauté?
Mais ce n'est ton destin, Vefue triste & faschée,
Qui t'oste ton espoux, c'est sa propre valeur,
Qui le faisant mourir au haut d'vne tranchée,
Luy acquiert tant de gloire, à toy tant de douleur.
Ainsi dedans le lict ce soucy qui me ronge
Couroit par mes esprits, & le froid par mes os,
Sommeillant agité de cest infauste songe,
Qui m'ostoit le repos au milieu du repos.
L'Aube en fin me reueille, ainsi que ie lamente,
Dieu! qu'il me plaist de voir que ie n'ay que songé,
La noire vision toutesfois me tourmente,
Joyeux que c'est vn songe, & du songe affligé.
Mais tost apres s'accroist l'ennuy qui me deuore,
I'apprens ta mort, Giury, las! ô songes legers.
Vous estes (dis-ie adonc) naissant auec l'Aurore,
Plus souuent que du faux, du vray les messagers.

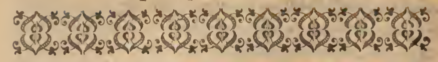
DE BALTAZAR DE SIMIENNE SEIgneur de Gordes.

VOicy doncques la tombe où repose ta cendre,
Gordes, iadis nostre aise, aujourd'huy nostre esmoy:
Toy mourant tout est mort, rien ne reste apres toy
Que larmes qu'il nous faut sur ce marbre respendre.
En la fleur de tes iours la Parque te vint prendre,
Braue, & victorieux tu mourus pour la foy,

Ainsi Gaston de Foix pour l'honneur de son Roy
Mourut victorieux en sa ieunesse tendre.
Que deuiendron-nous plus? le marinier qui pert
L'astre qui sur les flots de conduitte luy sert
N'est point tant estonné que ta triste Patrie,
Qui n'attend qu'vn naufrage auec ce grand mechef.
Mais rien ne se peut perdre auiourd'huy que la nef,
Car sa plus grand richesse est auec toy perie.

DV SIEVR D'AVRIVAL GENTILHOMME Gascon.

D'Aurival, qui repose en ceste tombe enclos,
Quitta, nouueau Memnon, sa natale patrie,
Et pour nous prodigua sa fortune & sa vie,
De l'honneur desireux & de nostre repos.
Ce fust le mesme iour que la dure Atropos,
Gordes, te fit sentir sa rigueur ennemie:
D'Aurival te veyt mort, d'Aurival print enuie
De mourir, & mourant il fit ouyr ces mots.
O Gordes, ta valeur à te suiure m'inuite,
I'auray part au laurier que ta vertu merite,
I'ay receu comme toy le premier coup au flang.
Auancez, compagnons, enuiez nostre gloire,
Vous ne pouuez faillir d'attaindre à la victoire,
Suiuant ce beau chemin marqué de nostre sang.



TOMBEAV DE LAVRENS DE GALLES SEIGNEVR DV MESTRAL.

Aux Seigneurs de la Buyſſe & de Belliers ſes Freres.



Vel eſclat de tonnerre en feux eſtincellant
Verſe, ô Mars, à tes piez vne ſi belle plante?
Quel deſtin tant de maux ſur maux amoncellant
Priue ton camp de gloire, & de fruit noſtre attẽte?

Voylà l'honneur du monde, & la fleur des guerriers,
Ce braue DV MESTRAL, *qu'vn plomb iette par terre:*
Son front qui fuſt couuert de tant de beaux lauriers
Ne s'eſt peu garantir des foudres de la guerre.

L'infernale Enyon, d'ennuys mere & de pleurs,
Alloit troublant la France à ſon Prince rebelle,
Le peuple variable, aueugle à ſes malheurs,
Cherchoit en ſa ruyne vne honte eternelle.

Tout eſtoit plein d'horreur, de meurtres, & de ſang,
La fureur indiſcrette auoit en main les armes,
La Iuſtice, & ſes loix ne tenoient plus de rang,
On n'oyoit que clameurs, on ne voyoit que larmes.

DV MESTRAL *en prudence, & valeur accomply*
Se preſente, & s'oppoſe à ce cruel orage:
Au nom de ſon grand Prince il ſ'arme, tout remply
D'vne haute cholere, & d'vn plus haut courage.

Il court où le peril est le plus apparent,
Porte aux yeux l'espouuente, aux mains la mort certaine:
Du sang des ennemis fait vn rouge torrent,
Inuincible au combat, imployable à la peine.

Ses haineux estonnez par tout le vont fuyant:
Comme les Cerfs legers vn Lion redoutable:
Dans leurs forts retranchez ils se vont estuyant,
Euitant le trespas, non la peur effroyable.

Ceux qui l'osent attendre, ou qu'il peut attraper
Se deffendent en vain d'vne audace superbe,
Il se sentent mourir aussi-tost que frapper:
Les armes & les morts il foule en lieu de l'herbe.

Il combat en tous lieux tousiours braue & vaillant,
Et du joug estranger sa Patrie il preserue:
Mais las! au pié d'vn fort vn matin bataillant,
Il y laisse le iour, la gloire il se reserue.

Son malheur, mais plustost nostre malheur porta,
Que tandis qu'il fait voir à Cremieu sa prouësse,
Vne balle enflamée en vn heure arresta
Le cours de sa victoyre, & l'heur de sa ieunesse.

Il cheut, & dans son sang nostre espoir se noya,
Sa vie & noz plaisirs en l'air s'esuanouïrent:
Nostre dueil tant de cris par la terre enuoya,
Que les plus reculez du monde les ouïrent.

Ceux mesmes qui en guerre estoyent ses ennemis,
Admirant sa vertu qu'ils auoyent redoutée,
Regretterent sa fin, & si lon l'eust permis,
Eussent pour l'entomber sa despouille emportée.

Vous, ses freres aimez, La Buisse, & De Belliers,
Le Ciel d'vn mesme coup à tous trois osta l'ame,
Et si vous-deux viuez, indomtez Caualliers,
Vous fustes r'animez d'ardeur, d'ire, & de flâme.

Des ce iour le repos ne vous à point trouuez,
Voz esprits martiaux des ce iour ne sont calmes:
Et, pour auoir sans fin combattu, vous auez
Plus de playes que d'ans, moins de iours que de palmes.

O dieux! qui nous perdez d'vn courroux furieux,
Qui à la France ostez l'vn de ses trois Horaces,
Tournez vous deuers eux, & à l'vn dans les Cieux,
Aux deux autres çabas faittes part de voz graces.

DE PHILIPPE STROZZE, MARESCHAL DE FRANCE.

Traduction.

TAndis que tu combats la flotte impetueuse
Auec ta seule nef du peuple Iberien,
Tu tombes renuersé d'vne mort glorieuse,
Rougissant de ton sang le flot Neptunien.
Neré te regretta, la troupe Mariniere
Des Nymphes te pleura d'vn pitoyable dueil:
Non pour te voir laisser du Soleil la lumiere,
Ou pour te voir priué de l'honneur du cercueil:
Car, mourant, tu t'acquiers vne gloire immortelle,
Et la mer de tes os sera le grand tombeau:
Sçauroit-on souhaitter vne tombe plus belle
Que de reposer mort de Venus au berceau?

DE IEAN DE BELLIEVRE, SEIGNEVR DE HAVTEFORT, PREMIER PRESIDENT en la Court de Parlement de Dauphiné, Du Latin de Pierre Boissat, Seigneur de Lysieux.

I.

SI tu te sens touché d'vn desireux soucy
De sçauoir quelle cendre en ce marbre est fermée,
Escoute, Viateur, Hautefort gist icy:
Và demander le reste à sa grand renommée.

II.

Fortune, & la Vertu, la Deesse immortelle,
Debattoyent de l'honneur que i'acquis icy bas:
Quand la mort faitte iuge entre leurs vains debats,
Me poussa dans la tombe, & finit leur querelle.

III.

Ma fidelle Compagne, & ma Fille, & mon Gendre,
Et mon Frere ont mes iours de plaisir assouuis:
Maintenant qu'au tombeau mon corps repose en cendre,
Il semble encor passant, qu'en eux-mesmes ie vis.

IIII.

Que la Parque à son gré maintenant me rauisse,
Que mon corps soubz la terre ores aille pourrir,
Car ma belle vertu, ma premiere nourrice,
Mes gestes, & mon nom ne sçauroyent plus mourir.

V.

Si ie n'ay la Iustice en toute ardeur cherie,
Si ie n'ay fait reuoir, par mon sage conseil,
La belle vierge Astrée à ma chere Patrie,
Qu'on me priue à iamais de l'honneur du cercueil.

La Vefue du mesme Seigneur.

SI nous fusmes ensemble en ceste triste vie,
Que ne le sommes nous par les champs Elisez!
O rigoureuse mort, qui nous as diuisez,
Rauissant mon espoux, que ne m'as-tu rauie?
Ta trace, ô mon amy, i'eusse bien-tost suiuie,
N'eust esté que mes yeux de pleurs non espuisez
N'ont encore à mon gré tes cendres arrousez,
Et rendu leur deuoir à ta biere endormie.
Que n'ay-ie mesme choix, & mesme occasion
Que tu receuz, Alceste, en ton amour parfaitte:
Maintenant ie seroy sur les riues de Lethe,
Tesmoignagne asseuré de mon affection:
Tu respirerois l'air, mon espoux, mon Admete,
Mais las! le Ciel s'oppose à ma deuotion.

DE IEAN BEATRIX-ROBERT SEIGNEVR DE BOCQVERON, CONSEILLER du Roy en la mesme Court de Parlement.

TOut ce que la valeur, la foy, l'integrité,
La iuste prud'homie au monde ont merité,
Tout ce qu'on peut donner à l'heureuse memoire
D'vn, qui pour sa Patrie en robbe à combattu,
Tout ce qu'on peut donner aux hommes de vertu,
Qu'on le sacre auiourd'huy sur ceste tombe noyre.
C'est icy, Viateur, où le voyle est caché
D'vn, qui dés sa naissance ardant à recherché
La Iustice qui fut sa chere & douce flame,
Puis, l'ayant retrouuée, à son temple voüa

Le reste de ses ans: Elle, qui l'aduoüa,
De mille autres vertus accompagna son ame.
C'est Iean de Boqueron*, qui fut en son viuant*
Conseiller d'equité, iuste, sage, sçauant:
Qui fut doux, & seuere en sa charge fidelle.
Ferme, rond, & constant il à vescu tousiours:
Ferme, rond, & constant il à finy ses iours.
Est-il plus belle vie, ou mort qui soit plus belle?

DE LAVRANS ALEMAND, SEIGNEVR DE PASQVIERS.

ARreste, Viateur, & baigne de tes larmes
Ceste funebre tombe, où reposent enclos
De Laurans de Pasquiers les cendres & les os,
De Pasquiers ornement, des lettres, & des armes.
Las! ce qui nous restoit de noz derniers allarmes,
Ta rigueur le rauit, enuieuse Atropos,
Au milieu de la paix, au milieu du repos
De ses meilleurs guerriers la France tu desarmes.
C'est Athlete mourut en l'auril de ses ans,
,, Rien de parfait ça bas ne demeure long-temps.
Il fut suyuy des pleurs de toute sa patrie.
,, Heureux celuy qui meurt de châcun regretté,
,, Et qui, sans estre icy longuement arresté,
,, Surgit en sa ieunesse au port de l'autre vie.

De Pierre de Bompar.

BOmpar repose icy, ceste tombe endormie
Serre les nobles os de ce ieune guerrier:
Qui au prix de son sang achepta le laurier
Sur le haut de la breche, où il perdit la vie.
Espris d'vne belle ame, & d'vne belle enuie
A l'assaut il assaut l'ennemy braue & fier,
Il y meurt, & s'estime heureux que tout premier
Il y laisse le iour pour seruir sa Patrie.
Vous, qui lirez ces vers, aprenez comme il faut
Mourir, pour s'honorer d'vn renom grand & haut,
Que l'oublieuse main du temps ne puisse esteindre.
Et dittes, ô Bompar, puis qu'il falloit mourir,
Tu sçeuz si bien mourir, pour l'honneur acquerir,
Qu'à peine encor mourant y pourron-nous atteindre.

D'Alix de Stuart, Dame du Motet.

IE quitte, ô mon espoux, ma despouille mortelle,
Et mes derniers souspirs ie rens entre tes bras,
Mais mon affection, ie ne la quitte pas,
Elle suiura mon ame en la gloire eternelle.
Ces Enfans larmoyans d'vn pitoyable zele,
Soyent gage de l'amour qui nous vnit ça bas,
Et mon cœur, qui te reste apres ce mien trespas,
Soit, de ma chaste foy tesmoignage fidelle,
Onc ie ne t'offençay ie le dis sans regret,
Si i'offençay mon Dieu son pardon est tout prest,
Mon honneur est sans tasche, & ne pouuois attendre.
D'vne si belle vie, vne moins belle mort.
Mon nom rendra peut-estre honorable ma cendre,
A ces mots elle passe, & semble qu'elle dort.

D'HONORE' D'EVRRE, SEIGNEVR DE MARSANE.

Marsane auoit le cours de ses iours accomply,
Desià ses yeux mourans nouoyent dans l'onde noire,
Jà son ame, aspirant à l'immortelle gloire,
Estoit preste à partir de son corps affoibly.
Quand luy, sans s'estonner, de feu diuin remply,
Fait ouyr ces beaux mots, dignes que la memoire,
Les graue dans l'airain, dans le marbre, & l'yuoire,
Et que le Temps qui fuit ne les couure d'oubly.
C'est-fait, il faut laisser ceste mortelle escorce,
Et trancher ce desir, qui trop humain s'efforce
De m'arrester encore en ces terrestres lieux.
A dieu, mes chers amis, ne plaignez que ie meure,
Dieu dans le Ciel m'appelle, & laquelle est meilleure
Ou la gloire du monde, ou la gloire des Cieux?

Pour le Mesme.

Aprochez, mes amis, assistez-moy de grace,
Et m'aydez à passer en bon Chrestien ce pas,
Que ie meure en mon Dieu, & qu'apres ce trespas
Entre les bien-heureux ie puisse trouuer place.
Mon ame est sur ma leure, & jà prompte elle passe,
Mon corps est defailly, mais mon cœur ne l'est pas:
Ains tel qu'il souloit estre aux perilleux combats
Il est tout plein d'ardeur d'asseurance, & d'audace.
Apaisez, Cheuallier, apaisez donc voz pleurs,
Et par vostre douleur n'accroissez mes douleurs,
Apaisez, mes amis, ces sanglots, & ces plaintes,

Et de voz yeux mon ame au Ciel accompagnez:
C'est trop, ne plaignez plus, sinon que vous plaignez
De voir naistre ma ioye, & mes peines esteintes.

DE MERLIN DV FAY DE VILLIERS,
Doctes Iuris-consulte, & Poëte.

CE n'est pas toy, Villiers, qu'vn porphire d'Egypte
Doit rendre memorable à la posterité,
Tes vers, ouurage immense, ont à l'eternité
Assez sur Helicon ta louange descripte.
Tant de doctes discours, qui d'vne belle suitte
Le Magistrat supreme ont souuent enchanté,
Et du peuple ondoyant le reflus arresté
Sont les vrais monumens dignes de ton merite.
Quel client estonné n'a senty ton secours,
Le guidant asseuré par incertains destours:
Comme Typhis parmy les roches Cyanées:
Tu n'euz iamais repos, tes euures le font voir,
Aussi lon verra viure, auecques ton sçauoir,
Vn million de vers, vn million d'années.

PLAINTES FVNEBRES, SVR LA MORT D'ELISE.

A La posterité ie donne ce tableau,
Pour eternel tesmoin, que ceste pierre dure
Cache le voyle heureux d'vne ame saincte, & pure,
En qui le Ciel versa tout ce qu'il eust de beau.

Passant, le mesme iour que le fatal bandeau
Pressa ses yeux ternis sous vne nuict obscure,
La Grace, & la Vertu, pleurant de telle injure,
Vindrent mourir de dueil au bord de son tombeau.
Hymen, qui l'attendoit, veyt ses flames esteintes,
Les Nymphes de douleur furent toutes attaintes,
Tout ruisseloit en pleurs à son triste conuoy:
La terre seulement fut allegre & contente,
Et dit, toutes les fleurs d'Auril ie vous presente,
Puis que i'ay ceste-cy assez i'en ay pour moy.

II.

O Vierge, on ne deuroit pleurer ta despartie,
Car mourant icy bas tu renais dans les Cieux:
Le Soleil fait ainsi, se cachant à nos yeux
Il porte ses rayons en vne autre partie.
Mais il ne m'est possible, ô seul bien de ma vie,
Ie n'ay le cœur de roche, & l'esprit ocieux,
Il est passible, il sent mes ennuis soucieux,
Et mon ame affligée a sa perte sentie.
Tu depars, ó belle ame, & ie demeure icy
Rongé d'aspres regrets, le sort le veut ainsi,
Mais veuille ou non le sort ie ne te veux suruiure.
Ie mourray trop contant, esperant te reuoir,
Amour donne à mon cœur des aisles pour te suiure.
,, Cil qui ne peut mourir a bien peu de pouuoir.

III.

Sepulcre, heureux seiour de si riche despouille,
Reçoy ma iuste plainte, & mes tristes regrets,
Accorde ma priere, ô sepulcre, & permets
Que tes bords bien aimez de mes larmes ie mouille.

Non, ouure moy ton ſein, il faut que ie le fouille,
Pour reuoir ce beau corps qui fut des plus parfaits,
Las! quand tu le receuz Amour briſa ſes traits,
Et la Parque rompit ſa fatale quenouille.
Mon deſir fut eſteint, mon eſpoir fut rompu,
Ainſi qu'vn arbriſſeau par le vent abattu,
Mon cœur ſous tant de maux fut contraint de ſe rendre.
Mais Dieu, que fay-icy? ſepulcre tu reçois
Maintenant mes ſoûpirs, mes larmes, & ma voix,
Puiſſes-tu receuoir tout de meſme ma cendre.

IIII.

Regret, ſeul compagnon de ma triſte penſée,
Viens loger dans mon cœur, d'Amour abandonné,
Que de mille ſoucys ie demeure entourné,
Et que du ſouuenir mon ame ſoit bleſſée.
Puiſſe-ie lamenter ma fortune paſſée
Iuſqu'au dernier ſoûpir à mes iours deſtiné:
Croiſſe de iour en iour mon dueil infortuné,
Et que de cent douleurs ſoit ma vie oppreſſée.
Loin, bien loin, tout repos, toute ioye, & plaiſir,
De rien ſinon de mort ne me vienne deſir,
Et qu'à la fin ie meure ou Madame repoſe.
Las! &, s'il eſt permis tant de bien eſperer,
Que ſous meſme cercueil ie puiſſe demeurer,
Pour me rendre contant il ne faut autre choſe:

V.

Qu'eſtes-vous deuenus, ô roys de ma franchiſe:
Beaux yeux? dont le regard m'auoit blecé le cœur?
Où eſt ceſte clarté, qui d'vne douce ardeur,
Et d'vn ſi beau deſir mon ame auoit eſpriſe?

Las! vous n'estes plus rien : la Parque qui mesprise
La ieunesse, & l'amour, en vostre ieune fleur
Vous a fait espreuuer sa cruelle rigueur,
Et quant & vous ma ioye en ceste tombe a mise.
Adieu donc, ô beaux yeux, pourquoy vous dis-ie adieu?
Non, ie ne veux partir desormais de ce lieu,
Las! mon Dieu, que ie sens de mortelles attaintes!
Ie ne vous verray plus, ô beaux yeux, desormais:
Puissiez vous reposer en eternelle paix,
Et moy trainer ma vie en eternelles plaintes.

VI.

Puisque la Parque fiere, en la fleur de vos iours,
Vous desrobe a mes yeux, yeux que mon cœur adore,
Je veux qu'vn dur regret sans cesse me deuore,
Et veux pleurer tousiours, & soûpirer tousiours.
Fuyez, ô mes plaisirs, que ie traine le cours
De ma vie en quelque antre inconnu de l'Aurore:
I'acheuoy, quand Amour qui me suiuoit encore,
En pleurant, s'approcha pour me donner secours.
Et disoit, si la Parque a ta Dame rauie,
Afin de la reuoir romps le fil de ta vie,
Ta cendre sera mise en mesme monument:
Si ie doy reposer pres du sein de Madame,
Quitte (ce dis-ie adonc) ta despouille, ô mon ame,
Est-il plus belle tombe, ou plus fidelle amant?

VII.

Bien que toute douleur s'allege par le temps,
A ma douleur pourtant le temps ne donne treue,
Regrets, ennuys, soucys font que tousiours ie resue,
Beaux yeux, en vos rayons seuls astres de mes ans.

Et plus ainsi ie resue, & plus helas! ie sens
Dans le sein mon desir, qui vers le Ciel s'esleue,
Et d'autrepart Amour, qui de mes pleurs s'abreue,
Garde encore mon cœur, & se campe au dedans.
Ie fuy par les deserts, aux deserts ie souspire,
Là de mille pensers, beaux yeux, ie vous desire,
Bruslant d'extreme ardeur de vous reuoir encor.
Entre tant de pensers vn seul me reconforte,
Regarde (ce dit-il) où mon aisle me porte,
Tu dois là quelque iour retrouuer ton tresor.

VIII.

Autant que ce printemps nous aporte de fleurs,
Autant celle qui gist enclose en ceste lame,
Riche des dons du Ciel, logeoit dedans son ame
De graces, de beautez, de vertus, & d'honneurs.
Ah! tombeau, le tesmoin de mes aigres douleurs,
Et du poignant regret, qui sans cesse m'entame,
Tu caches dans ton sein mon eternelle flame,
Et dehors tu reçois la glace de mes pleurs.
Arriere, tout confort, qu'vn desespoir me suiue,
Que loin de tout plaisir en tristesse ie viue,
Amour, ô doux Amour, pense à te retirer.
Et vous, mes tristes yeux, puis qu'vne morte amere
A desrobé l'objet qui vous souloit tant plaire,
Soyez tousiours fermez, si ce n'est pour pleurer.

PROSOPOPE'E.

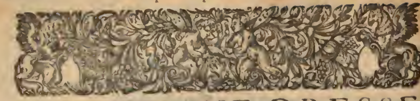
BIen que la prompte main de la Parque ennemie
Au printemps de mes iours me desrobe la vie
Rien ne me deult pourtant si ce n'est vostre dueil:
Bien-heureuse est ma fin, par elle sous la lame
En repos est mon corps, & dans le ciel mon ame,
Deuez vous donc gemir autour de mon cercueil?
Eslongnez loin de vous le regret qui vous blesse,
Ma mere, & ne pleurez que si tost je vous laisse,
Au Ciel non en la terre il nous faut aspirer.
Les troubles & malheurs dont la terre est si pleine
Ont fait, que i'ay voulu d'vne fuitte soudaine,
Comme vn qui voit l'orage, au port me retirer.

PERPETVI MOERORIS
MONIMENTVM.

CHara tuo nymphæ cineri dant Syluia flores,
At tibi do lachrymas pignus amoris amans.

Pour la Mesme.

DEs Nymphes la bande immortelle
A ta cendre donne des fleurs:
Et moy je te donne mes pleurs,
Gage de mon amour fidelle.



CENOTAPHE DRESSE' PAR TYNDARE, A LEANDRE SON FRERE.

VN soir du mois d'Auril, que la Lune argentée
De son frere n'auoit sa lumiere empruntée,
Que les astres dorez, claires lampes des Cieux,
Sous vn nuâge espaix se çachoient à noz yeux:
Ainsi qu'vn doux sommeil couloit sur ma paupiere
Charmant de mes ennuys la tempeste meurtriere,
Parmy la sombre horreur, & le silence noir,
Il me sembla d'ouyr, il me sembla de voir
L'ombre de mon Leandre en longs soûpirs dolente,
Qui trois fois m'appella d'vne voix casse & lente.
Cher regret de ma vie, & mon plus doux soucy,
Tyndare qui m'aymois, & que i'aymois aussi,
Voicy de ton Leandre & l'image, & les restes
Qui n'ont esté rauis par les ondes funestes.
I'ay vescu, iay parfait le cours infortuné
Que les astres auoyent à mes ans destiné:
Et leur loy necessaire, à mon dam trop cruelle,
M'a fait laisser dans l'eau mon escorce mortelle:
Mesme au point de ma fin l'ame auecques le corps
S'esteignoit, sans Venus qui la tira dehors.
Secourable Venus par ta faueur connuë,
Si le corps est perdu, l'ame n'est pas perduë.

Comme vn caſſé Nauire, à qui l'ire des vents,
Et les eſcueils cachez, & les flots s'eſleuants,
Rompant & poupe & prouë, & tymon & cordage,
Ont rauy ſon Typhis perdu parmy l'orage:
Mon corps de moy priué, plein deſcumes, ondeux,
Au nez demy mangé, piteuſement hydeux,
Erre deçà delà, vacille, vagabonde,
Et malheureux iouët ſe tourne au gré de l'onde.
Le iour que mon deuoir, & ma promiſe foy
Me fit d'vn long adieu prendre congé de toy
Ie preſageoy deſià, par mon triſte langage
Le malheur qui ſuiuoit mon infauſte voyage.
Ie m'en-voy (ce diſoy-ie) où le peril eſt grand,
„ Mais la fortune aſſiſte à qui haut entreprend.
Si, deſployant ma voyle en mer tant incertaine,
Le naufrage publique eſt guerdon de ma peine,
C'eſt tout vn, ocieux icy ie ne ſuis né,
Vn cœur ardant & chaud du ciel me fut donné.
Aux enſeignes de Mars mon ame eſt appellée.
Qui connoiſtroit ton nom, ô grand filz de Pelée,
L'aſſeurance des Grecs, la terreur des Troyens,
Et le plus beau ſubjet des ſiecles anciens,
Si ton ame guerriere aux combats touſiours prompte
Des larmes de Thetis euſt voulu faire compte?
Et vous, enfans des Dieux, qui, pour viure en tout temps,
Sous les hauts murs de Troye auez finy voz ans,
Toy, les pleurs de ta mere, & l'honneur de l'Indie,
Memnon, de qui la gloire eſt encores en vie,
Et toy ieune heritier du ſceptre Lycien,
Sarpedon, à battu du dard Menetien,

Qui donnant à Pluton les iours de ta ieunesse
Des siecles as vaincu l'oublieuse vieillesse.
Que vous fustes heureux en mourant d'acquerir
Vn renom glorieux qui ne doit point mourir!
O vous, qui deuidez ma trame blanche ou noyre,
Donnez moy moins de iours, donnez moy plus de gloire:
De tous mes beaux desirs c'est le plus beau desir,
De tous mes doux plaisirs c'est le plus doux plaisir.
Pourueu que le laurier parmy le cypres tombe
Des mains de mes amis desur ma froide tombe,
Mon ame trop contante en cest autre se-iour
Ne regrettera plus la lumiere du iour.
Las! je disois ainsi: mais le sort, qui mesprise
Des hommes les desseins, rompit mon entreprise:
Il rauit ma ieunesse, & ne me donne pas
Le temps, ny le loisir d'honnorer mon trespas:
Il me fait deualer sous les Royaumes sombres,
Ombre sans nom, sans gloire, en la tourbe des ombres,
Où le fier desespoir me suit, & me poursuit,
Non pour me voir si tost en l'eternelle nuit,
,, Car vn long âge n'est aux soldats desirable:
Ains pour n'auoir loisir de rendre memorable
Maint trait de ma valeur, & laisser suruiuans
Les actes de ma vie aux postumes suiuans.
Ce soucy, qui iamais ses assaux ne termine,
Me va desesperer, aux pieds de Proserpine.
Mais quoy? c'est la rigueur de la fatale loy,
Que le Ciel trop seuere establit dessur moy.
Ciel, qui vas ordonnant tant de regles certaines,
Qu'on ne peut alterer, aux naissances humaine,

Pourquoy ne fuz-ie occis aux campagnes d'Yury
Par la main de Biron, ou du braue Giury,
Ou de quelque autre Hector, ou de quelque autre Achille?
Deuoy-ie donc mourir comme vn Berger seruile
Inconnu, sans renom, parmy les champs errant,
Qui se noye en passant le desbord d'vn torrent?
Las! si tu as la nuict de ma vie auancée,
Pourquoy n'as-tu d'honneur ma fin recompensée?
Chere fleur d'Apollon, mon Tyndare, ie suis
Encore apres la mort suiuy de ces ennuis,
Et rien ne peut guarir vne si dure attainte
Que le doux souuenir de nostre amitié saincte:
Le nom de ton Leandre en ton cœur adoré
Du lac obliuieux peut estre retiré,
Et voler immortel par les bouches estranges,
Si dans tes doctes vers de la mort tu le vanges,
Dans tes vers, qui du temps rompant l'obscurité,
Le rendront perdurable auec l'eternité.
Donc par ce neu, qui ferme à nos ames vnies,
Par ton esprit remply de graces infinies,
Qui te fait admirer à tous autres esprits,
Par ce bel œil qui tient ton cœur d'ardeur espris,
Par la foy, par l'amour, par le sang qui nous lie,
Par ce cœur qui iamais ses amitiez n'oublie,
Par l'horreur du malheur qui me iette là bas,
Par le dueil qui ton ame afflige à mon trespas,
Par les Dieux courroucez, par les destins contraires,
Et par le fier Pluton Roy des ombres legeres,
Par ce fleuue retors qu'il me faut traictter,
Par ce seul bien qui peut ceste ombre contenter,

Par le beau iour du Ciel aux humains agreable,
Par nostre geniteur & son nom venerable,
Par la terre, & le Ciel, & par tous ses flambeaux,
Et bref par ton Leandre abismé sous les eaux,
Que tu ne verras plus, ne laisse pas descendre
Sous les flots Letheans le nom de ton Leandre.
Ains, d'vn vers qui ne soit par les siecles vaincu,
Raconte à tes nepueux qu'autrefois i'ay vescu
De l'honneur desireux, que ie n'euz onc enuie
Des biens amoncelez tyrans de ceste vie.
Et, tandis que i'attens que mon corps retiré
Hors du torrent reçoyue vn sepulcre asseuré,
Dresse moy, ie te prie, vne demeure vaine,
Afin, mon cher amy, que ie passe sans peine
Les portes de Pluton, & d'Acheron les bords,
Sans estre reietté des Idoles des morts,
Et du triste Nocher faute de sepulture:
Ainsi que Leucaspis, Oronte, ou Palinure.
Adiouste encor Tyndare a mes dolentes sœurs
Quelles ne mouillent plus leur sein de tant de pleurs,
Sages par le malheur des sœurs Phaëtontides,
Et des filles d'Atlas, des Hyades humides,
Qui leurs freres pleurant, par miracles nouueaux,
Se veyrent transformer en arbres, en flambeaux.
Filles, si quelque force ont mes iustes prieres,
Ie vous prie accordez mes parolles dernieres,
Essuyez ces beaux yeux, appaisez vos douleurs,
Et d'vn autre malheur n'augmentez mes malheurs.
Ie le sçay, ceste amour que vous m'auez portée
Si tost d'vn long oubly ne peut estre emportée.

Mais dequoy sert le dueil sinon d'affliction?
Puis qu'il est sans remede il soit sans paßion.
Oubliez moy plustost, faittes (s'il se peut faire)
Que vous ne pensiez plus que ie fuz vostre frere;
Las! & s'il ne se peut, aduienne qu'vn soûpir
Puisse en cest accident vostre plainte assoûpir.
Et toy chere beauté, ma ioye & ma trissesse,
En qui ie reconnuz VNE GRANDE SAGESSE,
En qui le grand Amour, la Nature, & les Cieux
Ont ensemble assemblé leurs tresors precieux,
Royne de mille amants, mais royne de mon ame,
Dont l'œil toucha mon œil d'vne si belle flame,
Que despouillé de vie, & despouillé de corps
Je la porte viuante aux tenebres des morts.
Pardonne, ô mon desir, en l'ennuy qui t'oppresse,
Aux liens de mon cœur à ceste blonde tresse,
Cesse de soûpirer ton Leandre noyé,
Et d'vn triste regret iusqu'au Ciel enuoyé
N'importune les Dieux des accents de ta plainte.
Leur rigueur fait cesser de nostre amitié sainte
La cause, non l'effet, car s'il reste de moy
Quelque chose au trespas, c'est ma durable foy.
Au fort de l'accident qui me priua de vie,
I'appellay, mais en vain, ton beau nom, ô Syluie,
Syluie à mon secours quatre fois i'appellay,
Mais las! en t'appellant mainte onde i'aualay:
Ce fut quelqu'vn des Dieux, touché de ialousie.
Qui dolent que ton ame eut mon ame choisie
Pour sujet de sa grace, enuieux de mon bien,
Fit mourir mon espoir pour donner vie au sien.

Mais, ô ma douce amour, si de toy ie m'absente
Fay qu'vn long souuenir sans fin me represente
Aux yeux de ta pensée, & tousiours deuant toy
Rappelle ton Leandre & sa constante foy.
Chere, Syluie, adieu, les dures destinées
De mes iours accourcis accroissent tes années.
Si de te donner crainte en crainte ie n'estois
Tu prendrois les adieux de ma mourante voix,
Mais pour moy mon Tyndare, à qui ie me retire,
Sans frayeur mes regrets non sans pleurs t'ira dire.
Or adieu, mon Tyndare, & adieu Cyparis,
De Minerue, d'Astrée, & des sœurs fauoris,
Puisque la prompte main de la Parque a rauie
Au milieu de son cours ma peu durable vie,
Freres, viuez en paix, renouuellez encor'
La parfaitte amitié de Pollux & Castor:
Ainsi le Ciel benin de main ouuerte & large
Mille felicitez sur vos maisons descharge:
Ainsi le temps, qui peut toute chose effacer,
Ne degraue mon nom de vostre doux penser,
Adieu donc, mon Tyndare, attendant sepulture
Desolé ie m'en-vays errer à l'auanture.
Comme vn esclair, Leandre à ces mots disparoit,
Mon iugement se trouble, & mon œil ne se croit,
La nuict, l'obscurité, l'effroy, l'ombre aperceuë,
Le silence, l'ennuy, la voix bien reconnuë
Me desrobent le sens: ie regarde & ne voy,
I'escoute & n'enten rien que le silence coy.
Mais reprenant en fin & l'esprit & l'haleine,
Où t'en vas-tu, belle ame, en ta fuitte soudaine?

(Dis-

(Dis-ie d'vn long ſoûpir) retourne, parle icy
A ton pauure Tyndare accablé de ſoucy.
Las! quelle Deité de pitié non touchée
De mes yeux, de mes mains t'a ſi toſt arrachée?
Ne t'en-uole ſi toſt: me voudrois-tu laiſſer?
Non, permets que trois fois ie te puiſſe embraſſer.
Las! ie t'appelle en vain: mais icy ie te iure
Par tout ce dont ton ame en partant me conjure,
Que ſi contre les ans le Ciel deffend mes vers,
Je ſemeray ton nom par ce grand Vniuers,
Et tant que mes eſcrits auront d'ame & de vie
Nul iour n'effacera Leandre ny Syluie:
Ainſi ie le promets, Muſes, qui m'entendez
De mes ſaintes faueurs à mes yeux accordez.
Las! ore qu'au Printemps l'ardeur d'amour allume
Toute choſe qui vit plus fort que de couſtume,
Pour rendre leur deſir de plaiſir aſſouuy
Les Naïdes Leandre en leur ſein t'ont rauy:
Ainſi pour contenter Naïs ces amours folles
Rendoit les iouuenceaux par herbes & parolles
En poiſſons transformez: ainſi le fils aimé
De Mercure & Venus dans l'eau fut abiſmé
Par l'orde Salmacis: ainſi ce feu qui bruſle
Fit autrefois rauir Hylas mignon d'Hercule,
Qui pour luy ne ietta tant de cris & de pleurs.
Que tu nous cauſeras d'ennuys & de douleurs.
Ce ne fut pas l'amour de ſa figure vaine
Qui fit perdre Narciſſe au bord d'vne fontaine,
Ains ces Nymphes, bruſlant du deſir d'aſſouuir
Leur cupide chaleur, le voulurent rauir.

Nymphes, qui recelez, vos cauernes profondes
Sous le marbre glissant des malheureuses ondes,
Rendez moy mon Leandre, ou d'vn vers despité
Ie publiray par tout vostre impudicité.
O nuict au manteau noir, depesche ta carriere,
Appelle du Soleil la belle auant-courriere:
Mais non, pour tesmoigner la douleur qui me suit,
Ie feray cest office en l'obscur de la nuict,
Page, sus leue toy, ces trois flambeaux auiue,
Allon d'vn pié leger dessus la froide riue
D'Isere au viste cours, auant que le Soleil
Aux hommes iournaliers anonce le reueil.
A ces mots, hors du lict le triste dueil me iette,
Et aux derniers deuoirs en pleurant ie m'apreste:
Je cours au bord d'Isere, en cest endroit enclos
Où le Drac turbulent pert son nom & ses flots.
Là, iettant vers le Ciel & ma plainte & ma veuë,
Mon ame de conseil, non d'ennuys, depourueuë,
Blasme les fiers destins, &, d'vn soûpir cuisant,
Des Dieux trop rigoureux l'ordonnance accusant,
Elle les nomme autheurs du regret qui la ronge.
Trois fois nud dans les eaux d'Isere ie me plonge,
Abluant, expiant tous mes defaux cachez,
Dont les fautifs humains peuuent estre entaschez.
Puis de gasons herbuz meslez d'argile espesse
En l'honneur de Leandre vne tombe ie dresse,
Jmaginaire, vaine, où rien n'est enfermé
Que le soin qui mon sein a de traits entamé.
Par neuf fois ie l'entourne, & d'vne face blesme,
D'vn œil mouillé de pleurs, ie rends l'office extreme,

Ie dy les derniers mots. Leandre, où que tu ſois
En paiſible repos ceſte tombe reçois.
Ce ſang i'eſpens autour de ta demeure vaine,
Pour t'oſter de langueur, de longueur, & de peine:
L'imployable Nocher, qui de ſon auiron
Bien loin fait reculer des riues d'Acheron
Les ames dont les corps n'ont point de ſepulture,
Ne te refuſera maintenant ſa voitture.
Tu verras chez Pluton des champs où le Soleil
Et ſon iour eternel ne ſe panche au ſommeil:
Là ſont les bienheureux, la tu nous vas attendre.
Appellez, ô mes vers, appellez mon Leandre.
Vous terreur de la nuict, fiers & malins eſprits,
Hecates, qui le peuple effroyez de vos cris,
Vous blancs & noirs Demons, vous larues, vous Bacchantes,
Vous Lycaons hydeux, vous ſorcieres errantes,
Parmy l'eſpeſſe horreur d'vn nuage obſcurcy,
Fuyez ce lieu ſacré, retirez-vous d'icy:
Ces cierges, & ce ſel, ceſt autel que ie dreſſe
Vous facent autre-part deſormais prendre adreſſe:
Vous Corbeaux, vous Hyboux, mal-encontreux oyſeaux,
Preſages aſſeurez, mais preſages de maux,
Ne volez plus icy, ailleurs allez vous rendre.
Appellez, ô mes vers, appellez mon Leandre.
Mais vo⁹, Nymphes des bois, vous Muſes aux beaux yeux,
Vous, Satyres, vous, Pans, vous, Phœbus gracieux,
Aſſiſtez ie vous prie à ce piteux office:
Calliope autrefois fut la chere nourrice
Du deſaſtré Leandre, & les monts, & les bois,
O Diane, ont connu de ſes chiens les abois:

Venez, troupeau diuin, venez, ô belles Fées,
Oubliez vostre bal, laissez les vertes prées,
Et de soûpirs ardants, & de larmes aussi
Accompagnez le dueil qui me retient icy,
Et faittes vos regrets au plus haut Ciel entendre.
Appellez, ô mes vers, appellez mon Leandre.

Et toy, belle Cypris, aux yeux doux & rians,
Qui te rendis captiue à ses yeux attrayans,
Qui de leur viue ardeur eus l'ame plus esprise,
Que lors que tu suyuois sur Ide ton Anchise:
Que deuindrent tes yeux voyant ses yeux ternis?
Ne reprins-tu le dueil, & les pleurs d'Adonis,
Detestant la rigueur du destin qui te blesse,
Qui viure ne le laisse, ou mourir ne te laisse?
Quels tourments t'affligeoient, quand de ta main sauuant
L'ame, qui s'estaignoit dessous le flot mouuant,
Tu la veys à regret d'vn si beau corps deprendre?
Pleure, ô belle Cypris, pleure ton cher Leandre.

Petits Amours volans, petits Rys, petits jeux,
Qui logiez dans son cœur, ainçoys dedans ses yeux,
Pourquoy laissastes-vous perir vostre demeure?
Venez, troupe mignarde, & ore que ie pleure
Leandre, vostre amour, Leandre mon soucy,
Accourez, apportez mille roses icy,
Mille lys, mille œillets, de Cythere & de Gnide,
Et les versez autour de ceste tombe vuide:
Puis, vous estant de dueil en larmes escoulez,
Quittez la terre indigne, & au Ciel reuolez,
Mais auant que partir ne faillez à me prendre.
Pleurez, petits Amours, pleurez vostre Leandre.

Si iamais ame braue icy bas se monstra,
Si iamais ame belle vn beau corps rencontra,
Qui portast dans le cœur, qui portast sur la face
De Mars, & de Venus la valeur & la grace,
Le Ciel en fit la preuue en Leandre parfait:
Mais son auare main trop soudain l'a deffait.
Comme vn lys qui paroist en la saison nouuelle
L'honneur d'vn beau Iardin, l'amour d'vne pucelle
De la pluye agraué bien souuent tombe à bas:
Leandre, ainsi le flot de cruel trespas
Abat mille vertus de ta ieunesse tendre,
Pleurez, mes tristes vers, pleurez vostre Leandre.
Iupiter loin-voyant, qui ses biens nous despart,
Volontiers en vn seul n'en iette qu'vne part:
A l'vn la force il donne, à l'autre le courage
De combattre & mourir au martial orage,
L'autre il rend sur l'arene vn Athlete indomté,
L'vn surpasse en moyens, l'autre excelle en beauté,
A cestuy dans la bouche il verse l'eloquence,
Et dans le sein de l'autre il loge la prudence:
Mais, ô belle ame, en toy se trouuerent vnis
De ce grand Iupiter tous les dons infinis
Qui du thresor des Cieux icy peuuent descendre.
Adieu pour tout iamais, adieu, mon cher Leandre.
Soit que le iour se monstre, ou qu'il se courbe au soir,
Iamais plus ie n'auray ce bien de te reuoir,
Mes plaisirs sont passez par ceste dure absence,
En perdant leur Leandre ils perdent leur essence,
Icy de mes desirs, icy de mes desseins,
Icy de tant d'espoirs dont les hommes sont pleins,

Icy ie me despouille, & si voudrois encore
Iamais plus ne reuoir les roses de l'Aurore,
Mais les ingrats destins que fleschir ie ne puis
Ne veulent retrencher ma vie & mes ennuys,
Contre leur dure loy ie ne puis entreprendre.
Adieu pour tout iamais, adieu, mon cher Leandre.
Las! ie deuroy mourir! aussi bien ie ne suis
Que l'objet des malheurs, & sujet des ennuys:
La Fortune contraire à toute heure m'oppresse,
Aueugle elle me voit, me sagette, me blesse,
Ne me manque iamais, m'atteint en tous endrets
Monstrant auoir pour moy autant d'yeux que de traits.
Ie ne fay que pleurer, & mes yeux deux fontaines
Ne peuuent egaller leurs larmes à mes peines.
Si lon mouroit de dueil de dueil ie seroy mort,
O bien-heureux esprit, passant à l'autre bord
Ne permets qu'en l'Oubly ton Tyndare se noye,
Adieu pour tout iamais, mon Leandre, & ma ioye.

EPITAPHE DE SOLYMAN.

QVand ie me vey priué par le grand Godefroy,
Chef des soldats Croisez, de ma riche coronne,
Espris d'vn cœur ardant, qui de rage bouillonne,
Ie vins en Palestine au secours de la foy.
Fortune deschargea tous ses traits contre moy,
Meyt mes soldats en fuitte, en peril ma personne,
Me veyt tourner le dos: mais pourtant, ô felonne,
Tu ne me veys encore accablé dessous toy.

Tousiours plus desireux de vanger tant d'iniures,
Fust en plein iour, ou fut sous les ombres obscures,
Ie rompoy le repos aux François ennemis.
En fin le iour qui veyt les forces de l'Asie
Se perdre auec Mahon, aux enfers ie fus mis
Suruiure ne pouuant ma mourante Patrie.

AV SIEVR DE BRACH, SVR LES VERS FVNEBRES FAICTS POVR LE TRESPAS de son Aymée.



Eritables soûpirs enfans de l'amour saincte,
Et freres du regret, que de Brach porte au cœur,
Nul autre ne sçauroit egaller vostre plaincte:
Mais vous n'estes pourtãt egaux à sa douleur.

A ces poignans soucys vous ne pouuez ataindre,
Car ils sont infinis, & vous ne l'estes pas.
„ *Vn dueil leger se monstre, il sçait parler, & plaindre:*
„ *Mais s'il est grand il ferme à la plainte le pas.*

La nuict qui vint oster le iour à son Aymée,
Rendit de tant d'ennuis ses pensers affligez,
Qu'aux plus pressez de vous fust la porte fermée,
Ainsi que ses esprits vous fustes assiegez.

Depuis ce noir moment ſon ame en pleurs ſe noye,
Et ſes plus doux plaiſirs ſe ſont tournez en fiel,
Son œil perdant ça bas ſon object, & ſa joye,
Ne regarde plus rien qu'vne tombe, ou le Ciel.

Phœbus en vain pour luy fait & refait ſa ronde,
Aux tenebres des morts il cherche d'arriuer,
Pour luy ne croiſſent pas les fleurs, & fruits du monde,
Il ne reconnoiſt plus des ſaiſons que l'hyuer.

Il pleure, il plaint: & plaint ſans voix, & ſans parolle,
Ce languiſſant ſilence eſmeut tout à pitié,
C'eſt vn corps qui ſe meurt, vne ame qui ſ'en-volle,
Auſſi auecq' Aymée il mourut à moytié.

Si rien ſon ame arreſte en ſon ſein renfermée,
Ce n'eſt vn vain deſir de voir encor le jour,
C'eſt pour ſacrer des vers au nom de ſon Aymée,
Eternel monument d'vne immortelle amour.

Comme Antimaque, il donne à ſa morte Compaigne
Des courriers qui ſon nom portent par l'Vniuers,
Ces ruyſſeaux de ſes yeux, ces larmes, dont il baigne
Tant de doctes cayers, ſe transforment en vers.

Si le dueil exceſſif la plainte luy deſrobe,
Il luy laiſſe les vers qui chantent ſes douleurs,
Plus heureux en cella que la triſte Niobe,
A qui le dueil cruel ne laiſſe que des pleurs.

DE

DE LOVYS DE REVOL

CONSEILLER ET SECRETAIRE D'ESTAT.



Trop cruel destin, qui le repos nous ostes,
Et vas poussant la France en tant & tant de flots,
Au plus fort du peril tu rauis ses pilotes,
Pour la priuer d'espoir ainsi que de repos.

Voyla ce grand Reuol, qu'en larmes je regrette,
Il auoit dans l'esprit, il auoit dans le cœur,
Le sçauoir, le desir d'apaiser la tempeste,
Tu le priues de vie, & nous de ce bon-heur.

Toy, qui auois dans toy l'ame prudente & forte,
Du sage Athenien, & du constant Romain,
Imployable Reuol, si la vague t'emporte,
Et si tu meurs: tu meurs l'auiron dans la main.

Que tu as bien vescu: parmy le grand orage
Des peuples sousleuez tu n'as iamais bransle,
Aussi ta suffisance, & ta foy non volage
T'auoient aux grands secrets de ton Prince appellé.

Tu ne t'es esleué d'vne ardeur importune,
Ainçois tu rejettois les honneurs meritez,
A tes seules vertus, & non à la Fortune,
Tu dois tout le bon-heur de tes prosperitez.

Vous,qui d'ambition remplissez vostre voyle,
Et courez de la Court la tempesteuse mer,
Ne suiuez plus ce vent: elisez ceste estoyle,
Qui la prendra pour guide il ne peut abysmer.

OEVVRES CHRESTIENNES.

OR c'est assez couru sur la mer de ce monde,
Au peril asseuré d'vne eternelle mort:
C'est assez nauigé sans aprocher du port,
C'est trop flotté, mon ame, en ceste mer profonde.
Seigneur,en qui mon bien & mon espoir se fonde
Pousse, ie te supply,ma nef caßée à bord,
Sers moy d'astre,de guide,& de Phare, & de Nort
Afin que ie ne reste abismé dedans l'onde.
Les appas trop humains helas! m'ont abusé,
Il m'ont bandé les yeux,& comme peu rusé,
M'ont fait aux voluptez abandonner la place.
Ore ie me repen des pechez que i'ay faits,
Te suppliant,Seigneur,d'effacer mes forfaits,
Les lauer dans ton sang,& me donner ta grace.

II.

Change,je te supplie,en eternelle paix
Ma guerre,ô Tout-puissant,chasse l'obscure nuë
Dont le bandeau noircy vient offusquer ma veuë,
Afin que je te voye au Ciel pour tout jamais.
Toy Dieu,tout bon,tout sainct,ô Seigneur,toy,qui fais
Grace à qui t'en requiert, voy mon ame abattuë
Souz les piez du peché,voys comme elle est vaincuë,
Descharge la,Seigneur,d'vn si d'angereux faix.

Sauuerain Createur, bien qu'il faille en peu d'heure
Que mon ame ſ'en-fuye, & que jeune je meure,
Si je meurs en ta grace, ô qu'allegre je meurs!
J'abandonne ioyeux du monde l'inconſtance,
Et à toy je retourne, à toy mon eſperance,
Change doncques, ô pere, en plaiſir mes douleurs.

III.

Le Soleil diſparoit, & mes yeux ſe terniſſent,
J'ay plus que n'a la mer au cerueau de reflus,
Mes membres deuenus impotens, & perclus,
Forcez de la douleur lentement ſ'affoybliſſent.
Mille feux violens dedans mes os ſe gliſſent,
Mon ſang eſt tout bruſlé, le poux ne me bat plus,
Que ne ſuy-je deſia dans le tombeau reclus
Pour auoir le repos dont les ombres ioüiſſent?
Helas! tens moy la main, ſecourable Atropos,
Fay que par ton moyen i'atteigne à ce repos,
Que je n'ay peu trouuer tant que je fus ſur terre.
Mes veux ſont accordez: je ſens que je m'en-voy,
Le mal ne combat plus, heureux moy, qui reçoy
Vne eternelle paix d'vne ſi briefue guerre.

DEVX SONETS TRADVITS POVR ESSAY DE L'ANTHOLOGIE SACRÉE, DE IACQVES DE Billy, Abbé de sainct Michel en l'Her.

IIII.

I'En veys vn, qui, plongé dans la bourbe mondaine,
Foisonnoit à souhait en biens delicieux,
Et fol portoit au Ciel le front audacieux,
Comme vn Cedre esleué, sur la croupe Lybaine.
Il mesprisoit du Ciel la richesse certaine,
Du grand Dieu tout puissant il estoit oublieux,
Yure de ses plaisirs, seulement soucieux
Des sales voluptez dont sa vie estoit plaine.
Mais, ô penser aueugle, helas! combien est vain,
Peu stable, & asseuré tout ce qui est humain!
A peine euz-je passé, quand retournant la veuë,
Ie vey celluy qui fut si superbe & hautain
S'en aller en fumée, en moin d'vn tourne-main,
Et quant-& luy sa gloire au vent estre perdue.

V.

SAül troublé d'esprit voyant ses ennemis,
Voyant leurs estendars, & tant d'armes reluyre,
Tremblant de peur, adieu sa priere soûpire,
Et son benin secours implore, humble & sous-mis.
Mais aussi-tost qu'il n'oit les oracles amis,
Que du premier abord il n'a ce qu'il desire,
Aussi-tost il les quitte, au Demon se retire,
Et tente malheureux son conseil non permis.

Tel eſt cil, qui, voyant que le malheur le preſſe,
Au grand Dieu des viuans ſes prieres adreſſe,
Et charge les autels de mille veux rendus.
Mais ſi tout auſſi-toſt que ſon offrande eſt faitte
Dieu d'vne prompte main n'accorde ſa requeſte,
Auſſi-toſt il recourt aux ſecours deffendus.

ODE.

POurquoy d'vne ambition folle
Vay-ie ſuiuant
L'eſperance, qui vole vole,
Comme le vent?
Et tandis ſans retour mes plus beaux ans s'eſcoulent,
Comme les eaux du Rhin, qui dans la mer ſe roulent.
O Deſir, chaud & temeraire,
Qui ſans propos
Es le plus cruel aduerſaire
De mon repos,
Ceſſe de m'abuſer, n'eſleue plus tes aiſles,
Si ce n'eſt pour attaindre aux choſes eternelles.
Le Nocher qui court de l'Indie
Les riches bords,
Qui verſe dans la mer d'Adrie
Tant de treſors,
Qui ſuit les ports d'Anuers, de Seuille, & Marſeille
A ſon ayſe iamais vne heure ne ſommeille.
Le ſoin, la peur le iette & preſſe,
D'vn viſte pas,
Aux eſpines de la vielleſſe,
Puis au treſpas:

Et son or amassé, qu'oncques il ne possede,
Contre la noyre mort n'apporte aucun remede.
Et toy, conuoiteux Alexandre,
Qui te plaignois
Qu'il n'y eut qu'vn seul monde à rendre
Dessouz tes loix,
Tu as l'onde Granique à force surmontée:
Mais trois gouttes de Stix ont ta vie arrestée.
Loin, loin, vanitez piperesses,
Loin de mon cœur,
Je fuy voz trompeuses caresses
D'vn pié mocqueur,
I'ay ceste loy moy-mesme en mes esprits escritte
Que voz charmes m'ont pris que voz charmes je quitte.
Iupiter autheur des tempestes,
Fay sans mercy
Gresler sur mon chef tes sagettes
S'il n'est ainsi,
Et qu'aux enfers ma peine aux peines soit egalle
Des Titans, d'Ixion, d'Atrée, & de Tantale.
Mais s'il est vray que vray je die
Retiens tousiours
Le mespris, la haine, & l'enuie
Loin de mes jours,
Et fay que la Fortune en ses tours inconstante
Trouue en tous lieux mon ame & constante & contente.

Horat.Lib.1.Od.31.

FRui paratis, & valido mihi
Latoe dones: at precor integra
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec cythara carentem.

FIN.

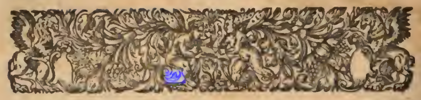


TABLE DES POESIES CONTENVES EN CE VOLVME.

SONETS.

A

B

C

Ceſt

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

Le Lecteur s'il luy plaist ne s'arrestera aux fautes qui ont trompé les yeux des Correcteurs en l'Impression de partie des exemplaires. Ie croy que l'Aucteur se sentiroit bien obligé à sa fortune, si l'on ne pouuoit remarquer autres erreurs en son liure, mais il s'asseure que l'on excusera gratieusement & cellescy, & celles là, tandis il faudra corriger celles que l'on a peu remarquer en passant.

Page. 4. ligne. 10. qu'Amour. p. 4. l. 20. les Auettes. p. 6. l. 8. t'appreste. p. 7. l. 28. les fourneaux. p. 11. lig. 18. des Graces. p. 13. l. 9. au tombeau. p. 46. lig. 25. le desbord. p. 47. lig. 27. tant peut vn beau. p. 51. lig. 22. le cœur. pag. 52. lig. 8. plaisir. p. 57. l. 8. ton cœur. p. 58. l. 10. ore ie ne suy. p. 61. l. 78. les ailles. p. 62. l. 23. rostie. p. 64. l. 13. Phœbus. p. 67. lig. 8. estroitte. p. 67. l. 14. Et. p. 67. l. 17. vne loy. p. 67. l. 27. tes yeux. p. 70. l. 17. vne tresb. p. 16. l. 26. en n'aissant. pa. 76. lig. 29. ie beniroy. p. 77. l. 11. attente. p. 97. l. 30. i'interromps. p. 98. l. 7. ne me veut. p. 99. l. 19. quelques vers. p. 137. l. 2. se propose. p. 139. l. 9. durant ce siege. p. 141. l. 21. des Dieux. p. 142. lig. 22. dans le sein. p. 151. lig. 6. quatre ans. pag. 160. lig. 17. prisonniere. pag. 193. lig. 19. Les amours.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR Lettres patantes du Roy données à Follambray, le quatorzieme de Feburier M. D. LXXXXVI. Signées par le Roy FORGET, & seellées du grand Seau en Cire iaune sur simple queuë. Il est permis au Sieur D'EXPILLY, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire que bon luy semblera ses Oeuures & Poëmes, tant ceux qu'il à ja faits que ceux qu'il pourroit faire cy apres, iusques aux terme de dix ans, à commencer du iour & datte que chacun Liure desdictz Oeuures sera acheué d'Imprimer. Auec deffences à tous Imprimeurs & Libraires de les imprimer ny mettre en vente durant ledit temps & terme de dix ans, si ce n'est du consentement dudit EXPILLY, ou de celluy auquel il aura baillé sa Copie, sur peine de confiscation desdits Liures, dommages & interests dudit EXPILLY, & de l'Imprimeur qui en aura sadicte Copie & amande arbitraire Et en outre veut ledit Seigneur que mettant à la fin ou commencement du Liure, vn Extraict sommaire desdictes lettres patantes, qu'elles soyent tenues pour suffisamment notifiées sans autre signification, à ce qu'aucun n'en pretende cause d'ignorance.

Ledit Expilly suyuant le susdit Priuilege à luy concedé, à permis à Abel l'Angelier, Marchand Libraire Iuré, en l'Vniuersité de Paris d'imprimer lesdicts Oeuures & Poëmes, sans qu'aucun autre les puisse imprimer durant ledit terme, si ce n'est de la permission dudit Expilly, Fait à Paris, le 20. de May. 1596.

Acheué d'imprimer le premier de Iuin 1596.

